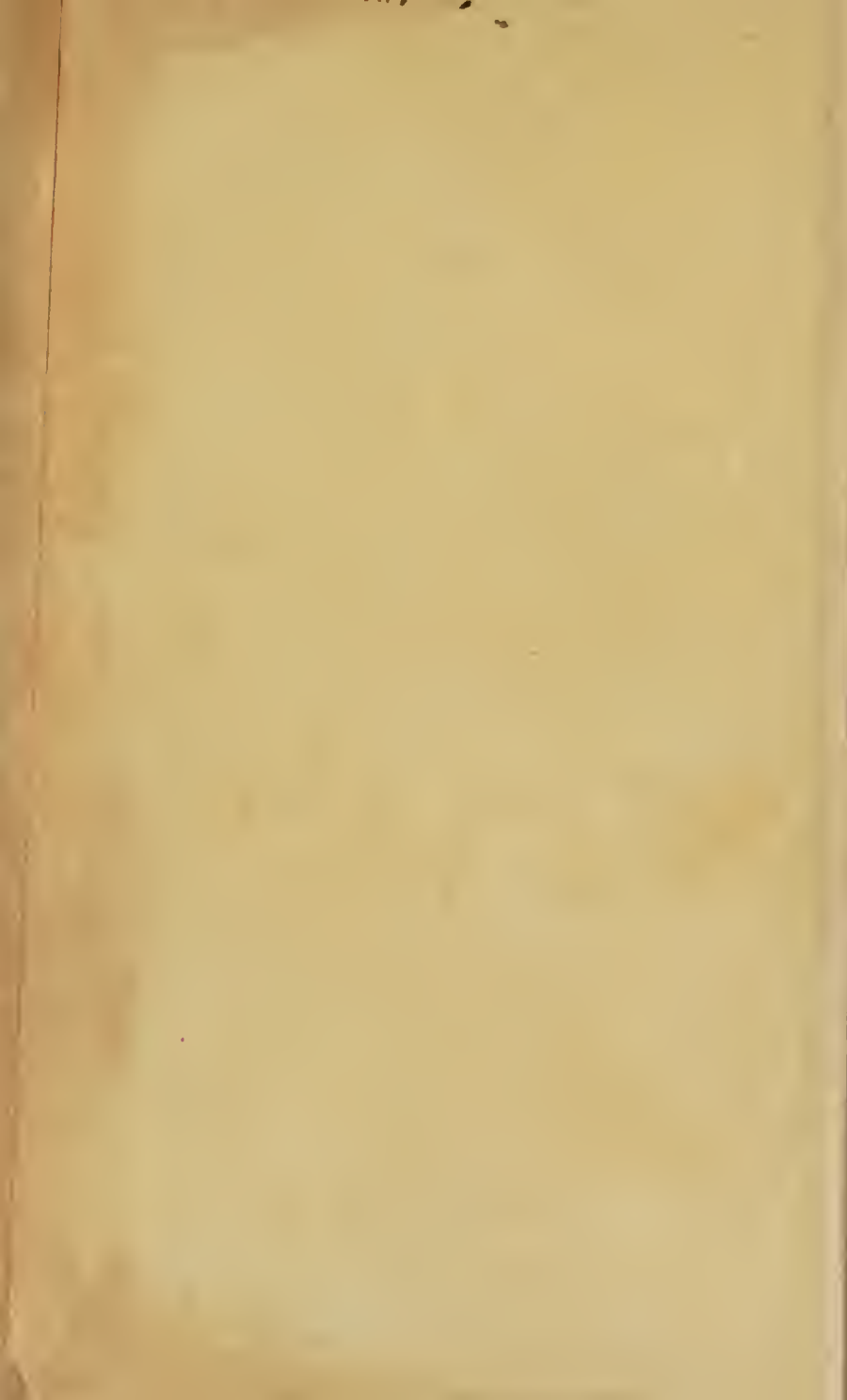


36491/A

0.24





Carlsb. huntly 1828

T A B L E A U

D E

P A R I S.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

*Socrates autem primus philosophiam devocavit à
cælo & in urbibus collocavit & in domos etiam
introduxit; & coëgit de vita & moribus, rebusque
bonis & malis quærere.*

TUSCUL. Libr. V.

T O M E V I I.



A A M S T E R D A M.

1 7 8 8.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

IL a déjà paru huit Volumes de cet Ouvrage ; son succès universel nous a engagés à décider l'Auteur à une continuation : il s'y est prêté. Nous publions aujourd'hui les *Tomes neuf, dix, onze & douze* de cet Ouvrage, si répandu & qui a trouvé par-tout des Lecteurs. Ces Volumes font suite aux deux éditions qui ont été faites à Neuchâtel en Suisse. On prie le Lecteur d'être en garde contre les contrefaçons toutes incorrectes, infidèles, & qui défigurent le sens de l'Auteur ; l'édition que nous publions ici, ayant été faite sous ses yeux, & étant la seule qu'il avoue.

On trouvera chez le même Libraire les Volumes précédens, ou bien l'Ouvrage complet ; & l'on délivrera les *quatre derniers Volumes* séparément en faveur de ceux qui ont les *huit premiers*.





T A B L E A U DE PARIS.

CHAPITRE DCLXXV.

Les Enragés.

C E sont des chevaux qui vont à Versailles & qui en reviennent en trois heures de temps. Un solliciteur de graces, un courtisan, veulent se montrer à Versailles & revenir dîner à Paris : ils partent à onze heures, & à deux heures ils ont visité les bureaux, vu le ministre ou les commis, & sont de retour chez eux. Il n'y a pas de pavé dans le monde plus froissé que celui de Versailles à Paris.

A

On paie vingt-quatre livres pour deux *enragés*. Afin d'épargner ses chevaux, on prend des *enragés*. L'animal tout en sueur attend à la grille; il est maigre, efflanqué. On ne nourrit ces chevaux qu'avec du foin, de sorte qu'ils sont toujours échauffés.

Mais que ces *enragés* sont précieux, lorsque, tout dégouttans de sueur, ils portent rapidement aux pieds du trône un sage qui va y présenter l'examen & le calme de la raison, au milieu des passions orageuses, toujours précipitées & toujours mauvaises conseil'ères.

Versailles est le pays des chevaux. On en voit de toutes parts des troupeaux nombreux; les écuries des princes rivalisent avec celles du monarque. Malgré les réformes, on y voit encore presque autant de chevaux que d'hommes. Il y a parmi les chevaux qui sont à Versailles, la même différence que parmi les habitans de la ville : ceux-ci, gras, bien nourris, bien dressés, ont des graces particulières; ceux là sont d'une triste encolure, ne voiturant que les valets de cour ou les

provinciaux. On diroit qu'ils sont humiliés de la présence des superbes courfiers, qui ne les regardent qu'avec dédain.

Puisque nous tenons deux *enragés*, & que nous sommes sur la route incessamment battue, allons à la cour, accompagnons cette famille provinciale, qui accourt du fond de sa petite ville pour voir le roi, les appartemens & le grand couvert; (ils ont déjà vu le dôme & les marmites des invalides.) Tous sont fagotés, Dieu fait ! la robe de madame ressemble à une tapisserie de haute-lisse; mademoiselle rapporte une mode qui n'a que vingt cinq ans, & qui est toute nouvelle dans son pays; elle est dans l'attente de l'effet que produiront ses charmes; elle est grasse & fraîche, mais ses appas ont une rondeur qui sent la nullité de la province. Le père a un habit de velours qui n'est rapé qu'à certains endroits; c'est le pli économique de l'armoire qui n'a pu s'effacer. Ce sont d'honnêtes gens; mais on va se moquer d'eux: ils ne s'en appercevront pas; ils trouveront tout le monde fort poli: c'est un peuple ricaneur

que celui de Versailles ; mais le rire est là si imperceptible !

Me voilà dans la galerie avec la famille, & les remarques sont déjà faites. Mademoiselle, dans un excès de politesse, a failli saluer les suisses à livrée ; mais le père, qui fait la cour, lui en a imposé d'un regard, & lui dit à l'oreille, qu'on ne salue personne, pas même les cordons-bleus : sans cet avertissement, mademoiselle auroit bien pu faire une profonde révérence à la famille royale.

Je suis sûr que mademoiselle dit dans le fond de son cœur qu'elle n'a jamais vu nulle part tant de si beaux hommes ; mais quoiqu'elle ait passé en revue tous les militaires qui composent la garde, elle n'en témoigne rien. Ce qui l'intéresse le plus ensuite, c'est de bien considérer de quelle manière les princesses & les dames de la cour sont coiffées.

Le père, grand admirateur de Louis XIV, malgré Fénelon & l'abbé de Saint-Pierre, cherche son portrait, & fait des réflexions si profondes, qu'il n'ose me les communiquer ;

mais il m'avertit d'un coup-d'œil, qu'il remet à un autre temps la manifestation des pensées hardies dont il est travaillé; il a peur qu'on ne les surprenne dans son cerveau, & son maintien grave & froid, semble recommander à tous la circonspection & la dissimulation politique.

La mère, qui faisoit encore la jeune, & qui paroïssoit telle aux yeux de M. le sub-délégué, s'apperçoit tout-à-coup qu'elle est vieille; elle souhaite que la foule redouble: car un instinct secret lui dicte qu'elle n'a pas le ton du pays. Cependant la politesse est si grande, que la famille n'a pu remarquer sur les visages le moindre signe; il n'y a que moi qui ai démêlé que tous les regards s'étoient amusés de l'honnête & plaïfante famille.

Le grand frère se tient toujours droit à mes côtés; mais comme il est jeune, & que sa physionomie est naïve, on voit seulement qu'il n'est pas façonné, & les regards malins l'ont toujours épargné dans la distribution des sarcasmes intérieurs.

Mes bonnes gens ne se douteront jamais

qu'ils ont diverti la cour ; & lorsque la mère radotera , se souvenant de son merveilleux voyage , elle dira que sa fille a été *présentée* , & elle le dira tant , qu'elle le croira.

CHAPITRE DCLXXVI.

De la Cour.

TANDIS que le Parisien pense jouir des avantages les plus précieux , en ce qu'il possède des spectacles & des courtisanes , & qu'il se livre à tous ses goûts avec la liberté la plus entière ; tandis que la bonne ville de Paris est pour le monarque *le miroir aux alouettes* , l'étranger , des quatre coins de l'Europe , venant y verser son argent , le courtisan , *ingrumentium dominationum provisor* , ainsi que le dit Tacite , devine les distributeurs présens , futurs & cachés des graces qu'il ambitionne. O ! quel courtisan me traduira en français ce *provisor ingrumentium dominationum* ? C'est à lui qu'il

appartient cependant de trouver le mot propre.

Il vaut mieux, selon *tout suivant de la cour*, il vaut mieux être sujet d'un monarque que sujet d'une république. Le monarque, distributeur des honneurs & des graces, les fait tomber sur qui bon lui semble; il élève un personnage; il rabaisse celui qui étoit élevé; il place & déplace à son gré : chacun à son tour a droit de prétendre à ses faveurs.

On ne peut aspirer à être souverain; mais on peut aspirer du moins à une haute fortune, à un grand crédit, à un poste distingué, à un immense revenu *avec charge d'ames*, ce qui n'est pas lourd; & l'on n'a rien à craindre dans ces jouissances paisibles des bourrasques populaires.

Il n'est pas de sujet qui, de près ou de loin, ne veuille avoir des nouvelles de la cour, & qui ne tourne incessamment les yeux vers *le roi*. Il se dit : quel est donc cet homme qui commande à vingt-quatre millions d'hommes, & au nom duquel tout se fait. Tous les plaisirs de l'opulence l'envi-

ronnent ; on imagine des sensations nouvelles pour les lui apporter ; il a toutes les jouissances , point de besoin qui ne soit satisfait : on lui épargne jusqu'aux desirs : quelle idée, dans ce rang élevé, a-t-il de tout ce qui l'environne ?

Tout sujet donc qui est à portée de voir *le roi*, fait le voyage de Versailles ; il entre dans le château magnifique ; il voit défiler toute la cour : mais il la verroit tous les jours pendant cent années de suite, il fouleroit pendant un siècle & demi le parquet des longs appartemens, que ses connoissances resteroient précisément au même point.

L'air de cour s'imprime dans un garçon de la chambre, dans un petit contrôleur. Celui qui met un soulier à un prince, (soulier qu'il n'a pas su faire) s'estime au-dessus du cordonnier ; car c'est une charge.

Autant le grand seigneur affecte une contenance modeste, devenu souple, de fier & de superbe qu'il étoit la veille, autant les valets prennent un ton qui, par-tout ailleurs, feroit l'excès du ridicule.

On marche des épaules, à la cour ; le courtifan falue légèrement, interroge fans regarder, gliffe fur le parquet avec une légéreté incomparable, parle d'un ton élevé, préside aux cercles, jufqu'à ce qu'il paroiffe quelques fyllabes, quelque nom qui le réduife au ton général.

La politèffe de la cour eft-elle fi renommée, parce qu'elle vient du centre de la puiffance, ou parce qu'elle provient d'un goût plus raffiné ? Le langage y eft plus élégant, le maintien plus noble & plus fimple ; les manières plus aifées ; le ton & la plaifanterie ont quelque chofe de fin & de particulier ; mais le jugement y a peu de juftèffe ; les fentimens du cœur y font nuls ; c'eft une ambition oifive, un defir immodéré de la fortune, fans travail.

Dans la foule des courtifans, fe mêlent des aventuriers qui vont, viennent, font par-tout, publient les nouvelles apocryphes ou indifférentes ; voyez leur courfe précipitée : que font-ils là ? on n'en fait rien, & perfonne ne le leur demande.

Celui qui vous a falué dans la rue, ne vous connoît pas au lever ou à la messe ; suivez-le : comme il implore un huissier de la chambre ! le médecin, le militaire, le magistrat, le pontife, remplis l'un pour l'autre du plus parfait dédain, n'ont qu'une voix & qu'un langage, & figurent paisiblement, comme s'ils fraternisoient.

Là, des gens se chargent de vous faire éveque, président, colonel, académicien.

A la chapelle, ainsi que l'a remarqué M. Moore, les assistans tournent le dos au prêtre & aux saints mystères, & ont la face attentive vers le roi, qui est à genoux dans une tribune. Une musique bruyante étourdit tout le monde, & confond l'*introït* avec l'*ite missa est*.

Quand un prince est malade, & ne peut aller à la chapelle y entendre la sainte messe, le prêtre roule l'autel de la messe jusqu'aux pieds de son lit, & la lui dit, tandis que *sa majesté* ou l'*altesse royale* est enfermée entre ses quatre rideaux.

Chacun s'étudie à deviner ce qui est voilé :

on flaire, pour ainsi dire, la transpiration insensible du *trône*, pour former des conjectures presque toujours hasardées, d'après les craintes ou les espérances de tous ces esclaves de la faveur.

Qui me dira où est le siège de l'ame dans le corps de l'homme? Je lui dirai où est l'ame du gouvernement dans un vaste empire.

Quand l'édit du souverain déplaît aux Parisiens, ils font une chanson, & ils croient dès ce moment l'avoir annulé.

On n'apprend donc rien en usant le parquet de Versailles; mais il est très-curieux, pour un philosophe, de se rendre à l'œil-de-bœuf, & là, de contempler les différentes physionomies qui passent & repassent. O Molière! Molière! & voilà comme le pauvre genre humain est fait!

Au milieu de ce tumulte, de cette agitation brillante, se trouve placé le cabinet de la politique: c'est là qu'on possède l'art de conduire une nation par des moyens souples & adroits: le courfier ne se cabre point; il est doux, doux; il caracole un

peu , mais la bride insensible le dirige ; il est beau , ses mouvemens sont nobles , gracieux ; il n'a pas besoin de sentir la verge , il va de lui-même , il se contente de hennir par fois ; sa housse est superbe , sa bride est dorée ; il est toujours fier de porter son maître.

Le roi , la reine & les princes ne communiquent qu'avec les nobles de la première classe ; ceux-ci forment exclusivement leur principale société : ainsi , on peut dire que les princes s'en vont de ce monde sans avoir causé avec un roturier. Ils ne causent point , ou bien rarement , avec un commerçant , avec un manufacturier , avec un laboureur , avec un artiste , avec un bon bourgeois de Paris ; il y a donc une infinité de choses qu'ils ne connoîtront pas sous l'expression propre : car le vernis du langage gâtera toujours la fidélité du tableau. Le bon sens a un idiôme qui vaut mieux que celui de l'esprit & même du génie.

Les ministres vont jusque dans le cabinet du prince & s'y établissent , tandis que les gens de qualité restent dans le salon de com-

pagnie : je ne puis rien dire de ce qui s'y passe, car je n'y suis jamais entré; mais il est certain qu'il n'y a là que des surfaces à considérer, & que tous les personnages n'y sont guère que des figures de tapisserie. Le travail est caché derrière la toile; & l'étiquette a si bien arrangé tous les mouvemens respectifs, que les mots, les pas & les révérences ne dérivent pas d'une ligne.

Les grands peuvent bien saisir l'esprit du monarque, connoître son caractère deviner quelquefois sa pensée, mais ils n'en sont pas plus avancés. La bienséance de palais défend à qui ce soit de parler d'affaires au roi; & cette règle s'étend si loin, qu'il faudroit la volonté expresse de sa majesté, pour qu'un sujet osât entrer ou dans l'ensemble ou dans les détails.

Quelquefois seulement un mot naïf est permis; & quand il est l'interprète de la voix publique, la vérité alors perce subitement aux pieds du trône. Le mot, quand il est heureux, est répété; mais pour cela, il ne produit pas toujours l'effet désiré. Là

enfin , point de conversation ; mais il y règne un beau silence , qui n'est interrompu que par ces mots qui ne signifient rien. L'on sent bien que , vu la nature des affaires publiques , cela ne peut pas être autrement.

Le roi , de son côté , ne met aucune différence en public entre les courtisans ; s'il y a de l'inégalité dans la faveur , cette inégalité ne se fait point sentir , & la prépondérance n'est accordée à aucun grand ; ce sont des formules de politesse que le monarque ne dédaigne pas : mais de là aux choses sérieuses , il y a un fossé profond.

Cependant , comme les princes ne peuvent pas s'invisibiliser , ce sont les valets qui , à la longue , surprennent les traits de leur caractère les plus cachés & les plus fins , & il ne faut plus qu'un demi-Suétone confondu dans la foule , ou inaperçu , pour révéler à la curiosité publique ce qu'elle est toujours avide de savoir.

A Versailles , les valets en faveur achètent les charges , deviennent des officiers ; de sorte que les maisons des princes sont réelle-

ment livrées à des domestiques , qui se transmettent tous les emplois , comme une succession assurée ; ils montent de grade en grade : ainsi les secrets particuliers appartiennent à une dynastie de valets , ce qui leur donne beaucoup de crédit. Les valets enfin circonscrivent les princes à peu près comme ces lierres , qui couvrent un tronc de manière qu'on ne le voit plus , & que l'œil confond leur verdure avec celle de l'arbre.

La cour est un autre élément que celui que l'on respire ; c'est une autre manière d'exister , de vivre , de penser.

CHAPITRE DCLXXVII.

Suite du précédent.

L'ART du prince & des princes consiste en général dans la distribution du dédain & du mépris ; c'est en dosant ces deux ingrédients avec des mesures inégales , qu'ils tiennent les individus de leur cour dans une sorte de

stupeur. Nul ne veut être méprisé, nul ne veut passer pour être disgracié; & tel qui n'obtient pas un mot, prétend que le silence ne lui a pas été défavorable. Les hommes sont puillamment gouvernés par la crainte du mépris; & les princes ont paru deviner jusqu'où s'étendoit cette foiblesse du cœur humain : il n'y a que le philosophe qui sache repousser ce mépris, ou en rire au fond de l'ame; mais un philosophe est rarement à la cour.

A la cour, il ne faut être ni sot, ni homme d'esprit; il faut, là, que le grand homme ne soit ni prévu, ni deviné; quand l'esprit n'est que dans une heureuse médiocrité, on peut s'attendre à des succès, car on n'aime à élever que ceux qui nous ressemblent.

A la cour, on ne fait aucun projet politique; mais on profite de tous ceux que font les autres.

Il faut, à la cour, ménager un sot plutôt qu'un homme d'esprit : un sot poussé à bout dans ce pays-là, est infiniment dangereux, & vous devinez pourquoi.

Avoir

Avoir du génie, cela n'est pas trop permis; mais il ne faut pas être un sot ou du moins passer pour tel.

Être un courtisan estimé & un citoyen estimable, voilà ce qu'il y a de plus rare & de plus difficile à concilier.

On renvoie un ministre si facilement, si lestement, que cette disgrâce devient supportable; là, les ennemis timides sont les plus dangereux de tous; là, celui qui fait pénétrer les autres, sans se laisser pénétrer, a trouvé l'art par excellence; & s'il soutient son personnage, il avance à coup sûr.

Madame de Maintenon, qui devoit s'y connoître, a comparé la cour au derrière d'un théâtre, où l'on ne voit que les cordages, les lampions, le suif, le vert sale & grossier des décorations: de loin la cour est un palais enchanté, un paysage, un jardin; de près, les poulies, les rouages, les machinistes & le tiraillement des machines, s'offrent dans leur mouvement désagréable & dans leur laideur.

A force de ne trouver rien qui vaille sur son chemin , on devient rien qui vaille soi-même ; cela peut s'appliquer à la valetaille de la cour.

On voit dans ce pays-là , des teints pâles & des tempéramens cacochymes. Un jeune seigneur est quelquefois aussi délicat qu'une jeune fille valétudinaire ; les femmes ont encore la physionomie plus altérée que les hommes. Tous ces visages , malgré leurs masques , ne peuvent pas cacher les passions cruelles qui souvent les dévorent.

Les princes , sauf les exceptions , ont une double paresse dans l'esprit : comme ils reçoivent leurs idées de ce qui les environne , ils ne savent point avoir les leurs en propre ; par la même raison qu'on les chauffe , qu'on les habille , qu'on leur épargne la moindre fatigue , ils s'habituent à recevoir leurs pensées d'autrui , toutes faites & toutes formées.

L'art de penser exige une sorte de méditation prolongée ; & ce n'est que dans le choc de plusieurs idées contradictoires , qu'on apprend à démêler l'idée véritable. Les

princes de tous les pays, raisonnent tout différemment des autres hommes, parce qu'ils ignorent certains usages de la vie, qui ne s'apprennent que par l'expérience. Ils ont quelquefois des idées grandes, mais elles ne sont pas liées à ce qui est; ils ont de la dignité, & ils marchent mal; ils sont riches, & ils ne savent pas compter; ils parlent bien, & ils ignorent l'orthographe, la grammaire. Quand ils se fâchent, ils vont toujours trop loin, &c.

CHAPITRE DCLXXVIII.

Le Chantre de Reims.

IL a le droit de coucher avec la reine. C'est que le roi très-chrétien est chanoine de Saint-Hilaire de Poitiers & *chantre de Reims*, d'où vient le proverbe dont on embarrasse quelques provinciaux, qui ne savent plus que dire ni que répondre, quand ils l'entendent pour la première fois.

CHAPITRE DCLXXIX.

A tombeau ouvert.

ON ne dit plus *aller ventre à terre*. Le roi, la reine, les princes du sang, lorsqu'ils veulent aller vite, très-vite, donnent ainsi l'ordre à leurs écuyers, qui le transmettent au cocher : *allez à tombeau ouvert*. Cette singulière expression veut dire que le péril est égal pour les personnes qui sont dans les voitures, & pour celles qui les conduisent. Alors les chevaux, qui sont des chevaux vifs & choisis, pressés par le cocher & par le postillon, vont à la lettre *à tombeau ouvert*. On peut se figurer la rapidité d'une pareille course. De loin, c'est le bruit du tonnerre, de près, c'est son voi terrible; quelquefois les voitures se brisent : ce sont-là jeux de princes, c'est ainsi qu'ils économisent le temps.

Que direz-vous, lecteurs, de cette expression nouvelle, reçue à la cour, fréquem-

ment employée, & qui, réveillant l'idée du danger, n'arrête point l'ordre, encore moins la course incroyable qui en est l'effet. Je ne voudrois pas cheminer ainsi, à moins que ce ne fût pour me dérober à un péril imminent. Le feu duc de Choiseul s'étoit fait un nom, par ce genre de course, bien pardonnable à un ministre qui voudroit être par-tout en même temps.

CHAPITRE DCLXXX.

Porte-chaise d'affaires.

LE jour que le roi prend médecine, c'est le grand jour des courtisans ; ils sont admis, & ne manquent jamais de paroître ; la médecine va son train, tandis que les hommes de cour sont rangés dans la chambre pélemêle avec les médecins, l'apothicaire, & les valets de chambre.

Un jour il se présenta à la porte de la chambre, un homme en épée & en habit de

velours, qui dit à l'huissier : je viens faire mon service : il entre, & se tient debout dans un coin ; la médecine étoit prise.

Le roi étonné de voir une figure qu'il ne connoissoit pas, demande quel est cet homme : on se regarde ; on dit qu'on ne le connoît point. Le roi envoie demander au personnage quel il est. L'inconnu répondit en s'inclinant, qu'il avoit l'honneur d'être le porte-chaise d'affaires de sa majesté, que son service ne l'appeloit à la cour que lorsqu'elle prenoit médecine, que l'avis lui en étoit toujours donné par l'apothicaire, parce que leurs fonctions étoient nécessairement inséparables, & qu'il attendoit respectueusement. Le roi instruit & satisfait, lui fit dire de rester, & lui continua les honneurs du service.

Il attendit, & emporta la chaise d'affaires, l'épée au côté ; puis il revint à Paris, signer dans ses contrats le titre pompeux d'officier du roi. Il est inutile de dire qu'il y a des privilèges attachés à sa charge.

CHAPITRE DCLXXXI.

Conseil d'État.

TOUT prince a un conseil : il lui seroit impossible de conduire son royaume sans conseil, car il n'est qu'un ; il n'a pas, il ne peut pas avoir les connoissances de plusieurs, & le grand art de la politique est d'examiner une question sous toutes ses faces.

Le grand Frédéric se trompa dans la fameuse affaire du meûnier Arnold. Les magistrats, objet du châtement royal, n'avoient prononcé qu'un jugement légal & juste.

C'est au conseil d'état que se discutent & se digèrent les matières politiques. Là se pèse la fortune des états. Donnez à un monarque beaucoup de lumières, il n'aura pas encore toutes les connoissances ; il aura

besoin de conseil, parce qu'il est une foule de détails, qui nécessitent encore une sorte de discussion : beaucoup d'idées particulières tempèrent l'idée principale ; & les opinions qui se croisent, ôtent toujours à l'autorité ce qu'elle auroit de dur : car, plus une affaire est débattue, plus il en naîtra un bon conseil.

La saine politique a banni du conseil des princes l'héritier présomptif & les princes du sang. Le souverain appelle à son conseil quiconque il en juge digne : le dernier sujet peut y être admis, si le souverain le mande. Comme, en sa présence, chacun n'a que voix délibérative, & que le *roi* décide seul, le dernier sujet peut être consulté par son souverain ; & chaque membre du conseil est mandé particulièrement chaque fois qu'il se présente. Là réside enfin la souveraineté, dans toute sa force & dans toute sa plénitude.

Ce dépôt, le plus honorable dont un citoyen puisse être chargé, exige les vertus nécessaires à cette grande confiance, le zèle & le secret.

Nous ne savons rien aujourd'hui de ce qui se passe dans ce sanctuaire impénétrable : mais peu à peu le temps levera tous les voiles ; rien n'échappera successivement à l'œil perçant de la postérité ; elle pénétrera tous les replis des cœurs qui nous gouvernent , & ce sera sur les effets sensibles de leur administration , que se fondera leur gloire ou leur opprobre.

D'après ce centre muet de si grands mouvemens , qui se propagent jusqu'aux extrémités de l'Europe , il n'est pas étonnant qu'à la cour , tous les objets aient un autre point de vue qu'à la ville ou dans les provinces.

Les comptes de la guerre , de la marine , se rendent tous les six mois. Louis XV s'enfermoit dans l'*œil-de-bœuf* ; & là , avec deux valets , il brûloit soigneusement jusqu'au moindre papier ; il ne se retiroit qu'après avoir bien remué dans les cendres , pour effacer jusqu'au moindre vestige d'écriture. On brûle encore ces papiers.

Tous ceux qui rêvent politique , travaillent

pour le conseil d'état, & voudroient y porter leurs idées, qu'ils croient nécessairement les meilleures. C'est une passion innée chez certains hommes, que celle du commandement. Je connois vingt fous qui se font rois régulièrement deux heures par jour : ils se supposent au conseil d'état, & là ils règlent ou ils réforment tout. C'est que les idées d'ordre, de police, d'administration, de bienfaisance, sont communes à tous les hommes; mais il n'y a que le génie qui sache se placer au sommet de la pyramide, & de là en descendre, pour en mesurer toutes les parties. Ce génie est excessivement rare; & plus on a d'esprit, plus on est éloigné souvent de ce coup-d'œil calme, qui n'est que le synonyme de *suprême bon sens*.

Un homme se plaignoit à M. de Louvois de lui avoir envoyé quarante-cinq projets différens sur l'administration, sans en avoir reçu de réponse. Le commis qui ouvrit les lettres, les trouva impertinentes; & comme tout commis se met à la place du ministre qu'il sert, il sollicitoit M. de Louvois à la

vengeance. Celui-ci dit au commis de prendre sa plume, & lui dicta cette lettre :

« Parmi vos quarante-cinq projets, Monsieur, aucun n'est fait pour passer sous les yeux du ministère ; mais continuez : dans le nombre des projets extravagans que vous ferez, peut-être il y en aura un enfin qui présentera quelque chose de raisonnable. »

Les mémoires que l'on adresse aux membres du conseil d'état, pour aider à leur administration, sont si nombreux, qu'on a pris le parti de les reléguer dans une salle immense ; & l'on a écrit, dit-on, au-dessus de la porte, mais en dedans : *Projets des têtes fêlées*. Voilà un encouragement pour ceux qui, bons citoyens & foibles penseurs, se livrent opiniâtrément à ce genre de travail. J'ai rencontré dans ma vie une infinité de gens qui avoient le caractère moral du bon abbé de Saint-Pierre.

J'ai lu, manuscrits, plusieurs plans pour la régénération du royaume ; tous sont combinés contre la finance : il faut qu'elle soit

vraiment destructive du bien public, puisque toutes les plumes intelligentes semblent réunies contre elle.

CHAPITRE DCLXXXII.

Petits Appartemens du Roi.

C'EST un assemblage de salles qui communiquent l'une à l'autre ; mais qui toutes n'ont aucune régularité. On a été obligé de les faire en perçant des murs, en interrompant des escaliers, pour en former de nouveaux, qu'il faut perpétuellement monter & descendre, afin de suivre la continuité de ces nombreux appartemens. C'est le séjour habituel du monarque , & c'est là qu'il se livre à la lecture & à l'étude.

Le roi a trois chambres pleines de livres , qui font partie de ce qu'on appelle *petits appartemens du roi* ; ces trois chambres peuvent contenir douze à quinze mille volumes. On y trouve les meilleurs ouvrages

des poëtes anglais. Un livre usé, dans cette bibliothèque, c'est le *dictionnaire anglais de Boyer*; il est usé comme le dictionnaire d'un écolier, ce qui prouve qu'il est consulté journellement. Un ouvrage que le roi consulte encore avec le plus d'assiduité, c'est la *Gazette de France*, en 100 volumes in-4°. C'est à coup sûr le seul exemplaire complet qui existe en Europe.

Cette gazette, témoignage de présentation, monument d'étiquette pour les mariages, pour les cérémonies de toute espèce, &c. fait loi; c'est le code de la cour. Code curieux !

Le roi lit, & beaucoup; il veut s'instruire, & il est instruit.

Dans les autres salles, grand nombre d'instrumens de physique, peu de tableaux. On y voit le portrait de l'empereur de la Chine, qu'il a envoyé lui-même au roi de France. L'empereur de la Chine est vêtu comme un religieux.

On vous tire de grand tiroirs remplis de cuillers d'or, de fourchettes, de salières &

de coquetières d'or, dont on ne se sert pas ; on y voit des chandeliers d'or, &c.

Ce qui est conservé soigneusement, & ce que l'on montre aux curieux, c'est la canne de Louis XIV. Elle est modeste, car la béquille est de porcelaine. Quand on touche cette canne, on se rappelle la main puissante qui pesoit sur elle, & qui a bâti le magnifique château où l'on se promène ; mais les vicissitudes du règne de ce monarque s'offrent aussi à la mémoire, & cette grandeur passée a coûté à la France bien du sang & des larmes.

Les poètes disent qu'on placera un jour la canne de *Voltaire*, dont M. *Clos* est propriétaire jaloux, à côté de celle de Louis XIV ; c'est une mystification dont on a usé envers leur crédulité.

On sort de ces petits appartemens avec la réflexion, que si le monarque représente ailleurs, il est là dans ses foyers domestiques, & qu'il fait plus de cas sans doute de ces heures de loisir, & de sa paisible solitude, que de sa vie publique & solennelle.

De tous les métiers, le métier de roi est le plus difficile comme le plus pénible. Sommes-nous heureux, tous tant que nous sommes, par le métier qu'il a plu à la Providence de nous imposer? Non ; mais bien par ces heures d'intervalle où nous nous livrons à nos goûts sans contrainte & sans témoins fâcheux.

Ces trois chambres remplies de livres jettent de l'intérêt dans ces appartemens, & font plus de plaisir à rencontrer que les richesses matérielles qu'ils renferment. Ces livres disent que le monarque jouit du plaisir le plus délicieux, du plaisir qui ne s'use point, & qu'on retrouve aussi vif dans tous les âges de la vie ; du plaisir enfin qui s'accroît par l'exercice de la lecture.

Le vulgaire pense que les princes sont perpétuellement dissipés, qu'ils passent leur vie dans le désœuvrement ; c'est que le vulgaire n'apperçoit pas lui-même d'autre plaisir. Je puis certifier que le roi donne, chaque jour, plusieurs heures à l'étude, & qu'il est peu de particuliers qui les emploient aussi utilement que lui.

Il lit l'histoire, ce grand maître en lumières; les époques de la liberté l'intéressent, s'il est vrai, comme on me l'a assuré, qu'il a proféré ces paroles : *J'aime ces républicains; mais je suis né dans une ancienne monarchie, & j'en suis le roi.*

CHAPITRE DCLXXXIII.

Département de Paris.

LE département de Paris est un district qui réunit les choses les plus opposées. Il entre dans cette administration des détails variés, intéressans; & il faut une grande souplesse d'esprit & d'imagination, pour embrasser, du premier coup-d'œil, les événemens singuliers qui naissent en foule. Rien donc n'étonne ou ne doit étonner celui qui est à la tête; car les caractères des hommes se portent à tout, & le jeu des passions est vraiment incalculable. L'habitude de voir
ces

tes passions dans leur fougue ou dans leur perfidie, inspire donc une sagacité qui devient le résultat des crises journalières.

Le ministre chargé de ce département, n'a pas toujours le temps de délibérer ; il faut qu'il se décide sur le champ dans des matières quelquefois épineuses, & il faut cependant qu'il se préserve de la précipitation qui aveugle, & de la rigueur qui révolte.

Toutes les passions vindicatives & voilées assiègent ce ministre, parce que le redoutable pouvoir est entre ses mains ; & comme la vengeance s'étudie à se voiler du masque de la justice, & prend son temps pour assener plus sûrement ses coups, c'est avec promptitude qu'il doit reconnoître le véritable motif qui conduit les hommes vers lui : car, quel plus grand malheur que d'égarer l'autorité royale, & de lui prêter les couleurs de la tyrannie !

Ce ministre délivre les lettres de cachet, & il est chargé de l'opéra ; les châteaux terribles, les prisons d'état le regardent, ainsi que les pas de ballet. La maison du roi & le

clergé entrent dans son administration ; il surveille un maître-d'hôtel fripon & un curé libertin. Le même jour , il mande une fille d'opéra , pour lui dire : *pourquoi ne voulez-vous pas chanter ?* S'il y avoit refus de sacrements , il diroit au prêtre : *Pourquoi ne voulez-vous pas administrer le viatique ?*

Ainsi les objets les plus disparates ressortissent à son tribunal ; le clergé , les chanteurs , les moines débauchés , & les danseurs , le régime des grandes & petites bastilles , & les tracasseries de l'opéra. Comment de pareils objets peuvent-ils être dirigés par la même tête ? Très-bien , parce que c'est par les oppositions , que l'on voit en grand , & que l'on apprend à juger des choses en politique , c'est-à-dire , relativement à l'ensemble.

Le département de Paris est une espèce de royaume , attendu que le gouvernement de la capitale a une très-grande influence , & qu'il s'étend au loin.

Aucun ministre n'est mieux placé pour supprimer un abus , pour faire pâlir un petit tyran , pour consoler un infortuné , pour

remédier à un désastre. Eh ! n'est-ce point là un triomphe qui parle à la partie intime de notre être , & qui épanouit l'âme dans une rare volupté !

Sans ce ministre , la place de lieutenant de police pourroit devenir dangereuse aux citoyens. C'est lui qui , se conduisant par des vues plus amples & plus générales , modifie , selon les circonstances , la rigueur ou la foiblesse de cette branche d'administration.

De même que la foudre tantôt éclate dans les airs , & frappe à grand bruit , tantôt décompose en silence , ainsi la *lettre de cachet* , tantôt bruyante , retentit dans l'Europe , tantôt sourde , ouvre le secrétaire , ou plutôt le coffre d'un pauvre diable logé au quatrième étage ; quelquefois elle fait plus de peur que de mal , & quelquefois aussi l'homme qui en est atteint ne laisse plus de trace.

Qui le croiroit ? elle est serviable pour tel individu , elle devient une grace , elle l'enlève à la rigueur des loix , d'un tribunal qui , dans sa marche irréfragable , porteroit un jugement plus terrible que celui de la captivité.

Je reconnois donc dans une lettre de cachet tous les attributs violens & cachés de la foudre ; elle agit comme elle , elle imite son vol , & jusqu'à ses caprices ; ce foudre repose sur-tout entre les mains du ministre du département de Paris.

Ce qu'on a dit de plus ingénieux sur la bastille , c'est le conte suivant :

Deux prisonniers d'état admis à prendre l'air ensemble dans la cour , apperçurent un chien qui fesoit autour d'eux maints & maints fauts. Pourquoi ce pauvre animal est-il ici , dit l'un d'eux ? que fait-il dans ce château royal ? à sa place j'en ferois bien. Oh ! dit l'autre , il est sans doute retenu de force. — Qu'auroit-il fait pour cela ? — Il aura mordu le chien du ministre ; — ou du sous-ministre , bien plus redoutable que le premier.

La ville capitale d'un grand royaume donne toujours le ton aux autres. C'est un petit état dans l'état même , & il est gouverné d'après l'esprit du gouvernement public.

Ainsi la ville de Paris est gouvernée d'une

manière absolue. Le lieutenant de police y fait l'office de censeur public, & de commissaire-général des vivres. Son autorité ressemble, à bien des égards, à celle d'un général d'armée ; il punit, il emprisonne, il peut employer les voies les plus exactes & les plus rigoureuses pour prendre ses informations. Il tient cette grande ville sous une discipline journalière, & une espèce de corps d'armée est à ses ordres pour l'exécution de ses volontés, qui, en dépit de sa prudence ; ne sont malheureusement pas toujours les siennes. Eh ! comment démêler le point exact de vérité dans un miroir à facettes ?

La forme du gouvernement décide donc la police qui règne dans une grande ville. La ville de Londres étant la capitale d'un pays libre, le maire y est le représentant du peuple, & le gardien de ses privilèges. Il est obligé de garantir à chaque citoyen ses immunités personnelles & civiles. A Amsterdam, toute l'application des bourguemestres & des échevins tend à encourager l'industrie, & à punir

l'indolence. Ils ne doivent jamais abuser de la confiance de la bourgeoisie.

A Venise, centre d'un état aristocratique, l'esprit de la police aboutit à prévenir tous les mouvemens populaires; & le conseil des dix met tout en œuvre de peur que la plus légère atteinte ne soit portée à la sûreté de l'état.

Le lieutenant de police de Paris use assez fréquemment de formes purement militaires. Que ne font-elles toujours les meilleures, comme à coup sûr elles sont les plus promptes!

CHAPITRE DCLXXXIV.

Le Grand-Chambellan.

JE ne fais ce que fait à la cour le grand-chambellan; je ne l'y ai jamais vu; mais il y a des gentilshommes de la chambre & des valets-de-chambre, une musique de la chambre & des frotteurs de la chambre.

On dit que la chambre entre, & elle entre. L'aumônier, l'apothicaire, le maître-d'hôtel, l'auteur avec son livre, tous sont là pêle-mêle.

Ni plus ni moins que les dieux sont jaloux de leurs droits éternels, ainsi les officiers de nos souverains, depuis le connétable jusqu'au valet-de-pied, chacun a ses privilèges & son apanage respectés des autres favoris de la même cour. Celui qui est initié dans les mystères du fisc, tant national qu'étranger, n'est plus un gibier de la police, mais du chef de la finance française. Le ministre sur le département duquel on empiète, revendique aussi-tôt son client, son protégé, ou, pour mieux dire, son sujet. *Passer-moi le séné, je vous passerai la rhubarbe* : ce mot est applicable aux administrateurs de l'état, qui, tour-à-tour, se concèdent le droit de récompenser & de punir.

CHAPITRE DCLXXXV.

Chercheurs de la Pierre philosophale.

TOUJOURS de nouveaux adeptes cherchant la pierre philosophale. L'ignorance de la chymie en faisoit jadis un grand nombre ; les découvertes nouvelles ont redonné quelque vogue au desir de tenter le grand œuvre.

Cela ne doit pas étonner dans un siècle où l'esprit humain, audacieux & avide de s'instruire, est retombé dans les sciences occultes de la chiromancie, de la magie, de l'astrologie, de l'alchymie. La philosophie hermétique, qui chatouille l'avarice de l'homme, ne pouvoit pas manquer d'avoir des partisans ; car l'or a de nombreux adorateurs.

Parmi ces imposteurs ou ces hommes trompés, on a vu figurer un ex-capucin, qui fit des expériences du grand œuvre devant Louis XIII, le cardinal de Richelieu, &

plusieurs personnes de la cour : l'anecdote est assez curieuse pour que je la rapporte ici.

Cet ex-capucin, nommé Dubois, étoit un de ces hommes dont la vie est romanesque : il avoit voyagé dans le levant, pendant sa jeunesse. Après avoir vécu dans la débauche, il se fit capucin ; ennuyé de ce nouveau genre de vie, il jeta le froc, & s'enfuit par-dessus les murs des tuileries. Trois ans après, son esprit inquiet le ramena dans l'ordre séraphique ; il prononça ses vœux, & fut admis aux ordres sacrés. Au bout de dix années, il quitta encore l'habit de capucin, & fut se promener en Allemagne. Là, il embrassa la religion luthérienne, & trouva des adeptes qui l'initièrent à l'étude du grand œuvre. Trompé ou trompeur, il revint à Paris avec le prétendu secret de faire de l'or ; & comme si ce beau secret donnoit de l'audace, il brava le regard des capucins, & cet homme, qui étoit moine & prêtre, se maria à Saint-Sulpice avec la fille d'un guichetier de la conciergerie.

Tout charlatan est causeur; & ne parlant que de ce qui l'occupe, il en parle assez bien. L'ex-capucin ayant séduit quelques esprits foibles & crédules, qui le regardèrent comme un homme merveilleux, fut admis insensiblement auprès du fameux père Joseph, le bras droit & le conseil du cardinal de Richelieu. Le ministre ouvrit l'oreille aux promesses d'un adepte qui ne se vantoit pas moins que d'augmenter la richesse de la France, la grandeur de son éminence, & de fournir à toutes les dépenses de la guerre. Le grand besoin rend confians les génies les plus profonds : le cardinal de Richelieu ne croyoit rien d'impossible, & ne soupçonnoit même pas qu'on pût tromper son regard ; il crut le père Joseph, & il fut arrêté que le fabricant d'or travailleroit en présence du roi, de la reine, du cardinal, du père Joseph, du surintendant & autres, qui prisoient par-dessus tout cette importante découverte.

Le jour étant pris, Dubois se rend au louvre, apporte une coupelle & un creuset pour son expérience, allume le feu, y met

ses vaisseaux ; & de peur qu'on ne le soupçonne de fourberie, il accepte pour aide de son travail, un *garde-du-corps* que le roi lui-même lui choisit.

Alors Dubois élevant la voix, dit : « Qu'il
 » plaife à sa majesté de commander qu'un de
 » ses soldats donne dix ou douze balles de
 » mousquet, que je vais convertir en or. »
 On donna les balles, & Dubois fit voir, en même temps, qu'il jetoit sur le plomb la valeur d'un grain de sa poudre de projection ; après quoi il couvrit de cendres les balles qui étoient dans la coupelle, & dit encore à haute voix : « Qu'il plaife à sa majesté d'écarter peu
 » à peu les cendres avec un soufflet, ou d'en
 » donner l'ordre à qui il lui plaira. » Louis XIII ne voulut confier ce soin à personne ; il prit le soufflet, & comme il souffloit fort, dans l'impatience de découvrir cet échantillon des richesses infinies qui lui étoient promises ; les cendres voltigèrent sur les assistans, & la reine, plus curieuse ou plus intéressée, s'en laissoit accabler. Toutes les cendres étant soulevées, le lingot d'or parut,

Ce ne fut qu'un cri de surprise, & puis d'algresse : sa majesté & son éminence embrassèrent Dubois ; le roi, dans son enthousiasme, le déclara noble, & le fit chevalier, en lui donnant l'accollade à la façon des anciens preux chevaliers de la table ronde ; & pour combler, en un mot, toutes les faveurs, il lui permit de chasser dans toute l'étendue de ses plaisirs.

Le cardinal de Richelieu, que j'ai toujours admiré, parce qu'il avoit une ame forte, eut un beau mouvement : il dit à Louis XIII qu'il falloit ôter les *tailles*, *taillons*, *subsidés*, & toutes les impositions qui sont à charge au peuple ; que le roi ne réserveroit que son domaine, avec quelques fermes & droits seulement, comme des marques de sa suzeraineté & de sa puissance souveraine. L'œil étincelant de joie, il annonçoit la renaissance de l'âge d'or, & ce qui flattoit encore plus son génie politique, la suprême domination de la France sur toutes les puissances de l'Europe ; il embrassoit le père Joseph, & lui promettoit à l'oreille le cha-

peau de cardinal. Le garde-du-corps eut huit mille livres pour avoir aidé à cette belle œuvre, & tous les assistans, dans le ravissement & dans l'ivresse, respectoient l'ex-capucin. Je le crois sans peine. Si la poule de la fable, si la poule aux œufs d'or existoit, elle pondroit fièrement à Versailles, & les gardes-du-corps, loin de la gêner dans ses fonctions, monteroient la garde & formeroient barrière autour d'elle.

Dubois fit une nouvelle expérience, & le roi tira lui-même du feu le creuset avec des pincettes : la vue de ce nouveau lingot causa un redoublement de plaisir ; quand il fut refroidi, il passa dans les mains de sa majesté, qui envoya chercher un orfèvre, lequel, après avoir fait l'essai de ces deux échantillons, trouva que l'or n'étoit qu'à vingt-deux carats, c'est-à-dire, au titre courant de l'espèce monnoyée. Comme l'ex-capucin craignoit que ce rapport si parfait avec la monnoie ne fît soupçonner quelque chose, il se hâta de dire, que pour ses essais il faisoit l'or à ce titre ; mais que dans son

travail en grand de la transmutation, son or seroit pur à vingt-quatre carats. L'auguste assemblée, qui se plaisoit dans son illusion, fut satisfaite de cette réponse.

Les expériences étant faites, le cardinal de Richelieu tira Dubois à part, & lui dit que pour commencer, le roi n'avoit besoin que de huit cents mille francs par semaine, mais qu'il falloit qu'ils fussent délivrés régulièrement. Le charlatan promit tout, pourvu qu'on lui laissât seulement dix jours pour bien cuire sa poudre de projection, qui, par un accident, avoit été *incrudée*, jargon de l'art, auquel le cardinal ne fit point attention, en disant qu'il lui accordoit non-seulement dix jours; mais vingt, s'il en avoit besoin.

L'ex-capucin, au lieu de faire son travail & de purifier sa poudre, prit le plaisir de la chasse, fit grande chère chez lui, rassembla tous les gens de sa connoissance, les régala avec magnificence, les entretint de ses succès & de sa science sublime; il fut regardé partout comme un homme extraordinaire.

Cependant le temps se passoit, & rien ne se préparoit. Le cardinal envoya le père Joseph solliciter le faiseur d'or de se mettre à l'œuvre. Il demanda quelques jours, qu'on lui accorda, & qu'il ne mit pas mieux à profit. Le roi n'étoit pas moins impatient de voir de gros *saumons* d'or de cinq à six cents mille livres; car les rois ne font plus rien qu'avec de l'or, ainsi que moi foible particulier; mais comme les *saumons* ne paroissoient point, on eut des soupçons, & bientôt des craintes d'avoir été dupé.

Il y eut des ordres pour veiller de près ce charlatan, & l'empêcher de prendre la fuite, comme en effet il le méditoit. Bientôt le cardinal, qui ne marchandait point la liberté d'un homme, le fit transférer au château de Vincennes, où il fut licite à l'ex-capucin de faire beaucoup d'essais qui ne produisirent rien. Après plusieurs tentatives encore inutiles, il ne laissa plus douter qu'il ne fût un imposteur. Vainement disoit-il qu'il lui étoit impossible de travailler n'étant point libre, & que l'esclavage détruisoit la vertu de sa

poudre de projection ou de multiplication : il fut conduit à la bastille , & mis dans un cachot.

Le cardinal de Richelieu n'étoit point homme à lui pardonner de l'avoir abusé si publiquement & si solennellement ; mais en habile politique , il ne voulut point paroître avoir été trompé par un art furnaturel , ce qui auroit donné trop beau jeu aux rieurs. On rechercha dans la vie privée de l'ex-capucin , tout ce qui pouvoit l'inculper : Richelieu créa une commission ; on représenta à l'ex-capucin la rognure de plusieurs pièces d'or , & il fut aisé de le condamner comme ayant altéré la monnoie , ou en ayant même fait de la fausse.

Sa vie errante & vagabonde offroit plusieurs délits ; il fut jugé par la commission , & condamné à être pendu. Comme il alloit mourir , il déclara qu'il avoit trompé de dessein prémédité le roi , la reine , & *monseigneur le cardinal* ; il avoua qu'il n'avoit jamais su faire de l'or ; mais qu'ayant reconnu l'extrême crédulité des hommes sur tout ce
qui

qui leur promettoit une immense fortune, il avoit mis à profit ce penchant, pour vivre aux dépens de ceux qui l'écoutoient; il ajouta qu'il avoit composé & qu'il vendoit fort cher un petit livret, où étoit renfermé son prétendu secret de faire de l'or, & que, selon les acheteurs intéressés & crédules, il haussait ou baissait le prix de son ouvrage. Pour dernier aveu, il dit que tout son procédé consistoit dans un escamotage subtil; que sous prétexte d'arranger la coupelle, il glissoit adroitement, sans que personne s'en aperçût, un certain point d'or sous la cendre, & en retiroit le plomb. Cet or provenoit de la rognure des pièces d'or; & c'étoit ainsi qu'il avoit eu la témérité de vouloir tromper le roi, la reine, & monseigneur le cardinal.

Dubois fut pendu le 25 juin 1637.

Supprimez la fin tragique de l'ex-capucin, connoissez-vous, lecteur, un sujet plus plaisant, ou qui prête mieux aux ariettes & au dialogue d'un opéra-comique? L'éminence rouge, l'éminence grise, les graves person-

nages autour du creuset, le fourbe qui se joue de tous ces acteurs figurant sur la scène du monde, de ces grands acteurs qui ont besoin d'or comme nous, qui l'aiment comme nous, qui, comme nous, n'en ont jamais assez, qui embrassent comme nous celui qui leur fait des promesses. Oh ! quelle comédie philosophique ! J'en ris tout seul, au fond de mon cabinet.

CHAPITRE DCLXXXVI.

Démonstration du Déluge universel.

UN précepteur des pages de la feue reine, voulant prouver le déluge, & faire voir que le système de Moïse l'emportoit sur les raisonnemens de Burnet, de Wistou, de Wood, de Pluche, &c. forma un globe terrestre plein d'eau, armé de soubapes, & enfermé concentriquement dans un globe de verre. Il commença par remplir d'eau le globe ter-

restre , ferma l'ouverture pratiquée , & donna ensuite au globe intérieur un léger mouvement de rotation. *L'eau n'a point franchi ses barrières. Voilà (disoit-il) le temps où Dieu n'étoit point courroucé contre le genre humain. Mais vous allez voir l'instant de sa colère. Aussi-tôt il fit mouvoir le globe avec une vîtesse accélérée. Bientôt, la masse d'eau força les soupapes attachées à la surface extérieure de ce globe terrestre, & remplit toute la capacité du globe de verre, en s'échappant avec force. Ainsi le globe terrestre (disoit le précepteur aux assistans) a été entièrement couvert de ses propres eaux. Dieu se calme. Je vais cesser d'agiter ce globe, l'eau rentrera dans le réservoir, à peu près jusqu'à l'horizon du globe, & se mettra en équilibre avec elle-même. Il n'y a que des impies (continuoit le précepteur des pages de la reine) qui puissent contredire présentement le déluge universel; car je vous l'ai peint d'une manière bien conforme au récit de l'historien sacré. Tous les assistans s'en retournèrent, persuadés de l'existence du déluge*

universel, & que ceux qui avoient l'audace de le nier, alloient contre la raison. C'est ainsi qu'en 1768 on enseignoit la physique aux pages de la reine.

CHAPITRE DCLXXXVII.

Singularités.

LOUIS XVI, dans la première année de son règne, lut dans un mémoire, *droit de régale*. Qu'est-ce que cela signifie, demanda-t-il à M. ****, ministre? Le ministre, embarrassé, lui répondit : C'est le droit qu'à votre majesté, lorsqu'elle voyage, d'être régulée par ses sujets, dans tous les endroits où elle passe. — Je vois, lui dit le roi, que vous ne savez ce que vous dites; ce ne peut pas être cela.

Lorsque je plaidois contre MM. les comédiens & contre MM. les gentilshommes de la chambre, l'avocat adverse s'avisa d'appeler les spectacles de Paris, *les plaisirs régaliens*.

♦

Puissamment raisonner ! on ne réplique point à cela.

Un musicien nommé le Mierre , après vingt ans de service à la chapelle du roi, vint trouver le Saint-Florentin , pour lui demander sa retraite & la pension. Voilà comme vous êtes , vous autres , dit-il , vous vous dépêchez tous de faire vos vingt années, pour être ensuite d'oisifs pensionnaires.

François I^{er} traversant la galerie de Fontainebleau , s'arrêta devant un nommé Bouchet , pauvre homme de lettres , en disant : *Voilà une bonne tête ; je m'en tiens à celui-là ; il y a bien des choses dans cette tête-là ; cet homme-là vaut mieux que Duprat.* Aussitôt les courtisans environnent Bouchet : cet homme-là va être ministre , dit l'un ; peut-être chancelier , dit l'autre ; le roi lui donne un rendez-vous dans le parc, entendez-vous ? il n'en faut plus douter , il est chancelier : eh bien , il faut le louer : il a fait des vers , dit-on ; il faut lui dire qu'il est un grand poëte. Tous les poëtes croient à la bonté de leurs vers,

Chacun étoit dans l'attente de la prochaine élévation de Bouchet, lorsque François I^{er} appelant l'inspecteur des bâtimens, lui dit, en montrant Bouchet : *Voilà le modèle qu'il faut prendre pour faire un Neptune ; à quoi songiez-vous de me proposer Duprat, une petite barbe frisée, des yeux hors de tête ? Voyez ce grand front, ces rides, cette chevelure négligée, cette barbe longue & tombante : comme le ciseau rendra cela ! Mon cher Bouchet, (continua le roi) trouvez-vous à six heures dans le parc ; je vous retiens pour servir de modèle à un Neptune que je veux placer dans une de mes pièces d'eau.*

Les courtisans rirent sous cape. Ah, ah ! c'est le gouvernail du dieu des mers qu'on va remettre entre ses mains ; il figurera nuit & jour au milieu du bassin. Ah ! la bonne équivoque ! Il ne fera point ministre ; ses vers sont mauvais, & je trouve qu'il n'est fait que pour servir de modèle à une statue.

CHAPITRE DCLXXXVIII.

Ex voto.

UN *ex voto* curieux, c'est assurément celui qui existe à Saint-Leu & Saint-Gille. Il est dans le chœur à droite.

A l'âge de six ans, on a voué à saint Leu & saint Gille le roi Louis XV, pour la guérison de la peur; on a dressé l'*ex voto*. C'est un tableau où l'on voit Louis XV à genoux devant saint Leu & saint Gille. Sa gouvernante, madame de Ventadour, est derrière lui, aussi à genoux, ainsi que les principaux seigneurs de la cour. Les portraits sont fidèles, & le costume ne l'est pas moins. On les voit tous, les mains jointes, prier saint Leu & saint Gille de guérir Louis XV de la peur, foiblesse dont l'enfant royal étoit atteint.

Il n'en fut pas guéri; ce roi fut timide

toute sa vie : jamais prince n'a été aussi craintif. Un visage qu'il voyoit pour la première fois , lui causoit une sensation inquiétante. Aussi , obligé de reconnoître , par son état de roi , une multitude d'individus , il classoit dans sa mémoire les physionomies , & quand on lui présentoit un homme qu'il n'avoit jamais vu , son premier mot étoit toujours de dire : *il ressemble à un tel.*

Naturellement questionneur , soit par excès de prévoyance , soit par besoin d'instruction , Louis XV aimoit à savoir une infinité de détails , sur-tout l'âge des gens qu'il voyoit. Il aimoit encore à faire jusqu'à un certain point le médecin , en disant : *vous avez , ou vous aurez telle maladie , prenez garde.*

Un des moyens qu'employa le chancelier Maupeou pour achever l'impolitique destruction des parlemens , si contraire à la véritable autorité d'un monarque , toujours mieux protégée par les loix que par les armes , fut de dire à Louis XV : *Je vous débarrasserai de ces robes noires.* Ces robes

noires affigeoient ou intimidotent sa vue. Cette crainte habituelle, qu'il ne put jamais surmonter, étoit donc en lui un défaut de naissance; & cette foiblesse physique, que le moral ne peut pas toujours vaincre, expliquera une partie de son caractère, qui ne pourroit trop s'expliquer sans cette première cause.

CHAPITRE DCLXXXIX.

Jeudi-saint.

LE roi lave les pieds à douze pauvres. C'est un usage antique & respectable. Il est impossible aux courtisans & aux princes même de ne point réfléchir alors, que nous sommes tous originairement égaux. Le pied nu du pauvre a la même conformation que celui du monarque.

Le prédicateur monté en chaire, donne à son discours quelques traits plus vifs qu'à

l'ordinaire ; il dénonce au monarque les abus les plus frappans , & le style véhément se concilie avec le respect.

Un prince du sang est maître-d'hôtel ; il préside ce jour-là les maîtres-d'hôtel du roi , & il est confondu parmi le domestique. Tout ce qui se fait ce même jour à la cour , rappelle l'égalité primitive. Si la morale est l'esprit des siècles , ce jour est fait pour elle ; les pauvres sont servis à table , & ils pénètrent le palais du souverain dans toute son étendue.

Le lendemain on dépouille les autels , & ils font alors plus d'impression.

Dites-nous , pontifes : que fait l'or dans les temples ? Saint Bernard répétoit mot à mot Juvénal. Il faut à la religion des cérémonies , un culte solennel , un appareil imposant : mais l'autel n'a pas besoin d'être chargé d'or & d'argent ; des tentures , des fleurs , la blancheur du lin , la vive couleur des étoffes , les flambeaux , cet appareil suffit. Le luxe des temples est le nécessaire des hôpitaux & des pauvres.

Que ferons nous , disoit une femme de

qualité à une autre? voici la semaine sainte; il faut cependant faire quelque acte de piété. C'est bien dit, dit l'autre; *eh bien ! faisons jeûner nos gens.*

Appliquez ce mot à la suite des erreurs politiques, & vous verrez que l'on dit en d'autres termes : *voici les jours d'abstinence, faisons jeûner nos gens.*

CHAPITRE DCXC.

Étiquette.

LES princes qui commandent à tout, obéissent à l'étiquette : le philosophe sourit de cet étrange esclavage; & quand il voit les princes enchaînés eux-mêmes dans les entraves d'un vain cérémonial, il reconnoît l'égalité des conditions; ces fiers mortels qui disposent de la liberté d'autrui, n'ont plus de liberté; cette belle princesse, qu'envie tout son sexe, vit dans une gêne perpétuelle :

le respect les fatigue, & chasse la cordialité : l'hommage n'est plus naturel ; il est factice, ainsi que tout le reste. Il faut vivre pour la représentation ; & c'est un théâtre où les coulisses même ne permettent pas au comédien de reprendre son attitude naturelle.

L'étiquette établie dans les cours demanderoit les pinceaux d'un Rabelais : mais les princes eux-mêmes ne doivent-ils pas être étonnés de suivre avec tant de ponctualité les ordres d'un être fantastique ?

Les princes, au milieu de gens faits pour les servir, attendent quelquefois patiemment que leurs souliers soient mis, parce que l'officier qui, par sa charge, a droit de chauffer le pied du prince, ne se trouve pas présent. Cette sujétion bizarre fait, des princes, des hommes asservis à des coutumes singulières.

On a vu en Espagne un sujet fidèle condamné à perdre la vie, parce qu'ayant sauvé d'un incendie une reine en chemise, il avoit été obligé de la porter entre ses bras.

Manger avec un prince est une chose que

l'étiquette repousse : il conversera avec vous, vous lui ferez utile & agréable ; mais manger sur la même nappe vous est interdit : sa volonté expire dans le domaine borné par la circonférence d'une table.

C'est l'étiquette qui préside à la naissance d'un prince. Tous les grands officiers de la couronne sont là. C'est l'étiquette qui voudra qu'après sa mort on lui serve une table splendide, & qu'on l'interroge, à chaque instant, sur l'état de sa santé.

Les princes auroient plus de peine à se dérober aux loix de l'étiquette qu'aux loix de la constitution de l'état. Souvent le monarque s'est trouvé dans l'impossibilité de faire un voyage, d'entrer dans une maison, parce qu'il n'avoit pu concilier les prétentions respectives de ses serviteurs.

Nous rions en apprenant certains usages de peuples éloignés de nous ; de ce que le roi de Loango, en Afrique, par exemple, prend ses repas dans deux maisons différentes ; de ce qu'il boit dans l'une, mange dans l'autre : & l'habitude nous familiarise avec ces éti-

quettes, dont l'asservissement est plus encore pour les princes que pour ceux qui les environnent. On diroit qu'ils sont livrés, dès le moment de leur naissance, à une foule de farfadets capricieux qui arrangent tous les momens de leur vie au gré de leurs fantaisies.

Les pauvres humains vivent de tout cela ; mais je suis fâché qu'on ait banni de la cour le fou du roi. De toutes les charges de la couronne c'étoit la plus nécessaire. Un naturel enjoué qui avoit la liberté de parler, acquéroit le droit de dire une foule de choses que les rois n'entendent plus depuis qu'ils ont banni le fou, tristement remplacé par une multitude de fous titrés qui ne le valent pas.

Après l'étiquette vient le protocole. Combien dans le corps d'une lettre faut-il de doigts en blanc ? La suscription est encore une chose importante. Telle lettre doit être en papier de ministre. Louis-Armand, père de feu M. le prince de Conti, ayant écrit du camp d'Yron à M. le régent, le pria, s'il avoit manqué au cérémonial, de l'en inf-

truire, avouant qu'il ne le favoit pas. M. le régent lui répondit que le cérémonial n'étoit pas propre à nourrir l'amitié, & le pria de lui écrire sans cérémonie.

La sécheresse du protocole met une différence entre les lettres & les simples billets. Il n'est pas toujours aisé pour amener le *très-humble, très-obéissant serviteur*. Quand on écrit *au roi*, l'on ajoute, & *sujet*. Un prince met sur l'adresse : *au roi, mon souverain seigneur* ; & à la reine, *ma souveraine dame*. On dit au pape : *très-humble, très-obéissant & très-dévot fils & serviteur*. Le pape répond par un bref en parchemin.

Ce protocole varie peu.

Le protocole veut que quand on se sert de secrétaires, la *cortesia* soit de la main du prince.

Le roi de France a vingt-quatre millions de sujets ; il n'y en a pas deux mille qui fussent lui écrire selon les loix du protocole.

On appelle le dauphin *monseigneur*, en lui parlant ; & il a la qualification de *monseigneur*, quand on lui écrit.

La suscription, l'enveloppe, tout cela a sa forme.

Quand on écrit à une majesté, il ne faut que quatre ou cinq lignes à la première page, & que toute la lettre soit de la main de celui qui écrit.

Tantôt la cortesia peut être de la main du secrétaire, tantôt cela lui est défendu.

Tout le monde ne fait pas placer l'*altesse sérénissime*, l'*altesse royale*.

Le protocole change; & j'avoue que je ne suis pas au fait de l'endroit où se placent & se répètent les trois ou quatre doigts de blanc.

En juillet 1733, M. de Bussi manda que l'impératrice Amélie se plaignoit, que dans les lettres des princes & princesses de la maison de Condé, pour la prier de recommander à l'empereur leurs affaires de Naples, la suscription ou cortesia, *votre très-humble & très-obéissant serviteur*, étoit de la main du secrétaire.

Le protocole dit que l'impératrice avoit raison. Les princes doivent la cortesia aux
électeurs,

Électeurs, à plus forte raison à l'impératrice, qui ne la refuse jamais.

Il faut éviter envers tout particulier, archevêque ou ministre, l'expression de profond respect, qu'on n'emploie que pour le roi. On dit aux autres, *avec respect*, ou bien *avec un grand respect*.

La plupart des bourgeois ignorent la différence qui se trouve entre une lettre & un billet.

En général on répond comme on vous écrit.

Les particuliers ne savent pas écrire : ils vous donnent quelquefois de *votre affectionné ami*, de *votre affectionné à vous servir*.

Il est plus difficile de savoir écrire une lettre dans la véritable précision des loix du protocole, que de faire bien la révérence, & d'avoir un maintien devant un prince.

Et par la même raison que le bourgeois ne saura ni saluer, ni se tenir debout, ni parler à un prince ; il ne saura pas lui écrire.

L'étiquette n'est pas preuve de servitude : les fiers Anglais servent à genou leur roi ; l'étiquette ne porte aucune atteinte à la

liberté d'un peuple. Les Français ne sont pas humiliés en s'assujettissant à des fonctions domestiques. Tout ce qui approche du roi prend un caractère de noblesse.

L'étiquette a ses minuties; mais celles-ci tombent de jour en jour : il n'y a que le despotisme qui puisse se faire de l'étiquette un culte.

Un prince du sang est *maître-d'hôtel*. Ceci n'est pas simplement d'étiquette; c'est qu'il y a un très-gros revenu attaché à cette charge.

C'est l'étiquette qui veut que le roi d'Espagne tutoie tout le monde, à commencer par son frère, tandis que le roi de France dit à son valet-de-chambre *vous*.

C'est l'étiquette qui place la chaise-percée d'un prince au milieu des courtisans, à qui il accorde les entrées, & qui fait que tel offre le coton.

Quand on sort de chez le roi ou de chez les princes, on passe le premier, & voilà la civilité, la politesse par excellence; pourquoi? c'est qu'en passant le premier,

vous faites un avantage à celui qui vient après vous ; vous le laissez jouir plus longtemps des regards du prince ; puis enfin vous lui sauvez l'embarras de partir le premier.

Les entrées descendent , & ne montent point ; qu'est-ce à dire ? que lorsque vous avez les entrées chez le roi , vous les avez chez les autres princes ; ce qui n'est point , quand vous n'avez vos entrées que chez un prince : vous êtes arrêté là.

La feue reine , très-scrupuleuse sur l'étiquette , la regardoit comme une portion essentielle de la souveraineté. Dans sa dernière maladie , elle tomba dans un évanouissement profond ; on lui présentoit quelque chose à boire , une femme dit , à ses côtés : *elle ne le prendra point*. Lorsque la reine fut revenue à elle , son premier mot fut de faire sentir à cette femme l'irrévérence de son expression : elle avoit employé le terme vulgaire *elle* , au lieu de dire *sa majesté* ; & la reine , toute mourante qu'elle étoit , la réprimanda de son incivil laconisme.

Quand certains princes se sont fait appeler

l'ombre de Dieu , le cousin de la lune , le frère du soleil , l'ami des étoiles ; que d'autres , à l'issue de leurs repas , ont fait proclamer que tous les autres rois de la terre pouvoient dîner ; que tel autre veut qu'on se prosterne en terre dès qu'il paroît : il n'est pas étonnant qu'on ait assujetti les fourires , les regards , les gestes & les pas , de manière à désigner un air soumis.

Ces usages embrassent l'art de s'asseoir , de se tenir debout , de glisser sur le parquet ; les salutations , les révérences sont telles , que tout se distingue.

Quand on voit les petits princes d'Allemagne , plus superbes que les premiers potentats de l'univers , faut-il s'étonner si la coutume devient rigoureuse dans des cours antiques ?

L'étiquette a des bizarreries & des singularités : mais elle gêne encore plus les princes que ceux qui les servent ; car ils sont assujettis à la minute , s'ils veulent être servis , tandis que tous les allans & venans ne sont à la gêne que momentanément.

L'étiquette est un rempart qui repousse une infinité de prétendans incommodes. Ce mot est d'autant plus absolu, qu'on n'y répond jamais qu'en s'humiliant.

L'étiquette fait que les conversations deviennent silencieuses, & que les princes voient autour d'eux tant de mouvemens d'yeux & d'épaules.

L'étiquette qui faisoit jadis servir à dîner à des rois morts, subsiste encore de nos jours, & subsistera jusqu'à la fin de la monarchie : car comment supprimer une coutume si essentielle à son bonheur ? comment refuser à dîner au cadavre royal, quand les officiers de sa bouche ont si bon appétit pour lui ?

Le maintien, la marche, tout est assujéti à des règles qui, pour être versatiles, n'en sont pas moins suivies.

Pourquoi demander un tabouret, quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi ? dit la comédie : & la comtesse qui a ri de ce trait, avec tout le public, postulera, quinze jours après, le tabouret chez la reine.

On a substitué la politesse, l'aisance & l'affabilité à tous les airs d'ostentation & de cérémonie ; mais les vieilles coutumes ! Ce qu'il y auroit de plus difficile à un prince, seroit d'anéantir ces formules antiques.

Il faut savoir décorer le dessus des lettres de titres honorifiques. Les adresses sont encore aujourd'hui des objets de contestation : ce n'est pas une petite chose que de savoir au juste comment les princes doivent s'écrire entr'eux. Le grand-maître des cérémonies, l'introducteur, savent cela : car, que ne savent-ils pas ? Les naissances sont assujetties à des usages passablement ridicules.

Jean-Jacques Rousseau est le premier qui a refusé de signer, *votre très-humble serviteur*. Mais s'il eût été en place, on l'eût *excellencisé*, *monseigneurisé* & *principisé* malgré lui.

Les prélats du siècle dernier décidèrent, dans une assemblée du clergé, qu'ils s'appelleroient dorénavant *grandeur*.

Les superlatifs ne sont plus de mode. On n'écrit plus à *très-haut*, *très-magnifique*,

très-excellent ; très-brillant , très-vénérable ; mais ces énumérations de dignités reprennent place dans le billet mortuaire, & vous apprenez que le *très-haut , très-magnifique seigneur* pourrit dans tel coin.

C'est une étiquette d'appeler ses domestiques comme des chiens, en criant à tue-tête : *eh ! eh !*

Le Français n'a pas manqué d'immortaliser & d'étendre ces ridicules. La bizarrerie est à son comble.

Je ne puis apprendre de combien de lignes courbes sont les révérences d'un ministre ou d'un duc, & combien il faut lui en donner de pouces.

C'est l'étiquette qui fait appeler la femme d'un président madame la présidente, & celle d'un maréchal madame la maréchale ; comme si elle rendoit la justice ; ou si elle conduisoit les armées.

L'orgueil, qui connoît beaucoup l'ennui, lequel fraternise avec lui, imagina ces passe-temps, qui remplissent les heures du désœuvrement, & satisfont la vanité. On s'amuse

de voir une femme qui fait des révérences de trois pas, de six en six pas; un homme qui paroît une statue, & qui parle sans remuer les lèvres; des gens qui s'habillent & se déshabillent : tout cela fait spectacle. On tourne & retourne tant & tant, de toutes façons, on fait prendre aux heures, tant de plis différens, & au jour, tant d'attitudes, qu'à la fin les heures sont forcées de rendre quelques plaisirs.

Une princesse, à telle heure, voit ses femmes qui entrent, la décoiffent & la déchaussent, bon-gré mal-gré; elle a beau résister, il faut qu'elle obéisse, & qu'elle suive le courant des affaires.

Tantôt il faut qu'une dame soit solennelle, tantôt en déshabillé.

Le perruquier, le tailleur, varient les frises & les habits d'un goût extraordinaire.

Les nouvelles manières de se coiffer, de se présenter, de saluer, de parler, de dépecer, de manger, changent sans cesse par les grands & pour les grands, dont elles sont

la plus sérieuse étude , la principale occupation.

Il n'y a pas de minute où l'on ne paie un tribut à l'étiquette. Comptez les gestes, les minauderies, les airs de tête, & vous verrez que les esprits sont plus changeans que les baromètres. Il n'y a point de verre à facettes qui présente plus d'objets.

L'étiquette fut de tout temps, à la cour d'Espagne, une coutume vraiment despotique.

Un misérable régent de fixième, comme on fait, devint cardinal & ministre plénipotentiaire, pour avoir fourni, en cachette, chaque jour, une bouteille de vin à la reine d'Espagne, qui aimoit le vin ; l'étiquette de son palais ne lui permettoit qu'un verre d'eau entre ses repas.

Quel lecteur ne s'amuse pas de voir ceux qui commandent aux autres, se soumettre à leur tour à des loix imaginaires ?

Ce fut donc une grande affaire, de donner à la femme de Philippe V, un confesseur, puis un cuisinier français, & non italien ;

passé encore pour cette distinction. Plusieurs membres du conseil vouloient un cuisinier & un confesseur savoyards. Il y eut une autre dispute sur le perruquier du roi. On l'avoit fait venir de Paris , parce que les barbiers espagnols ne savoient pas encore faire une perruque ; mais on redoutoit, en même temps, que l'indiscrétion du barbier français ne mît dans la chevelure artificielle qui devoit coiffer sa majesté, des cheveux tirés de la tête d'un roturier. Or, un roi d'Espagne ne devoit porter sur son chef que des cheveux de gentilshommes.

Il fallut batailler long-temps, & gagner le terrain pied à pied, pour changer quelque chose au despotisme de la religieuse étiquette, dite par excellence *l'étiquette du palais*.

Les lettres de la princesse des Ursins sur cet objet, sont curieuses. Cette princesse écrivoit à la maréchale, mère d'Adrien de Noailles : *Je vous supplie de dire que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre*. Les plaisans disent aujourd'hui que

la robe de chambre d'étiquette de Philippe V, étoit un vieux manteau court, qui avoit servi à Charles II; que l'épée du roi, étoit un poignard, qu'on posoit derrière son chevet; que la lampe étoit enfermée dans une lanterne sourde; que les pantouffles étoient des souliers sans oreilles, &c. Il n'y a pas de mal à tout cela; mais il est bon d'appercevoir ce qui étoit masqué sous ce cérémonial, que les courtisans d'alors exaltoient avec tant d'emphase.

CHAPITRE DCXCI.

Cérémonial.

UN prince du sang, à la cour, ôte le service à tous les grands officiers, tant pour la chemise que pour la serviette.

Quand le roi donne des audiences sur son trône, les princes du sang sont sur la plateforme, suivant leur rang; & quand le roi

donne des audiences des balustres, ils sont à côté de sa majesté en dedans du balustre.

Ils ont l'honneur de manger avec le roi dans les banquets.

Quand le roi communie, ils tiennent la nappe, lorsqu'ils sont deux ; & quand il n'y en a qu'un, il la tient seul : aucun seigneur ne peut partager avec lui cet honneur.

Quand le roi *touche*, il lui donne la serviette.

Un aumônier du roi leur apporte tous les ans une semaine-sainte, & un aumônier de la reine une autre.

Les princesses ont chez la reine le même service que les princes chez le roi.

Les princes servent aussi la reine, à l'exception de la chemise.

On les traite d'*altesse sérénissime* en leur parlant & en leur écrivant, les ducs comme les autres.

Ils passent devant les grands & les ducs, en les reconduisant.

Dans les actes, ils prennent la qualité de *tres-haut*, *très-puissant* & *très-excellent*

prince, pourvu que le roi ou M. le dauphin n'y stipulent point : dans ce cas, ils ne sont plus *excellens* : ils ne prennent que la qualité de *très-haut & puissant prince*.

Ils épousent par procuration une princesse étrangère, destinée à être reine ou dauphine.

Ils ont le cordon-bleu à l'âge de quinze ans.

Leurs fiançailles se font dans le cabinet du roi.

On les annonce chez la reine.

Les honneurs particuliers qu'on rend aux princes du sang, sont : qu'au sermon le prédicateur leur adresse la parole ; qu'ils ont un tapis de pied & un prie-Dieu où personne ne se met avec eux ; qu'on leur porte la patène & l'évangile à baiser.

Au parlement, ils ont entrée & voix délibérative à l'âge de quinze ans.

Ils passent au travers du parquet.

Le premier-président, dans ce qu'on appelle les *séances de conseil*, en prenant les avis, leur fait une profonde inclination, le bonnet à la main, sans les nommer.

La préséance des princes du sang sur tous autres pairs, tant au parlement qu'à la cour, est annexée au droit du sang.

Que d'observations à faire sur le cérémonial ! la gravité du sujet m'a gagné malgré moi ; & je n'ai pu rassembler que quelques traits épars , laissant aux amateurs le soin de s'enfoncer dans ces curieux détails.

Ce protocole imité & répandu chez les gens de qualité, leur a servi de barrière pour éloigner une multitude d'importuns ; & un triste conseiller d'état, a autant de formules dans son salon, qu'il en règne à la cour.

L'étiquette, dira un prince, est une chose puérile, & dont je ris tout le premier ; mais c'est le seul rempart qui me sépare des autres hommes. Otez-la, je ne suis plus qu'un gentilhomme. L'opinion fait tout ; les hommes vivent de formes, sont plongés dans les formes ; chaque état a les siennes ; mais la base de l'opinion repose sur les fondemens les plus légers, & il faut traiter avec les hommes comme avec des enfans que l'extérieur frappe.

C'est outrer le raisonnement, comme on a outré l'étiquette. Sans doute il faut connoître le lever & le coucher du soleil. Les rois ont leurs occupations ; ils ne peuvent être visibles à toutes les heures. Il est bon qu'on soit instruit de celles où il est permis de les approcher, & de la manière de parvenir au pied du trône. Mais devoit-on en abuser au point de charger d'étiquette toutes les minutes de l'année, quand on pouvoit n'affervir à ce ridicule esclavage qu'une certaine quantité de jours de l'année ?

Henri III est l'auteur du cérémonial tel à peu près qu'il s'exécute aujourd'hui. Il fit un règlement pour ceux qui devoient entrer dans sa chambre & dans son cabinet, & à quelles heures. Il prescrivit un ordre pour le service de sa bouche. Quant aux cuisiniers, marmitons, ils datent du siècle de Louis-le-Grand.

CHAPITRE DCXCII.

L'Anacade.

QUELQUES princesses de la cour prirent plaisir à monter sur des ânes; il y eut des courses, & l'animal têtue & capricieux renversa quelquefois sa précieuse charge. Des poètes ne manquèrent pas de faire parler les ânes, & de les assimiler aux coursiers. Une nouvelle fantaisie fit tomber celle-là.

Ces métamorphoses subites sont toujours dans l'ordre de la frivolité nationale. Ainsi l'on voit aujourd'hui la *chemise* qui a succédé à l'*anglaise* qui avoit succédé à la *lévite* qui avoit succédé à la *polonaise* qu'avoit précédée la *française*.

Tout finit par des chansons, comme dit l'ancien proverbe; car dès qu'une fantaisie ou qu'une mode a été l'objet d'une chanson, elle s'évapore, & il n'en reste aucune trace.

Il n'y a rien d'étonnant dans l'anacade, lorsqu'on se rappelle que toute la cour, sous Louis XII, avoit pris du goût pour la chair d'ânon, qui ne cessa d'être un mets exquis qu'à la mort du cardinal Duprat. Il étoit ministre, il avoit donné le ton à la cour : son goût bizarre fut adopté.

Ce fut lui qui arrêta le comte d'Angoulême, lorsque le jeune prince, amoureux & aimé, se glissoit, pendant la nuit, pour aller coucher avec la femme de Louis XII. Au détour d'un escalier, au milieu des ténèbres, le jeune prince sentit un homme fort & robuste qui le prit entre ses bras, qui l'enleva, & l'emporta loin de l'appartement où il étoit attendu. L'amoureux comte, interdit & furieux, reconnut Duprat, qui lui dit tranquillement : *Vous alliez vous détrôner.* Le comte d'Angoulême se souvint du trait lorsqu'il régna sous le nom de François I^{er}. Cette reconnoissance du souverain coûta cher à la nation. Il introduisit la vénalité des charges, & ne servit jamais l'intérêt public.

A force de manger & de boire, ce cardinal-

chancelier de France étoit devenu si gros & si gras , qu'il falloit échancrer sa table pour faire place à son ventre. Ce mangeur de chair d'ânon avoit conçu l'idée de se placer sur le trône pontifical. François I^{er} en prit occasion de rattraper une partie de l'argent qu'il lui avoit prodigué.

Si la croupe de nos belles princesses a pressé parfois la chair d'âne ou d'ânon, j'ose assurer qu'elles n'en ont point mangé.

CHAPITRE DCXCIII.

Indécor des Femmes.

LES femmes ne jouissent d'aucune distinction particulière ; la reine elle-même n'est pas décorée ; on la cherche au milieu de ses femmes. Telle chanoinesse a un cordon bleu , la reine ne porte aucune décoration extérieure.

Quand on est jeune & jolie, on attire, avant tout, les regards. On a vu à Venise la femme d'un procureur au parlement, qui voyageoit avec un riche financier dont elle étoit la maîtresse, ouvrir le bal avec le prétendant d'Angleterre, dans une fête publique, parce qu'elle étoit d'une figure céleste.

La femme d'un maréchal de France, d'un président à mortier, d'un ministre d'état, n'a aucune distinction personnelle. Les armoiries sont sur les voitures; il fut un siècle où on les portoit sur les robes : peut-être verra-t-on renaître cette mode, qui me réjouiroit beaucoup. A coup sûr, les mœurs ne pourroient qu'y gagner, puisque chaque individu armoirié, craignant d'être reconnu, se respecteroit davantage. Quand nos jeunes seigneurs vont en partie de débauche, leurs laquais laissent la livrée à la maison. La livrée ne devrait jamais quitter le dos du laquais. Il ne lui faudroit qu'un habit, comme au soldat.

Il n'y a point communauté de gloire. On

a proposé de donner aux femmes les ordres & cordons dont leurs maris seroient honorés : cette idée est parfaitement ridicule ; toute récompense ne doit être accordée qu'à l'individu méritant. La reconnoissance nationale ne doit pas associer un individu à la gloire d'un autre. Qu'il y ait des distinctions pour les femmes qui auront joué un rôle extraordinaire , soit : mais cette sorte d'existence est une exception à la nature éternelle des choses. Les vertus domestiques, les plus pénibles de toutes ; mais aussi les plus satisfaisantes, voilà leur véritable gloire.

Ce seroit enflammer la jalousie des autres femmes, que d'en décorer quelques-unes, ce seroit introduire un ferment de discorde dans la société. La fierté naturelle au sexe s'accroît à l'excès, car la femme pousse l'orgueil plus loin que l'homme. Enfin une décoration particulière, lorsqu'elles ne seroient pas l'auteur véritable d'une grande & belle action, seroit une dérision. Comment faire honneur à une femme du gain d'une bataille ? J'aime-
rois autant le sauvage qui se met au lit quand

sa femme est en couche , & qui se restaure pour elle des souffrances qu'elle a senties pour lui donner un enfant.

CHAPITRE DCXCIV.

Maître des Requêtes.

LES maîtres des requêtes sont les pépinières des intendants ou commissaires départis ; ils sont rapporteurs-nés de toutes les affaires qui se jugent à la cour , soit au conseil privé , soit au conseil des finances ou des dépêches. Ils sont aujourd'hui quatre-vingts , de neuf qu'ils étoient sous François I^{er} ; mais il est question de les réduire.

Les maîtres des requêtes visent à être intendants : un intendant est un vice-roi ; mais ce qu'il y a quelquefois de plus heureux , c'est qu'il contre-balance à propos le commandeur des troupes. Point de milieu : il fait à une province ou le plus grand bien ,

ou le plus grand mal. C'est l'homme qui rend la place utile ou dangereuse.

Ce poste fera toujours glorieux pour un vrai citoyen, & plusieurs s'y sont distingués de manière à mériter les bénédictions & les regrets du peuple. Pourquoi cet éloge ne peut-il s'étendre qu'au petit nombre d'entre eux ?

Dès qu'un maître des requêtes est intendant, il cherche un secrétaire, un travailleur, afin de se tranquilliser, tandis que le foudroyé fera la grosse besogne. Le secrétaire surchargé d'affaires, n'en approfondit aucune, & les expédie à la légère.

Il y a le secrétaire de l'intendant & celui de l'intendance. Ce dernier est comme le premier commis, le secrétaire d'ambassade.

La plupart des intendants vivent à Paris; & ce qui est curieusement remarquable, les affaires vont tout aussi bien que s'ils restoient à leur intendance.

Un intendant, dès qu'il est nommé, se rend dans sa généralité; car il faut bien qu'il aille recevoir les complimens, les révérences

de tous les corps de la province. Le nouvel intendant jouit d'un plaisir secret & bien vif, en voyant la noblesse de province venir lui faire la cour ; il se divertit à augmenter la capitation des nobles & autres gens qui lui déplaisent. N'est-ce pas un joli privilège que celui de pouvoir augmenter & diminuer arbitrairement la capitation ?

L'intendant fait ensuite sa tournée dans sa généralité, & en parle dans les cercles comme d'une besogne très-importante, & d'une corvée non moins fatigante.

Il s'agiroit de connoître les besoins & les ressources de chaque élection, de chaque ville, bourg, village, de chaque famille. Il s'agiroit de connoître l'étendue du commerce, l'industrie, l'état des chemins. C'est ici que le microscope auroit son effet pour la diminution des misères publiques : mais, quoi ! on ne peut tout au plus s'absenter qu'un mois de Paris.

Ce travail si vanté devient une partie de plaisir. Les secrétaires ont eu soin d'avertir les juges d'élection & autres du jour & de

l'heure où les intendans doivent arriver. Les subdélégués & receveurs des tailles ont préparé un grand dîné; ils ont ramassé les mets les plus délicats & les meilleurs vins. Ils présentent un papier, au bas duquel les intendans n'ont qu'à mettre leurs signatures. Dans une demi-heure de temps on expédie le département d'une élection.

Les subdélégués, toujours fortement occupés du bien public (comme on fait), & les receveurs des tailles, gens toujours intègres, ont tout vu, tout examiné, tout pesé avec l'impartialité la plus ferme & la plus scrupuleuse. S'il y a dix à douze élections dans une généralité, c'est donc une affaire de dix à douze jours, au plus: car, pour abréger l'ennui de monseigneur, on fait fort bien venir deux élections dans un même lieu; & comme les subdélégués ont fait toutes les affaires de chaque élection, on leur doit aveuglément une entière confiance, & pareille à celle que les ministres accordent aux intendans.

Admirez le désintéressement des subdé-

légus, de ces grands travailleurs qui épar-
gnent à monseigneur les détails de la be-
sogne, toujours indignes des hommes en
place, lesquels doivent être penseurs. Ces
subdélégus n'ont pas un sou d'appointe-
mens ; mais la Providence les récompense :
car, malgré cela, ils deviennent presque
tous riches, & trouvent encore le moyen
d'entretenir un secrétaire de subdélégation
aussi sans appointemens ; celui-ci n'en
 prospère pas moins. C'est que des travaux
aussi patriotiques que les leurs ne peuvent
pas faire germer l'ingratitude publique. Rien
de plus curieux à mon gré que d'accompa-
gner un intendant dans son département.

Le corps des intendants a donc ses racines
dans le corps des maîtres des requêtes : ce
haut & puissant corps a deux faces ; quoi-
qu'horriblement financier, il a néanmoins
une physionomie de magistrature.

Les intendants ont été d'abord les plus
grands ennemis des assemblées provinciales ;
ils ont soutenu qu'il valoit mieux leur con-
fier les choses qu'à des gens de province,

l'administration de leurs propres affaires, parce que, pour bien voir, & pour bien découvrir les objets, il ne faut pas en être si près.

Et voilà pourquoi les intendans demeurent à Paris.

Vous voyez donc, lecteur, que Paris est le vrai point de vue & le seul d'où l'on découvre clairement tout ce qui est nécessaire à la province ; & que, pour bien administrer une province, il faut un homme absolument étranger à cette province. Or, un point capital, c'est que l'intendant ne réside point ou presque point dans sa généralité : il aura donc un secrétaire, qui arrangera ses propres affaires en faisant celles du public.

Or les assemblées provinciales auront l'avantage de remédier à cette administration, & d'offrir un thermomètre sûr.

Lorsqu'un intendant a son bien & ses terres dans sa généralité, alors il est seigneur de village : mais c'est bien autre chose ; il faut que tous les voisins sacrifient leurs fonds pour former une ville du hameau de monseigneur.

Il faut que la plus grande partie des fonds destinés aux ponts & chaussées , soit employée à faire des chemins de tous les côtés du château de monseigneur, & les chemins les plus utiles & les plus nécessaires sont retardés, ou ne se font point.

Les intendants sont juges & parties. Si un particulier se trouve vexé par un intendant, & qu'il s'en plaigne, il a toujours tort. Eh ! comment auroit-il raison ? les ministres ne veulent être instruits que par le rapport des intendants.

La balance de Thémis dans les mains d'un intendant, cela fait sourire l'imagination.

Mais voici les administrations provinciales heureusement formées. Elles ont fait naître des citoyens, des gens éclairés, des patriotes ; car on ne peut s'attacher à la chose publique, qu'en débattant ses intérêts. Les projets utiles ne prennent une forme respectable, que quand on est sûr d'attacher le regard de ses concitoyens.

Qui peut mieux savoir que les citoyens du canton, les moyens de remédier aux

abus du canton, & de pourvoir à ses besoins ?

Le monarque le plus puissant sera toujours celui qui partagera sa puissance avec ses sujets, & qui excitera leur noble orgueil, au lieu de l'étouffer. Bien loin d'affoiblir son autorité, en partageant avec ses sujets les détails de l'administration, le monarque la doublera.

Quand on discute les intérêts d'un royaume, on voit naître soudain des hommes expérimentés, & toutes les entreprises se dirigent vers la gloire nationale. Un peuple qui sent sa dignité fait des choses étonnantes. Celui qui n'a aucun pouvoir sur les plus petites entreprises, s'accoutume à voir avec indifférence les mouvemens du gouvernail moteur, & il se sépare de la renommée de l'état.

Aujourd'hui les intendans sont tellement fondus avec les assemblées nationales, qu'ils sont obligés d'en suivre l'esprit & la marche. Ils ne pourront plus mettre l'égoïsme de

l'autorité à la place des grandes vues de la politique & de la législation.

J'oubliois de dire qu'on avoit choisi les maîtres des requêtes pour plâtrer le parlement en 1771, dans cette misérable guerre où le monarque avoit cessé d'appercevoir qu'il ruinoit l'autorité légitime & respectée, pour y substituer un pouvoir alarmant, & infiniment plus contentieux.

CHAPITRE DCXCV.

Bureaucratie.

MOT créé de nos jours pour désigner, d'une manière concise & énergique, ce pouvoir étendu de simples commis, qui, dans les différens bureaux du ministère, font passer une multitude de projets qu'ils forgent, qu'ils trouvent plus souvent dans la poussière des bureaux, ou qu'ils protègent par goût ou par manie.

Ils font d'autant plus forts avec leur plume , qu'ils font toujours derrière la toile , lorsqu'ils agissent au gré de leurs préjugés , ou de leurs passions , & qu'ils n'obtiennent ni gloire pour le bien qu'ils font , ni honte pour le mal , ce qui les met inévitablement dans une situation étroite & personnelle.

Ainsi , ces coopérateurs sans dignité ont rarement de l'élévation dans l'ame ; leur orgueil devient petit , concentré , & dès-lors insultant. S'ils font ineptes , leurs erreurs , comme celles des médecins , disparoissent dans des ombres épaisses ; s'ils font éclairés , les détails de l'administration trop subdivisés ne leur permettent de faire qu'un bien partiel , parce qu'ils font trop loin du point de réunion qui leur échappe , & qui frapperoit les coups régénérateurs.

Mais ce seroit bien peu connoître le cœur humain & ses foiblesses tacites , que de ne pas sentir que le goût de l'autorité absolue doit nécessairement germer dans ce qu'on appelle bureau , sans compter cette espèce de ligue utile , par laquelle les commis s'aident :

charitablement pour augmenter leur crédit particulier.

Nous ne voulons point faire une satire de ces commis d'administration , qui n'ont que leur conscience pour les récompenser du bien qu'ils peuvent faire , puisque leurs travaux appartenant toujours à un autre , ne sont jamais connus du public ; nous pensons qu'ils ont tous dans l'esprit un certain ordre , qualité toujours précieuse , & qui tend à ramener sans cesse à la règle , la grandeur qui tend sans cesse à s'en écarter. Nous n'avons voulu qu'indiquer l'influence prodigieuse des bureaux ministériels si bien reconnue , & si généralement ressentie , que le peuple a créé , pour la peindre , une dénomination nouvelle.

CHAPITRE DCXCVI.

Les Cent-Suisses au bal.

IL se donnoit un bal à la cour, dans cette saison où le peuple, au lieu de danser, se contente de souffler sur ses doigts. Il assiégeoit la porte, & il étoit repoussé, parce qu'il falloit être masqué & en domino pour entrer. On appercevoit, mais à travers les glaces, différens buffets bien garnis de comestibles placés dans les vastes appartemens.

Cette vue excita l'appétit des cent-suisse qui se trouvoient de garde; mais comment y parvenir avec leur hallebarde & sans domino? La soif, encore plus que l'appétit, leur suggéra un stratagème qui réussit. A l'aide d'un *domino jaune*, le plus hardi se présenta dans la salle, & sous ce taffetas masquant sa lourde figure, il s'arrêta devant un buffet, & lui livra bataille. Le premier choc

choc fut vigoureux ; mais songeant à son camarade, ce brave athlète se replia, revint à son poste, quitta le domino, & le remit à un nouveau combattant, qui, comme le premier, se précipita sur le buffet, & en fit un ample dégarnissement. Il se retira, & fit place à un troisième, qui, sous le même domino jaune, imita ses deux prédécesseurs, & le céda à un quatrième champion, non moins armé de terribles mâchoires. Ils vinrent successivement, les uns après les autres, & se signalèrent tous à l'envi. L'air de cour aiguise fortement l'appétit ; mais les plus grands mangeurs ne sont pas encore les cent-suisses.

Un observateur, qui s'aperçut que le même domino mangeoit continuellement & ne se rassasioit jamais, crut que c'étoit le même personnage ; il fit remarquer ce phénomène de gloutonnerie aux assistans, qui furent trompés en voyant le *domino jaune* se lever quelques instans, & reparoître avec un appétit indomtable. Est-ce un chanoine, est-ce un poète qui mange ainsi, se deman-

doit-on ? La surprise augmentoit , & l'on s'attendoit à voir crever le domino jaune , lorsque quelqu'un l'ayant suivi , & ayant vu la permutation du domino , expliqua le mystère , & rassura l'assemblée.

CHAPITRE DCXCVII.

Te - Deum.

LES princes ne sont point ingrats , car dès qu'une bicoque est prise , ils envoient des tymballes , des flûtes , des violons , & des hautbois dans l'église de Notre-Dame , & là , on exécute cet ancien cantique qui souvent a été chanté des deux côtés. Ce triomphe musical n'en impose plus aux peuples , parce qu'ils savent qu'un concert est plus commun & plus facile qu'une victoire.

Les drapeaux pris sur des nations protestantes , saluent , bon-gré mal-gré , la statue de la vierge Marie , & les étendards assistent

à la messe que rejettent ceux qui les portoient. Si l'on faisoit la guerre aux Sauvages, on verroit sans doute leurs armes & leurs casse-têtes appendus aux murailles sacrées de nos temples.

On a vu plus d'une fois un souverain faire chanter le *te-deum*, & remercier Dieu d'une victoire qu'il ne lui avoit point accordée. Ce chant public est ordinairement un charivari; & tandis que des familles sont dans les larmes, le peuple va entendre la musique. Son érudition se borne à répéter le nom du général; il dit : il a gagné une victoire en Amérique; & chacun répète *en Amérique*, sans en savoir davantage.

Quand le monarque a un fils, il vient en rendre des actions de grâces dans *Notre-Dame*; la reine en fait de même; on chante le *te-deum*.

Lorsque M. de Beaumarchais alla visiter l'imprimerie de Kehl, où s'impriment les œuvres de Voltaire, devinez quelle fut la réception des ouvriers de l'imprimerie : ils sonnèrent les cloches, le conduisirent à

l'église, & là on chanta le *te-deum*, pour célébrer l'arrivée de Chryfologue-Figaro, de l'éditeur de la Pucelle; & il y fut, je crois, même encensé.

CHAPITRE DCXCVIII.

Le Mariage de Figaro.

ON peut faire le tour du monde, & revoir à Paris, sur l'affiche, *le mariage de Figaro*. Cette comédie est toute entière dans Gil-Blas; c'est un imbroglio assaisonné de traits pris à droite & à gauche; elle a eu cent représentations, à la barbe de Molière & de Piron. Elle n'est ni gaie, ni intéressante; elle n'étoit pas bonne sur-tout à jouer sur le théâtre national, en ce qu'elle respire une odeur de corruption morale, & voilà ce qui a fait son succès. Les auditeurs ont été plus coupables que le poète, car ils ont fait le commentaire, & ils n'y ont pas moins couru en foule.

Si vous ajoutez à cette étrange comédie l'opéra de *Tarare*, vous verrez qu'il y a dans ces deux ouvrages de quoi faire à leur auteur une plaifante & grande renommée.

CHAPITRE DCXCIX.

Discours scandaleux.

Les arts ont conquis l'homme, & l'ont soumis aux rois.

CE beau vers est peu connu. Tous les arts travaillent pour les riches, depuis la terrible artillerie, qui assure & protège leurs jouissances journalières, jusqu'à la verge électrique, qui écarte le tonnerre de leurs hôtels. L'univers entier ne s'occupe que de leurs plaisirs; rien ne leur échappe des productions de la nature; ce qu'ils ne peuvent avoir vivant sur leur table ou dans leur maison, ils l'ont, mort ou peint, dans leur cabinet.

Dorment-ils? des colonnes soutiennent

les alcoves de leur lit. Un art voluptueux y fait jouer la lumière du jour à travers les taffetas de toutes couleurs. S'éveillent-ils ? les bustes vénérables des philosophes frappent leurs regards, & sont là pour relever la beauté des Vénus & des Dianes demi-nues.

Entrent bientôt tous les valets , qui viennent annoncer au maître les jouissances de sa journée. Chaque heure doit apporter une volupté nouvellement combinée. Jamais les anciens rois de l'Asie ne rassemblèrent autant de plaisirs dans Suze ou dans Ecbatane , que nos jeunes seigneurs dans Paris.

Eh bien ! c'est du sein de tant de voluptés que sortent les murmures contre la Providence. Ce sont les riches qui oublient tous les matins de remercier Dieu des biens qu'il leur a prodigués ; ce sont les riches qui blasphèment devant leurs valets , comme R——l dans un café, & qui placent dans leur bibliothèque ces ouvrages impies qui attaquent la divinité, & qui détruisent les espérances consolantes de l'humanité plaintive. Dans leurs propos superficiels & dan-

gereux, ils contredisent l'instinct universel du genre humain , qui se porte vers une autre vie plus durable & plus fortunée. Le mépris qu'ils font du pauvre tend à lui ravir jusqu'à son ame immortelle; ils voudroient anéantir l'éternité, avec toutes les notions de la morale & de la justice.

Le dirai-je? les concerts de louange qui devroient s'élever des voûtes de ces hôtels, où toutes les commodités de la vie sont rassemblées, qui devroient s'élancer vers le ciel pour bénir l'auteur de la nature, ou du moins l'auteur des sensations agréables dont jouissent les riches du siècle, sortent des greniers, des galetas, des hôpitaux, des réceptacles de la misère & de l'indigence, tant la volupté est dangereuse au cœur de l'homme, en ce qu'elle l'éloigne de l'adoration! Oui, les athées sont au milieu des jouissances exquisés, au sein des richesses, & dans les palais du luxe; & voilà ce que les prédicateurs de la capitale n'ont point encore dit assez haut, & avec la véhémence éloquence qui appartiendrait à leur minis-

tère. Ils ne distinguent pas assez la classe qui gémit, qui souffre, & qui adore, de celle qui épuise tous les plaisirs, & qui refuse l'adoration à l'Être suprême.

Lorsque j'entends ces discours scandaleux, je répète tout haut & posément ces paroles sublimes du livre de Job : *Où étois-tu quand je posois les fondemens de la terre ? Dis-le moi, si tu as de l'intelligence ; as-tu pénétré au fond de l'Océan ? t'es-tu promené sur les sources qui renouvellent l'abyme ? Dis-moi où habite la lumière, & quel est le lieu des ténèbres ? savois-tu, lorsque l'univers existoit déjà, que tu devois naître toi-même ?* Et je conseille à ces insensés de lire Job, & de reconnoître, dans le plus ancien & le plus majestueux des livres, l'empreinte de cette primitive & grande idée, *qu'un Dieu existe.*

CHAPITRE DCC.

D'un Arrêt du Conseil.

IL est curieux ; il défend d'appeler l'exécuteur des hautes-œuvres *bourreau* : mais tous les arrêts du monde ne prévaudront pas contre l'opinion publique. L'instrument de la peine de mort sera toujours vil , parce que c'est un homme qui se lève d'auprès de sa femme, & du lit où il vient de fabriquer un enfant , pour aller teindre ses mains de sang , & revenir près d'elle avec le salaire de son horrible métier.

Le *bourreau* & la *bourrelle*, chez tous les peuples qui ont quelque sensibilité, seront toujours regardés avec aversion ; & il seroit dangereux de combattre ou d'affoiblir cette sensibilité naturelle.

Et pourquoi la loi a-t-elle consenti de dégrader un individu , pour en punir un

autre ! Chez les Athéniens , on broyoit la ciguë , on la présentoit au condamné , qui portoit le gobelet à ses lèvres , & se donnoit lui-même la mort.

Ne pourroit-on pas inventer une machine qui feroit périr le criminel dans un instant indivisible , & qui déroberoit aux yeux le spectacle effrayant & funeste d'un homme qui en tue un autre , plein de vie , de force & de santé.

N'a-t-on pas vu dernièrement , à la porte Saint-Martin , un malheureux condamné à la roue , sortant de dessous la barre , au moment qu'on le délioit , se dresser inopinément sur sa jambe non cassée , & fort de la rage de la douleur , saisir son bourreau pour le mordre & l'étrangler. Quelle lutte ! & c'est en présence de tout un peuple , d'un peuple humain qu'elle a eu lieu ! Ah ! *l'exécuteur des hautes-œuvres* fera toujours un bourreau.

Je viens de lire un autre *arrêt du conseil* , qui défend *la Poularde* , conte. C'étoit un conte licencieux inséré dans un journal. Le peuple , qui ne lit qu'à moitié , disoit : *il*

est inutile de défendre la poularde ; il n'y a que les coqs qui en tâtent.

Et la *poule au pot* qu'on nous avoit annoncée ? Elle viendra , car sûrement on y travaille ; mais cette *poule au pot* est encore dans l'œuf.

CHAPITRE DCCI.

Habit noir. Bas blancs.

ON a ridiculisé la mode , qui consistoit à porter des bas blancs , avec habit , veste & culotte noirs ; nous savons de science certaine que cette mode a déplu à la cour & nous l'annonçons à l'univers , afin que l'univers se corrige ; la réprobation a été jusqu'à appeler cette mode , *la mode hideuse* , & l'on a bientôt remarqué que les garçons tailleurs dans la comédie du Bourgeois-gentilhomme étoient habillés ainsi ; cette mode est donc proscrite , & je ne conseille à personne de

venir affronter les regards de la cour, ni même ceux de la ville dans un pareil accoutrement ; quand on porte l'habit noir, il faut être noir des pieds à la tête & ne plus oser mettre des bas blancs ; or , vous voilà bien instruits , étrangers & provinciaux. Prenez donc garde à l'infraction.

Tel homme est en noir, mais il n'est pas en deuil ; voilà une de ces distinctions savantes , & qu'on fait cependant au premier coup-d'œil.

Le blanc est la couleur du deuil à la Chine, le bleu ou le violet en Turquie , le jaune en Egypte , le gris-blanc dans l'Ethiopie , & le gris-de-souris au Pérou.

De toutes ces couleurs, le jaune ou feuille-morte paroîtroit devoir être la véritable marque distinctive du deuil , parce que les feuilles des arbres, quand elles tombent, & les herbes, quand elles sont flétries , jaunissent.

Il est vrai que le noir, étant une privation de la lumière, marque la privation de la vie ; mais le jaune détermine bien mieux, selon moi , la fin des choses périssables,

puisque la face de la terre devient jaune à la fin de l'automne.

Les militaires en uniforme , marquent le deuil par un crêpe noir autour du bras ; mais lorsqu'ils sont tout-à-fait en noir , ils portent à leur épée une dragonne en or , parce qu'un militaire ne doit jamais renoncer à une marque distinctive de son état.

Le chancelier est le seul dans le royaume qui ne porte jamais le deuil , pour quelque sujet que ce puisse être , parce qu'il représente la justice dont il est le chef , & que la justice étant impassible , ne doit changer ni de visage , ni de couleur.

C'est une erreur de penser que le roi ne porte jamais le deuil , qu'en habit violet ; le roi porte ainsi le deuil du feu roi , pendant les trois premiers mois ; mais au bout de ces trois mois , sa majesté porte le deuil comme tous ses sujets. Nous avons donc commis nous-mêmes une grande erreur , & nous nous empressons à la réformer , ainsi que nous ferons chaque fois que nous nous ferons trompés.

Et si l'on nous demandoit pourquoi le roi porte le violet ; nous répondrions que le violet étant une couleur mêlée de bleu & de rouge , elle est le double emblème des souffrances de cette vie , même sur le trône , & de ce qu'on souhaite aux morts , parce que le bleu marque le bonheur dont on desire que les morts jouissent ; mais enfin le monarque reprend le noir , pour témoigner le chagrin qu'il a de succéder.

Et comme il est évident qu'un monarque est le père tendre de ses sujets , tous les sujets portent le deuil du feu roi , comme pour père & mère , & pendant le même temps.

On se plaint qu'on porte assez librement le deuil d'un roi étranger ; mais les Parisiens sont assez généralement portés à croire qu'il n'y a qu'un roi en Europe.

CHAPITRE DCCII.

Marbres.

Tous les rois, après leur mort, ont autour de leur effigie des vertus de marbre ou de bronze, les ministres en ont aussi. Richelieu meurt en Sorbonne, entre les bras de la Religion; Mazarin en son collège, dans ceux de la Charité libérale; le cardinal Fleury à Saint-Louis-du-Louvre, dans les bras de la Foi; le cardinal Dubois a aussi des vertus qui l'environnent, dans la chapelle Saint-Honoré; les mains jointes, après sa mort, il prie Dieu dévotement.

Si vous en croyez le ciseau, tous ces morts ont été pieux, religieux, & sans cesse prosternés aux pieds des autels. Immortaliser le mensonge, & le faire peser sur la tombe de celui dont la conscience souffre peut-être encore, voilà l'ouvrage des sculpteurs!

Ils traduisent le faux en un marbre durable, & qui, sans le burin de l'histoire, iroit tromper la postérité, & transformer en hommes de bien les lâches ennemis de leur siècle, & de leurs concitoyens. C'est ici qu'il faut redire ces beaux vers :

Brisez-vous sous mes yeux, ô marbres imposteurs :
Eh, quoi ! des os en poudre ont encor des flatteurs !

Quelquefois des rapprochemens inattendus font sourire le philosophe ; à Sainte-Geneviève, par exemple, à quelques pas de distance, René Descartes montre son effigie, & Clovis la sienne.

Oh ! que les sculpteurs sont pauvres en idées ! ils ne sortent pas du cercle de la mythologie ; c'est toujours la même allégorie copiée & recopiée.

J'ai vu le tombeau du dauphin & de la dauphine ; le fils unique de Louis XV mourut d'une maladie de langueur & inconnue. Cette catastrophe donnoit sans doute une grande profondeur aux réflexions sur la vanité des choses humaines ; mais dans ce monument

on oublia l'objet moral & même touchant. L'artiste mourut avant d'avoir achevé son ouvrage, ainsi que le prince étoit descendu dans la tombe avant de monter sur le trône. On n'en vit pas moins des symboles païens, des figures mythologiques, & rien sur cette douloureuse réunion de deux époux dans le tombeau ; rien sur les deux victimes destinées à régner qu'une mort prématurée avoit immolées. Il étoit difficile enfin au peuple français de lire sur ce marbre la perte qu'il avoit faite, & de deviner même quelle avoit été la tendresse de ce couple auguste.

Au reste, si quelqu'un est jaloux de l'honneur du marbre, nous le prévenons avec plaisir que Coignard, sculpteur-marbrier, rue des Postes, fait tombes & épitaphes, ainsi que l'annonce une enseigne publique, afin que chacun puisse se pourvoir d'après son goût, & que personne n'en ignore.

CHAPITRE DCCIII.

Intéressés dans les Affaires du Roi.

ON m'a demandé souvent chez l'étranger ce que cela vouloit dire. Un commis des barrières , un commis plus simple encore , un receveur , un petit contrôleur , un agio-
teur particulier , prennent ce titre imposant , & le couchent dans leur contrat de mariage & dans leurs billets d'enterremens ; cela sonne à l'oreille des ignorans , ainsi que plusieurs autres titres qui ne sont que des syllabes sans valeur.

Pensionnaire du roi offre quelque chose de plus solide ; mais il s'agit quelquefois d'une pension de 400 liv. ; & le pensionnaire retiré en province , fait entendre à ses voisins d'un air capable & mystérieux , qu'il a rendu au roi & à l'état des services importans , qu'il a

raffermi le trône dans une circonstance périlleuse, & les fots voisins de s'extasier ! Ils ne cessent d'admirer sur l'adresse de la lettre timbrée de la grande poste de Paris, à monsieur un tel, pensionnaire du roi. Le pensionnaire leur paroît un des enfans chéris de sa majesté ; & comme tout vit dans ce monde d'apparence, ces syllabes lui valent de la considération & des honneurs.

Quand un comédien décède, il s'intitule pensionnaire du roi ; on déguise ainsi son état dans les papiers publics. Comme le nom de comédien sonne mal à l'église, quand il s'agit d'être parrain ou témoin, le comédien esquive la déclaration, & fort d'embarras en disant au curé ou au vicaire, *pensionnaire du roi.*

CHAPITRE DCCIV.

La Place de Paris.

ON ne prévoyoit pas que d'ici à long-temps , il puisse y avoir des révolutions bien remarquantes en Europe ; le démembrement de la Turquie & l'établissement des Russes sur les bords de la mer Noire , voilà la seule époque qui pourroit ôter à la France la gloire d'être le centre du commerce ; la place de Paris sera donc encore long-temps le centre du commerce du monde , outre que c'est un lieu favorisé de la nature & des circonstances : on ne fait dans quelle ville de l'Europe il pourroit être transporté pour la commodité générale , vu que toutes les cités de l'Europe aboutissent , comme par des lignes droites , à la capitale de la France. Je ne vois , en promenant mes regards sur la surface du globe , que Constantinople ou Paris qui

puissent réunir les avantages convenables pour jouer un premier rôle dans l'histoire du commerce des nations.

Il est à desirer que l'esprit de commerce soit substitué à l'esprit d'agiotage , parce que c'est l'esprit de commerce qui traite tout en grand. Un commerce florissant augmente à l'infini le nombre des moyens de subsistance ; & lorsque les moyens de subsistance sont très-multipliés, l'aisance & une bonne nourriture font naître les hommes sains , & les rendent robustes. Il résulte de là que toute la nation participe à cette première source de prospérité.

CHAPITRE DCCV.

Place de Henri IV.

CETTE place est dangereuse par sa pente rapide, par les six issues qu'elle offre, & par l'incertitude où l'on est de quel côté aboutiront les voitures. Plusieurs fantassins y sont pris ; & il ne faut pas être distrait en traversant cette place , à moins qu'on ne suive directement le trottoir qui passe par-devant la statue. Les accidens enfin y sont fréquens ; il ne faut point traverser cette place sans regarder tout autour de soi.

L'espace étroit qui l'environne seroit très-précieux par sa position ; mais il est fermé, & je n'ai jamais pu toucher, d'une main sensible & respectueuse, le piédestal de cette statue vénérée.

Pourquoi interdire à l'amour du peuple la jouissance de tourner autour de ce monu-

ment ? La vue & le cœur feroient également réjouis , car l'emplacement est admirable. Il n'y a point d'étranger qui, en traversant le pont-neuf, ne s'y arrêât, pour contempler un point de vue unique, & pour rassasier ses yeux d'un monument qui rappelle tant de faits importants.

En face de cette statue règne un cordon de marchandes d'oranges : ce fruit, aussi beau que salulaire, abonde en pyramides, comme si l'on étoit en Portugal ; Voltaire en fut frappé, & il s'émerveilleoit d'en voir une si grande quantité : car, il y a quarante ans, ces belles pommes d'or étoient rares en France, & se vendoient vingt sous pièce. Aujourd'hui, il nous en arrive par milliers, & l'on peut manger tout l'hiver ce fruit agréable, & qui contribue merveilleusement à la santé : car les acides doux conviennent très-bien aux habitans de la capitale, en ce qu'il corrige toute putridité.

On ne passe point devant ce cordon sans être tenté de porter la main sur ces belles pommes du jardin des Hespérides, qui

semblent être les fruits du jardin du bon Henri. On les a à bon marché; & lorsqu'on vient à songer qu'ils sont étrangers à notre climat, on admire leur abondance, & l'on goûte mieux leur saveur.

Quelquefois la neige couvre les toits sous lesquels ils se vendent, & ce contraste paroît les rendre plus agréables à la vue. Je me suis guéri d'une espèce de consommation, en mangeant de ce fruit pendant un mois entier. Voilà une médecine qui ne rebute ni le goût ni l'odorat.

C'est le commerce qui nous apporte les oranges; elles se soutiennent bonnes & succulentes jusqu'à la fin du mois de mai; après quoi il faut aller les manger dans leur pays natal,

CHAPITRE DCCVI.

Donjon de Vincennes.

J'AI foulé d'un pied libre le pont-levis de ce formidable donjon, enfin détruit, comme prison d'état. Les guérites des sentinelles étoient vides; le pont-levis ne s'est pas levé après moi. J'ai fouri à la vue des décombres qui élargissoient les premières issues. Je suis entré dans ces cachots défendus par trois portes doublées de fer. Que d'idées se sont emparées de mon ame à l'aspect de ces verroux, de ces ferrures, de ces lits de fer où des restes de chaînes pendoient encore! Je pénétrois par-tout, comme si un dieu invincible en eût précipitamment chassé les détestables gardiens.

J'ai visité ce donjon, & je n'étois pas prisonnier; je donnois le bras à une jolie femme. Là, j'ai fait le despote : je me suis

plu à l'enfermer , malgré ses plaintes , sous les triples portes dont les verroux étoient plus gros que ses bras mignons ; & sa voix suppliante m'a demandé *grace* pendant six minutes , à travers les énormes ferrures. En levant la *lettre de cachet* , je reçus d'elle un vrai baiser pour prix de ma clémence. Mais bientôt plus de joie , car l'effroi nous faisoit par degrés ; & en parcourant ces cachots , je criois involontairement : *Répondez , murailles , rapportez à mon oreille les gémissemens dont vous avez été témoins. Que d'angoisses ! l'ennui , le désespoir ont habité ces lieux. Et pourquoi donc ces portes bardées de fer ? Enfermiez-vous des hommes , des géans capables de les briser ? Oh ! si un geolier négligent avoit oublié de les ouvrir , infortunés captifs ! ces cachots seroient devenus pour vous le cachot muré d'Ugolin.*

Ces sinistres réflexions détruisoient l'empire de la beauté ; & l'impression de la douleur ôtoit à la bouche de celle que je conduisois le charme inexprimable de son sourire ; elle me ferroit la main en tremblant , comme

si elle eût voulu me dire : *ah ! si tu avois été ici !* Nos idées se rembrunissoient : le premier sentiment avoit été de joie ; le second fut amer & triste. Non , je n'ai jamais vu un homme emprisonné pour ses nobles écrits ou pour son mâle courage , que je n'aie partagé ses chaînes & ses malheurs. Quand je suis seul, le soir, à la lueur de la lampe qui éclaire mes veilles, je me trouve avec lui, je fortifie son ame, je l'invite à savoir souffrir quelques années, pour des siècles de reconnoissance & de gloire ; & pensant comme lui, je me reproche presque alors de n'être point chargé des mêmes fers. Ici , furent prisonniers le cardinal de Retz & le grand Condé. Ici, les geoliers, les questionnaires, les bourreaux ont tourmenté de grands hommes, & des têtes faites peut-être pour les grandes révolutions. Mais tandis que Montesquieu écrivoit, ces verroux tenoient des hommes vivans derrière des portes inflexibles. Quel terrible droit que celui qui enferme les hommes ! Une voix dit : *qu'on emprisonne* ; & voilà que les cachots s'ouvrent & nous engloutissent !

Ici, me disois-je encore, l'orgueil, la vengeance, l'égoïsme, l'entêtement, l'erreur, la sottise, ont puni (dans des jours moins heureux que les nôtres) une chanson, une épigramme, une page d'impression : & qui fait jusqu'à quel point la calomnie a appelé libelle tel ouvrage courageux !

Je suis monté ensuite, par des escaliers demi-rompus, mais trop usés, au faite de cette tour ; le dôme étoit à l'abri de la bombe, comme s'il avoit été défendu aux prisonniers qui y furent renfermés, de mourir écrasés sous ce tonnerre.

Dans ces différens cachots, on voyoit les tristes jeux de l'inoccupation ; des gens qui n'avoient jamais peint, peignoient sur les murailles, & peignoient à la manière des Sauvages. Une de ces peintures me frappa ; Je la trouvai sublime. Le prisonnier avoit figuré plusieurs tours d'une prison, & il avoit placé une tête au sommet de chaque tour. Cet infortuné ne pouvant plus voir au-dessus du toit, ni être vu, (ce qu'il desiroit) s'étoit placé en imagination au-dessus

de la tour qu'il habitoit. Il avoit varié & répété ces têtes au sommet des tours cinq à six cents fois de suite. Jamais la douleur de la captivité ne s'est exprimée, je crois, d'une manière plus simple & plus touchante.

D'autres avoient tracé des crucifix, soit par un sentiment de religion, soit pour s'exhorter à souffrir patiemment, par l'idée du juste souffrant.

Et moi, je répétois tout bas : Où est la grande charte, base du gouvernement d'Angleterre, & qui fut jadis la nôtre ? où est l'acte appelé *habeat corpus*, dont les Anglais sont si fiers, & à si juste titre ?

Le spectre de Richelieu m'apparut dans un coin ; & je crus voir à côté de lui le père Joseph, cet ex-capucin, qui inventa, pour ainsi dire, les espions & les lettres de cachet, tant il leur prêta d'extension. Tous deux sembloient errer autour de moi, en répétant ce mot terrible, & le plus effrayant qui soit dans la langue : *raison d'état* !

Là, je me disois encore tout bas : Les Anglais & les Français sont cependant partis

du même point , pour leur loi politique & criminelle ; car , dans les fameux états-généraux de 1355 , le roi Jean signa la même charte qui fait aujourd'hui le fondement , la gloire & la splendeur de l'Angleterre. Ainsi , en partant d'une même route , deux peuples voisins ont divergé essentiellement. Mais la jolie femme voyant que je devenois trop sérieux , me serra dans ses bras , & me dit : *sortons*.

De ce donjon percé à jour , on apperçoit la bastille. Le célèbre Howard , un de ces hommes rares , qui dévouent leur vie à servir l'humanité , & à en soutenir les droits trop oubliés , a pénétré toutes les prisons soumises au despotisme. Il a visité les cachots les plus inaccessibles ; il a surpris , étonné des malheureux , qui depuis quinze ans n'avoient vu que la figure muette & terrible de leurs geoliers ; & jamais cet intrépide ami des malheureux emprisonnés , malgré son adresse & son zèle philanthropique , n'a pu s'introduire dans cette bastille , tant la vigilance des sentinelles en défend l'entrée comme la sortie.

Or, on pourroit mettre au rang des prodiges le fait incroyable (s'il n'étoit attesté) de la merveilleuse évasion de M. de la Tude. Cet exemple est unique ; & quand on songe à ce qu'il en a coûté au prisonnier , de peines , de travaux , d'angoisses & de terreurs, mourir ainsi paroît beaucoup plus doux , que de sortir de cette périlleuse forteresse.

Si l'amour de la liberté inspire des moyens si pénibles , si longs , & encore si incertains , quel supplice n'est-ce donc pas que la privation de cette liberté pour laquelle on tente l'impossible ; car le succès qu'a obtenu cet étonnant prisonnier , est une véritable exception aux probabilités des forces humaines.

J'ai fait lire à ma jolie femme le récit de cette évasion, qui tient presque du miracle ; & depuis ce temps-là , elle veut absolument que je la promène dans la bastille ouverte & ruinée, ainsi que je l'ai promenée dans le donjon à moitié démoli & vide de prisonniers. Je lui ai promis de faire tous mes efforts pour cela.

En 1562 , la foudre tomba sur une des tours de l'arsenal , & fit sauter environ vingt

milliers de poudre. La forteresse que Charles V a fait bâtir, fut épargnée dans cette explosion. Elle est toujours debout, quoique nous l'ayons rasée dans nos écrits ; mais il faut qu'elle tombe un jour.

CHAPITRE DCCVII.

Fouquet.

M. FOUQUET, dit-on, étoit réellement coupable. Il avoit fait son marché avec les Anglais pour Belle-Isle. Le roi Charles II, qui avoit été lié dès sa première jeunesse avec Louis XIV, & qui étoit à peu près du même âge, lui en fournit les pièces originales à son avènement au trône d'Angleterre, mais sous promesse formelle que M. Fouquet ne seroit jamais recherché pour cela nommément.

On prit le parti de l'attaquer pour malversation dans les finances.

Du

Du temps de M. Fouquet, il y avoit deux *surintendans*, l'un chargé de la dépense, l'autre uniquement de la recette & de la rentrée des deniers. C'étoit M. Fouquet, & ce fut le fond de sa défense, quand il fut arrêté. Mais il se trouva que dans les fermes il avoit reçu des *pots-de-vin*, qui avoient diminué d'autant le montant intrinsèque des baux.

Quand il fut envoyé au donjon de Pignerol, on créa pour sa garde une compagnie franche de cent hommes, & l'on fit du donjon un commandement indépendant, qui fut donné à M. de Saint-Marc.

On l'en tira, parce que le tonnerre vint à tomber sur le donjon, & l'écrasa. On croyoit d'abord que M. Fouquet avoit péri; mais ce qui l'avoit sauvé, c'est que dans le moment que le tonnerre tomba, il étoit à caresser son *serin* que l'orage effrayoit, & heureusement la cage étoit placée à la fenêtre pratiquée dans l'épaisseur de la muraille.

M. Fouquet fut alors transféré à la tour de Vigil, & de-là il eut plus d'élargissement.

A son départ, la garde fut diminuée de cinquante hommes.

Il y avoit en même temps dans le donjon *l'homme au masque de fer*, ou plutôt l'homme à qui M. de Saint-Marc fit faire un *masque de fer*, lorsqu'étant nommé au gouvernement des îles Sainte-Marguerite, il eut ordre de s'y transporter avec lui; ce qu'il fit dans le plus grand secret, par des routes détournées, étant enfermé avec lui dans une litière.

Arrivé aux îles, M. de Saint-Marc eut ordre de faire bâtir, dans l'intérieur du fort, des prisons d'état séparées. Il les fit faire avec les plus grandes précautions, toutes en pierres de taille, & sans autre vue que sur la mer. Il n'y avoit que lui qui eût la clef de l'homme au masque. On n'ouvroit, pour lui donner à manger, que toutes les vingt-quatre heures. C'étoit ordinairement une poule bouillie & du rôti, avec du bon vin de Bourgogne. Les porte-clefs apportoit cela jusqu'aux environs de la porte, & un officier-major l'entroit dans la chambre,

M. de Saint-Marc y étant toujours , & s'y tenant debout.

Ce qu'il avoit jeté par une fenêtre , & qu'un pêcheur rapporta au gouverneur , qui , à cette occasion , le tint au cachot pendant un an entier , encore sur l'assurance qu'il ne favoit ni lire ni écrire , étoit , à ce qu'on a su depuis , une *soucoupe* d'argent , armoriée. On mit sous les fenêtres une sentinelle , avec défense de laisser approcher qui que ce fût.

M. de Sommery avoit été nommé au gouvernement de la bastille ; mais comme cet emploi demandoit résidence , & qu'on le destinoit à être sous-gouverneur des enfans de France , on fit en sorte que M. de Saint-Marc permutât avec lui , moyennant cinquante mille écus que M. de Saint-Marc donna. Il fut question d'amener avec lui l'homme au masque.

La seule chose qu'on ait pu entendre dans la route , c'est qu'une nuit , pendant qu'ils étoient couchés en la même chambre , dans une auberge , *l'homme au masque* ayant fait

sonner sa montre, qui étoit une répétition à timbre, dit à M. de Saint-Marc : Saint-Marc, quelle heure est-il à la tienne? Et M. de Saint-Marc fit aussi-tôt sonner la sienne, avec plusieurs expressions *fort respectueuses* à cette occasion.

Il est certain qu'il y a eu un *homme au masque de fer* ; mais dans les îles Sainte-Marguerite il n'a jamais rien transpiré autre chose de lui que ces seuls détails. On renouvelloit tout son linge chaque année, & il étoit superbe. Point de ville en France, en Suisse, en Allemagne, où l'on ne m'ait demandé ce qu'étoit le *masque de fer*.

CHAPITRE DCCVIII.

Réverbères.

LES réverbères sont mal posés. Ces masses de feu forment, comme dit Milton, des ténèbres visibles. On devroit les appliquer contre la muraille. De loin cette flamme rougeâtre blesse les yeux, de près, elle donne peu de lumière, & dessous, vous êtes dans l'obscurité. Il manque donc à cette partie de la police ce degré de perfection qu'on doit porter dans ce qui intéresse l'ordre ou le bien public. Il seroit à souhaiter d'ailleurs qu'on veillât avec plus de soin sur la conduite de ceux qui sont chargés de les allumer. Ils y mettent le moins d'huile possible; & le plus souvent dès neuf à dix heures du soir, il y en a la moitié d'éteints. Vous n'en appercevez souvent que la trace dans certaines rues; vous en voyez un dans le

lointain, qui vous avertit de la friponnerie de l'allumeur.

Il y a quelques années qu'on entreprit de numérotter les maisons ; mais , comme beaucoup d'autres , cette besogne est restée à moitié chemin. Ces numéros avoient pourtant bien leur utilité , sur-tout dans les rues d'une certaine longueur. Ils guidoient les pas incertains , & épargnoient bien des courses en pure perte aux malheureux piétons. En général , ces numéros sont mal placés , ne ressortent point assez , & devroient être plus frappans , particulièrement pour la nuit. La plupart des bourgeois ignorent le numéro de leur maison , & même si elle en a un , tant ils sont peu apparoissans.

CHAPITRE DCCIX.

Champignons.

PLINE demandoit, *quæ tanta voluptas ancipitis cibi !* On a beau prêcher par-tout leur danger , la sensualité l'emporte ; de nombreux accidens ne corrigent pas les hommes de leur friandise ; des familles s'empoisonnent en cueillant des champignons au bois de Boulogne , dans la forêt de Saint-Germain , à Meudon , au bois de Vincennes , à Surènes. Tel prétend s'y connoître , & meurt pour en avoir mangé ; il tue à sa table , sa femme , son fils , & son ami ; les champignons , loin d'être une nourriture , portent dans notre sang un suc mortel.

Une ordonnance de police fut affichée aux portes du *bois de Boulogne* , qui faisoit défense d'y ramasser aucune espèce de cham-

pignons ; mais la gourmandise fut victorieuse, & se punit elle-même.

Feu M. le prince de Conti ayant vu un de ses musiciens périr avec toute sa famille , avoit un homme à ses gages , un basque , dont l'unique emploi étoit de lui chercher des champignons ; beaucoup de seigneurs en France sont dans le même cas ; car l'on peut apprendre à distinguer les salutaires , des vénéneux.

En 1782 , on vendoit à la halle une sorte de champignon suspect pour un moufferon. M. Paullet, qui a fait un traité fort savant sur les champignons , en donna avis sur le champ au magistrat , & l'abus fut réprimé : voilà les bienfaits réels d'une police vigilante.

Rien ne peut être comparé au parfum & à la délicatesse de certains champignons ; on les savoure avec délices , mais quelquefois avec repentir. Il est donc essentiel d'apprendre à distinguer ceux dont on peut faire usage. Combien de suspects pour qui n'a pas étudié l'art de les connoître , la crainte aveugle autant que la sécurité ! On foule

tous les jours aux pieds des espèces de champignons qui pourroient être servis fans risque sur nos tables , tandis qu'on en adopte de pernicioeux. Il vaudroit mieux, dit-on, ne pas manger des champignons ; mais toute morale qui prêche la privation absolue, ne fera point écoutée. Pourquoi se refuser à un mets délicieux , & qui devient innocent lorsqu'on y porte l'attention requise ?

Les champignons ont été funestes à des personnages illustres. L'empereur Claude , le pape Clément VII, Charles VI, la veuve du Czar, Alexis , la femme & les enfans d'Euripide, moururent aussi pour en avoir mangé. Malgré tant d'exemples, il y aura encore des victimes.

Le vinaigre est le plus sûr remède pour corriger & détruire l'action malfaisante du champignon : car c'est une multitude d'insectes imperceptibles, logés à l'infini dans ses capsules , qui occasionnent le danger. Le vinaigre fait périr tous ces insectes.

On compte aux environs de Paris, environ seize cents espèces de plantes , & près de six

mille espèces de mouches. On y compte aussi cent-quatre espèces de champignons. Les pluies abondantes du ciel ne les mouillent pas ; sous leur parasol ils n'en reçoivent pas une goutte.

CHAPITRE DCCX.

Printemps.

ON a bien eu raison de se moquer de tous ces poètes français, qui, non moins glacés que leurs vers, chantent le printemps de Paris & ès environs, comme si ce printemps existoit. Notre printemps n'est qu'une espèce d'hiver prolongé. Nos fruits, presque toujours frappés par un vent destructeur, tombent lorsqu'ils sont en fleurs. On n'entend point le rossignol aux premiers jours de mai ; on se chauffe, tandis qu'une atmosphère humide & glaciale nous interdit la cam-

pagne, & me condamne à l'opéra, où Alcindor m'ennuie étrangement.

Tel berger, dans les Alpes, a trois habitations, une d'hiver, une de printemps & d'automne, & une d'été. Il déménage, selon les saisons, avec sa famille, ses meubles & ses troupeaux; il a son Marly, son Compiègne, & son Fontainebleau; il visite l'amphithéâtre des premières & secondes montagnes : le bétail, à chaque époque, connoît le jour du déplacement; il monte ou descend sans se tromper.

Voilà de ces jouissances que le riche ne connoît pas à Paris. Tel financier, avec tout son or, n'a jamais éprouvé le charme que donne la respiration sur les hauteurs; il ne connoît point l'extase des grandes vues : & qu'auroit-il besoin, sur ces hauteurs, des idées & des sentimens qu'on y éprouve? au lieu de voyager, il se loge à Passy, & là, il se croit bonnement à la campagne.

CHAPITRE DCCXI.

Chanfonnier.

UN chanfonnier devient quelquefois précieux, quand les esprits s'échauffent. Un couplet ramène tout dans l'ordre naturel. L'animofité alloit naître entre les parties; on chante le couplet, & les Parifiens retombent dans leur caractère, qui confifte à badiner de tout.

Le théâtre & les chanfons éloigneront toujours les farouches maximes de quelques ftoïciens outrés; & tant qu'il y aura un opéra-comique bien monté, on ne doit pas craindre une guerre civile.

Jamais peuple n'a fait de plus jolies chanfons que le François. Montefquieu en avoit fait un recueil écrit de fa main; il avoit mis fur le dos de chaque volume : *L'Efprit françois.*

Et la petite *canzonnette* , comment va-t-elle , demandoit Mazarin ? Sur ce qu'on lui répond qu'elle va son train : En ce cas , dit-il , tout ira bien.

Qui fait tout le bien qu'a produit le régiment de la calotte , dans le temps du fameux *fyftême* de Law.

Heureux peuple qui chante , & qui laisse à d'autres le cruel & triste soin d'aiguïser les poignards !

CHAPITRE DCCXII.

Cinq Janvier 1757.

LA mort d'un monarque est un événement dans l'univers. Frapper un roi , c'est assassiner une nation , parce que la main qui le fait tomber , cause une révolution dans le gouvernement politique. L'assassinat d'une tête couronnée précipite dans le tombeau un

grand nombre de mortels. On n'attente point à la vie de ces grands personnages assis sur les trônes , sans ébranler le royaume dont ils sont les chefs. C'est donc le plus grand des délits que de porter la main sur la personne sacrée du prince. Le roi & l'état sont intimement liés; & comment réparer le vide que cause tout-à-coup la mort d'un souverain? comment empêcher cette foule de calamités qui vont naître, à la suite de ce grand meurtre? La moitié de la nation peut se voir tout-à-coup ensevelie sous le cercueil royal. Qui peut aujourd'hui calculer les désastres qu'occasionna le couteau fatal qui perça le sein de Henri IV. Sully alloit consumer l'ouvrage de la grandeur de la France, Ravallac tua sa félicité. La main d'un scélérat hardi changea le système de ce royaume, & bouleversa celui de l'Europe.

Lorsque Louis XV fut frappé, la nature du délit exigea les plus profondes recherches : le soupçon devint conviction : les paroles en l'air furent pesées; tout devint grave : les paroles des enfans, des fous, des rêveurs,

tout fut suivi , examiné. Ce crime de lèse-majesté au premier chef avoit semblé rendre tous les citoyens coupables. Une foule de gens furent arrêtés, & le moindre mot cessa d'être indifférent.

Si les recherches parurent minutieuses & rigides , c'est qu'on ne sentit pas toutes les conséquences qui pouvoient résulter d'un pareil attentat. On établit une inquisition sévère : les perquisitions n'eurent point de relâche.

On ne pouvoit se figurer comment il s'étoit trouvé un assassin de cette espèce , qui ne pouvoit jamais échapper aux supplices & à la mort. Quelle prétention pouvoit-il avoir ? que pouvoit-il attendre , espérer ? que faisoit à cet homme de la lie du peuple la mort d'un prince ?

Les précautions que l'on prit pour que le régicide n'échappât point au procès & aux tourmens, furent extrêmes. Un lit ingénieux fut imaginé pour qu'il ne pût attenter sur lui-même. Des médecins sembloient répondre de sa vie. Il étoit devenu un être

précieux , & les mouvemens de sa tête & de ses yeux étoient comptés. Le lever , le coucher , le mettre sur son séant , étoit une affaire capitale. Ce parricide s'amusoit des soins multipliés dont il étoit devenu l'objet ; il voyoit autour de son lit une foule de personnages distingués , qui le traitoient avec une sorte de circonspection ; & ayant osé porter la main sur un monarque , il étoit traité comme un monarque enchaîné.

Chacun étoit curieux d'envisager le régicide sur le lit où il étoit couché. Un jeune chirurgien s'étant glissé , & ayant jeté un œil avide sur ce tueur de roi , Damien remarqua son coup-d'œil , & dit *qu'on l'arrête*. Le jeune chirurgien fut arrêté , & Damien dit qu'il n'avoit voulu que lui faire peur , pour le punir de sa curiosité ; mais la peur fut telle dans l'ame de ce jeune homme , qu'il mourut d'effroi.

Le genre de supplices qu'on devoit faire souffrir au criminel , étoit tout décidé. Les juges ne firent que renouveler l'arrêt porté contre Ravallac. Il faut bien que ce crime
soit

soit le plus énorme, puisque le supplice ne fut point adouci, quoique le monarque ne fût point mort.

La curiosité fit ce jour-là, de la nation, un peuple avide de contempler ces rares tortures. Les femmes oublièrent la sensibilité de leur sexe; & des lunettes d'approche entre leurs mains amenoient, sous leurs regards, les bourreaux & les angoisses du supplicié. Leurs yeux ne se détournèrent point de cet amas de tourmens recherchés. La pitié & la commisération s'étoient envolées de la place où le criminel expioit son forfait par le plus long & le plus cruel des supplices. Il fut tel, que la postérité frémira, en en lisant le récit.

On aura peine à le concilier un jour avec nos mœurs, avec notre philosophie; mais les loix anciennes ordonnoient que les mêmes tourmens fussent renouvelés, & le parlement ne changea rien à l'arrêt rendu en 1610.

Lorsqu'on instruisoit le procès de Ravallac, un italien nommé Balbany, très-

habile mécanicien, se présenta à l'avocat-général, & lui dit qu'il se chargeoit de questionner le coupable sans lui briser aucun membre; mais de manière à lui arracher, par la gradation des douleurs, le secret de ses complices. L'avocat-général en fit son rapport au parlement, qui étoit sur le point d'agréer la chose; mais il y eut des oppositions de la part de la cour du louvre. On dit que des questionnaires nouveaux & des bourreaux inventifs se présentèrent aussi pour l'interrogation de Damien.

Duclos, en qualité d'*historiographe de France*, demanda d'assister à une des interrogations de Damien. Cela lui fut accordé après quelques préliminaires; mais comme son vêtement auroit discordé avec l'habillement des juges, Duclos l'académicien endossa une robe noire, & mit une perruque longue. De cette manière, il vit & entendit le régicide. C'est ce qu'il m'a confirmé de son vivant.

CHAPITRE DCCXIII.

Cassette.

IL y a eu une cassette fameuse dont on a long-temps parlé, qui renfermoit, dit-on, (car que ne dit-on pas?) des papiers instructifs & importans. On en nommoit le gardien, on en avoit suivi la marche progressive, & mille contes ridicules se sont mêlés à un filet de vérité.

Feu madame la dauphine chargea le père Elysée de faire l'oraison funèbre de son époux à Sens. Il eut beau alléguer que cela regardoit le haut clergé, que les évêques ne pardonneraient point à un pauvre moine d'avoir osé se charger de l'oraison funèbre d'un prince, il fallut obéir : & pour lui faciliter la besogne, madame la dauphine lui promit de lui faire remettre des matériaux par l'évêque de Verdun. Les matériaux

lui furent envoyés ; & peu de temps après , étant allé dîner à Châtillon , il fut infiniment surpris , à son retour , de trouver sa porte forcée , une perquisition exacte , faite par la police , la serrure de son porte-feuille brisée , &c. On ne trouva pas ce qu'on cherchoit , & on ne lui enleva rien ; mais cela produisit un tel effet sur lui , que pendant des années il ne fut pas en état d'écrire une lettre , & que depuis cette époque il n'a pas fait un nouveau sermon.

Parmi la foule des curieux & des observateurs , il est impossible qu'il n'y ait pas des *mémoires secrets* , écrits par des témoins oculaires ; avec le temps on apprend tout , parce que la curiosité étant la passion éternelle de l'homme , déroule tous les plis du cœur des potentats , & de ceux qui ont influé sur les grands événemens. Mais l'histoire du siècle où nous vivons n'est faite que pour les siècles suivans. Nous voyons le jeu des décorations , mais le machiniste & ses poulies nous sont inconnus ; nous ne devinons pas ce qui est sous nos yeux ; les

apparences nous en imposent ; & les générations qui nous suivront , seront tout étonnées de notre silence absolu sur des faits pénétrés alors de la plus grande clarté.

Nous possédons les mémoires manuscrits du duc de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV. Ils donnent de nouveaux apperçus ; le point de vue est tout différent de celui où s'étoit placé Voltaire. Il y a donc des gens nés avec l'esprit d'observation & de curiosité , qui sont sur les lieux , qu'on ne soupçonne point , & qui ont assez de sagacité pour découvrir l'intérieur , d'après quelques faits positifs. Ainsi , en voyant les matériaux épars d'un édifice démoli , l'œil vulgaire n'apperçoit que des ruines , tandis que l'architecte reconstruit le temple ; il ne lui faut que les proportions d'une colonne pour saisir la majesté de l'ensemble.

Sachons attendre ; il viendra quelque cassette qui dort actuellement dans un coin , & qui , semblable à la fusée obscure & immobile , s'élèvera dans les airs & illuminera notre atmosphère d'étincelles brillantes.

CHAPITRE DCCXIV.

Saignée.

AUTREFOIS la saignée jouoit le principal rôle dans l'art de guérir. A la moindre indisposition, le chirurgien tiroit sa lancette inhumaine; on ne savoit pas alors que toutes nos maladies sont toujours dans nos humeurs, & jamais dans le sang, qui n'est que leur extrait.

Point de chirurgien qui ne saignât abondamment. On regardoit la saignée comme un préalable nécessaire, quel que fût le genre de la maladie.

On saigne beaucoup moins, & il n'y a plus que les vieux chirurgiens qui soumettent encore le bas peuple à cette dangereuse évacuation.

Les médecins modernes sont conservateurs du sang, autant que leurs devanciers en étoient cruellement prodigues.

Mais la saignée a fait distinguer un saigneur habile d'un saigneur ordinaire : la légèreté, la grâce, la promptitude ont fait une réputation à tel homme qui ne savoit qu'ouvrir la veine. Le bras d'une duchesse se soumet à l'incision lorsque la lancette a de la vogue. En effet, saigner un bœuf, saigner une harengère, saigner une marquise, sont trois saignées différentes. Les deux premières se confondent : mais un bras potelé, il faut en saisir la veine avec légèreté.

Louis XIV vieillissoit; on avoit l'habitude de le saigner tous les mois. Un jeune petit chirurgien, qui avoit gagné assez gros sur le pavé de Paris, par une très-grande habileté à saigner, s'imagina que sa fortune seroit faite, s'il pouvoit parvenir à saigner une fois le roi. Il trouva des connoissances auprès de Daquin, pour lors premier médecin, & lui conta son affaire, lui disant que s'il pouvoit lui procurer ce qu'il desiroit, il y avoit dix mille écus de consignés chez un notaire.

Daquin avoit bien envie de les gagner; mais la chose n'étoit pas facile à mener,

parce que Maréchal, pour lors premier chirurgien, ne quittoit guère le roi. Il ne laissa pas de lui donner quelques espérances, & lui conseilla de se tenir toujours à portée des occasions, en venant s'établir à Versailles, ce qu'il fit.

Un jour enfin que Maréchal avoit demandé au roi un congé de deux ou trois jours, pour aller à sa petite campagne de Bièvre, Daquin crut le moment favorable; il tâta le poulx du roi, le matin à son ordinaire, contrefit beaucoup l'effrayé, trouva un battement inquiétant, disoit-il, & une saignée étoit absolument nécessaire. Il n'y avoit pas même de temps à perdre.

Le roi avoit d'abord eu quelque répugnance, n'ayant pas pour le moment Maréchal auprès de lui : la peur l'avoit enfin déterminé à tout, & Daquin avoit proposé son petit chirurgien, comme étant un des plus habiles saigneurs du royaume. On l'avoit envoyé chercher; la saignée fut faite, & Daquin envoya aussitôt retirer les dix mille écus consignés chez le notaire.

Sur ces entrefaites, Maréchal, à qui on avoit envoyé un courier, étoit revenu à la minute. Il n'avoit pas été peu étonné de trouver le roi saigné, qu'il venoit presque de quitter, & auquel, à son retour, il ne trouvoit pas même le moindre symptôme de mal. Cela commença à lui donner à penser.

Comme le petit chirurgien n'avoit que quelques louis à espérer pour sa saignée, & qu'il commençoit à voir qu'il pourroit fort bien s'être trompé dans son attente, Maréchal, à force de le tourner, vint à bout de savoir le fond de l'histoire; & le roi ne fut pas long-temps sans en être instruit, car Maréchal, ennemi de Daquin, avoit été aussi-tôt lui en rendre compte.

Le roi entra dans une fureur terrible : il fit arrêter Daquin, & abandonna l'affaire au jugement du conseil d'état. Toutes les voix y furent pour la mort, disant que Daquin avoit fait trafic du sang du roi. Enfin le roi, un peu revenu de sa colère, lui fit grâce de la vie; mais à condition qu'il perdrait sa

place de premier médecin , & se retireroit à Quimper-Corentin.

Cela ne rendit pas l'argent au jeune chirurgien , à qui il en coûta 28,000 livres, pour avoir eu l'honneur de saigner une fois Louis XIV.

CHAPITRE DCCXV.

Pavillon de l'Infante.

ON lui donne ce nom , parce que l'infante d'Espagne , partie de Madrid en 1722 , pour venir épouser Louis XV , y demeura jusqu'au moment où ce monarque la renvoya chez ses parens , pour se marier avec la fille d'un roi deux fois détrôné , qui , retrouvée par hasard dans son enfance au fond de l'auge d'une hôtellerie , lorsque son père fuyoit de Dantzick , avoit été depuis proposée en mariage à un simple colonel.

Ce pavillon rappelle donc un des événe-

mens les plus singuliers du siècle : le roi de Pologne à Lunéville, sa fille sur le trône, le caractère de la femme de Louis XV. Tous ces faits récents, mais déjà effacés par d'autres plus extraordinaires encore, ont droit à l'attention de ceux qui sont curieux de certaines vérités historiques.

Le jardin est petit, mais il offre une verdure assez agréable, qu'on apperçoit dans tous les contours du bassin que forment les deux ponts & les deux quais. L'été, il est plein de petits enfans, qui, par leur nombre & leur abandon, prouvent que trop de mères laissent leurs enfans aux soins plus que hasardeux des domestiques. Toutes ces servantes rassemblées se communiquent entr'elles des documens pour mâter leurs maîtres & maîtresses. Il en résulte un caquetage intarissable sur les défauts des maîtres & sur leur fortune. La médisance la plus active occupe donc cet espace étroit, tandis que les pauvres enfans jouent sous les yeux de celles qui calomnient leurs parens, ou qui du moins révèlent leurs vices les plus cachés.

En se promenant là, & en prêtant une oreille attentive, on peut se convaincre que les servantes de la capitale sont indifférentes à telle ou telle maison, & qu'elles en changent sans témoigner aucun attachement ni aucun regret.

Tous les détails de la léfinerie des maîtres font dans leurs bouches. La plus effrontée & la plus astucieuse harangue les autres, & leur enseigne toutes les petites rebellions de la défobéiffance, & toutes les petites ruses de l'efcamotage des cuifines.

Les bourgeois, qui auront un bon fujet, & qui feront jaloux de le conferver, feront bien de l'éloigner de ce parloir aérien, où l'on traite à fond les pratiques journalières qui peuvent défoler les maîtres, & enfler imperceptiblement la dépense des marchés.

Les laquais encore imberbes viennent là trouver les servantes. Elles enhardiffent les timides, & hâtent leur éducation. Les complots d'amour & de fortie s'achèvent dans cette promenade; de forte que le lendemain il y a trente révolutions fubites dans les

cuisines bourgeoises. Tout le quartier en retentit , & l'épicier du coin confirme la réaction de ces déplacements. La rusée servante se place avec le laquais qu'elle a choisi ; & les mensonges sont tout prêts & bien arrangés pour faire accroire aux maîtres nouveaux qu'ils ne se sont jamais vus.

Comme à Paris le maître & le domestique ne sont jamais liés que de leur propre volonté, les mutations sont fréquentes & rapides. Telle maîtresse essaie dix servantes dans un mois. Celles-ci, accoutumées à faire leur paquet, passent de maison en maison, en baptisant du mot de *baraque* toutes celles où la cuisine est maigre, ou surveillée de trop près. Un bon maître est celui qui soupçonne à peine le prix des denrées , que la livre est de seize onces, & qu'elle doit produire un certain effet. Le meilleur des maîtres seroit celui qui s'abreuveroit soir & matin avec les eaux du Léthé.

Heureuse celle qui, jeune encore, entre chez un vieux garçon ! Elle met à profit ce coup du sort ; elle en tire très-bon parti

quelquefois; elle devient maîtresse absolue du célibataire, & parvient à l'épouser. Ces grandes destinées, qui ne sont pas absolument rares, sont l'objet perpétuel des discours & de l'ambition des servantes. Mais comme en général il y a peu d'affection & de réciprocité entre les maîtres & les domestiques, telle servante a passé par quatre-vingts maisons sans avoir pu se fixer dans aucune. Il y en a de très-heureuses, il y en a de fort maltraitées; c'est une loterie : & cette portion de l'humanité est livrée à des vicissitudes perpétuelles.

Le libertinage des enfans de la petite bourgeoisie, commence ordinairement par les servantes. C'est un désordre presque inévitable, à moins que la vigilance des parens ne soit pleine & entière; mais la pureté des mœurs s'allie difficilement avec la pauvreté. Celle-ci conseille le vice. Les servantes, débauchées par leurs maîtres, débauchent à leur tour le fils de la maison. On diroit que les prémices des jeunes gens de métier, ou qui sont en boutique, leur

appartiennent de droit ; comme celles des fils de famille appartiennent aux femmes-de-chambre , autre espèce qui ne le cède pas aux cuisinières en malice & en madrerie. Elles font , les unes & les autres , ce que les femmes de qualité font dans le grand monde. Elles donnent la première leçon du commerce amoureux , à la fraîcheur , à la santé & à l'inexpérience de la jeunesse.

On a vu , dans le jardin de l'infante , le miroir ardent de M. Bernière. On y fait fondre , au foyer de la loupe , un écu de trois livres ; en moins d'une minute , même lorsque le soleil est encore très-pâle ; mais quand cet astre est monté à son dernier degré de chaleur , il fond une cuiller d'argent. Notre Descartes nioit qu'Archimède eût fait brûler la flotte de Marcellus , lorsque ce général romain vint attaquer Syracuse , qu'il assiégea pendant trois ans. Descartes avoit tort ; M. de Buffon l'a démontré , en renouvelant l'invention d'un miroir ardent , peut-être supérieur à celui du mathématicien syracusain. Que ne sommes-nous

encore au temps où l'on faisoit la guerre
avec un miroir & un physicien !

CHAPITRE DCCXVI.

Tavaïolle.

IL faut que le pauvre soit baptisé comme le riche ; il faut qu'il aille à *l'église* ; mais le pauvre enfant n'a qu'une pauvre layette, plus triste que la nudité absolue. (C'est souvent le reste d'une vieille couverture que les vers ont dévorée à demi.) Que fait alors la sage-femme ? Elle enveloppe le corps de l'enfant d'une *tavaïolle*, grand linge de mouffeline, qui cache le pauvre accôûtement. Nous avons parlé d'un *cer-cueil bannal* : la tavaïolle est une redingotte spirituelle, qui assiste à tous les baptêmes. La sage-femme fait payer la tavaïolle, de sorte que, sous ce linge, tous les enfans qui vont aux fonds-baptismaux, figurent à
peu

peu près de même. La *tavaïolle* est donc le principal meuble & le plus apparent d'une sage-femme. Si ce linge-là n'est pas sanctifié, il n'y en a point dans le monde ; car il lui arrive d'être *béni* jusqu'à *quatre fois* par jour.

On fait que les bonbons & les dragées accompagnent le plus petit baptême. La sage-femme ne manque jamais d'en emporter deux ou trois livres dans sa *tavaïolle*. L'armoire de telle sage-femme rivalise avec la boutique d'un confiseur de la rue des Lombards.

La layette du dauphin fut apportée en grande cérémonie à Versailles, par le nonce du pape , le mardi 7 janvier 1783. Elle étoit dans de superbes équipages ; & le carosse principal coûta , dit-on , 10,000 liv. de loyer pour cette cérémonie. On fait monter cette layette à environ 1,500 000 liv. La *tavaïolle* avoit été bénie par le saint-père ; & celle-là ne servira à personne.

Mais ce qu'il y a de touchant , je me plais à le répéter , c'est de voir le nom du

dauphin inscrit sur les registres de baptême de la paroisse, à la suite du pauvre qui est né la veille. Si l'on a appelé un cimetière un cercle d'égalité, ces registres de baptême, qui rangent tous les enfans, à leur naissance, sur la même ligne, & les égalisent sous les yeux de la religion, ont quelque chose d'auguste & de philosophique, qui ne devrait jamais sortir de la mémoire de tous tant que nous sommes, avec d'autant plus de raison, que pareil registre attend tous les hommes au départ.

Louis XIV, à sa naissance, pesoit quarante-huit marcs. Anne d'Autriche envoya à Lorette sa figure en or, précisément du même poids. Comme l'enfant royal étoit venu au monde avec deux dents, la bouche de l'enfant d'or laisse appercevoir ces deux fameuses dents. Ce fut ainsi qu'Anne d'Autriche remercia la Sainte-Vierge de la cessation de sa longue stérilité.

Des femmes de qualité, & plusieurs autres dames dans le rang de l'opulence, ont employé depuis peu un genre d'aumône

bien noble & bien touchant. Elles envoient aux pauvres femmes en couche, des layettes, des brassières, des bas tricotés. Elles ont souvent travaillé à ces pieux ouvrages. Oh ! que de bon cœur alors je leur baiserois la main ! Voilà de la charité ! Quand les femmes de qualité sont compatissantes, elles le sont d'une manière plus simple, plus vraie, plus sentimentale, que les bourgeois ; elles n'y mettent point d'apprêt ; elles savent mieux soulager ; leur charité est tout à la fois plus noble & plus ingénieuse. Je me plairai à dire qu'il y a aujourd'hui beaucoup de femmes de qualité qui ne montent dans leur équipage que pour exercer, sans faste & sans ostentation, les œuvres d'une charité libérale & éclairée. C'est d'elles qu'on peut dire qu'elles sont pour les malheureux une seconde Providence.

Le sens du mot charité est d'une profondeur sublime. La charité est au-dessus de la bienfaisance. C'est sous l'œil de Dieu qu'on soulage son prochain comme son

frère. Il y entre de l'adoration, du respect, du sentiment; c'est l'amour de la créature, comme ouvrage du Créateur. Après le saint nom de Dieu, le mot charité est celui qui doit occuper le premier rang dans toutes les langues humaines.

CHAPITRE DCCXVII.

Mélange des individus.

PARIS est composé d'une multitude de provinciaux & d'étrangers, sous lesquels disparoît le vrai Parisien, dont la race ancienne est bonne, crédule, mais point sotte. Naître à Paris, c'est être deux fois Français; car on y reçoit en naissant une fleur d'urbanité qui n'est point ailleurs.

Ce tas de provinciaux, accourus de leurs villages ou petites villes, sont encore plus

avides de curiosités que le Parisien même, & font foule par-tout. Quand on a voulu mystifier les Parisiens, en leur annonçant un homme qui marcheroit sur la rivière, un autre qui creuseroit la terre à la manière des taupes, &c. on n'a leurré que les garçons de boutique & quelques mercenaires, qui s'attachent à tout ce qui peut les distraire un moment de leurs longs & ennuyeux travaux. Le moindre prétexte leur sert pour interrompre leurs occupations fatigantes. Le nombre des désœuvrés commence la foule, & la curiosité enfle le groupe ; mais l'indifférence ne seroit-elle pas plus condamnable, quand il s'agit d'un accident, d'un homme blessé, d'une rixe meurtrière ?

L'habitant de Paris n'est donc jamais indifférent à ce qui se passe autour de lui. Il s'arrête sur son chemin au moindre objet nouveau. Qu'un homme lève les yeux en l'air, & regarde attentivement un objet quelconque, vous en verrez plusieurs s'arrêter aussi-tôt, & promener leurs regards du même côté, croyant fixer le même objet.

Peu à peu la foule augmentera, & tous se demanderont l'un à l'autre ce que l'on regarde. Pour un serin échappé & posé sur une fenêtre, voilà toute la rue obstruée par la foule ; & dans l'instant qu'il vole d'une lanterne à une autre, les acclamations, les cris s'élèvent généralement ; toutes les fenêtres s'ouvrent & sont garnies ; l'indépendance momentanée du petit oiseau, devient un spectacle d'un intérêt général.

Qu'on jette un chien à l'eau, les quais, les ponts sont à l'instant couverts de monde. Les uns s'intéressent à son sort ; les autres disent qu'il faut le sauver : on le suit de l'œil par-tout où le courant l'entraîne. Cet esprit curieux a une teinte de sensibilité. Souvent le peuple sépare deux champions, & les femmes les haranguent si vivement sur l'avantage de la paix & de la concorde, qu'ils se réconcilient sur le champ de bataille.

Les farceurs, les baladins, après quelques gestes, ne tardent pas à se procurer un parterre d'auditeurs ; mais il s'écoule aussi promptement qu'il se forme : la plupart des

passans donnent une minute d'attention , & filent en levant les épaules. Je crois qu'il n'y a rien de plus facile que d'ameuter la populace parisienne ; mais un rien la dissipe ; & les vagabondes phalanges des rues ne sont pas proprement les petits bourgeois de Paris ; mais un composé de gens qui , arrivant des petites villes ou des bourgs d'alentour , & peu familiarisés avec les objets , s'arrêtent pour voler le temps qu'ils doivent à leurs maîtres & à leurs emplois. Examinez bien ce groupe immobile : sur cent hommes , il y aura quarante domestiques & trente apprentis.

Ceux qu'on appelle gens de peine , sont presque tous étrangers. Les Savoyards sont décrotteurs , frotteurs & scieurs de bois ; les Auvergnats sont presque tous porteurs d'eau ; les Limousins , maçons ; les Lyonnais sont ordinairement crocheteurs & porteurs de chaises ; les Normands , tailleurs de pierres , paveurs & porte-balles , raccommodeurs de faïence , marchands de peaux de lapins ; les Gascons , perruquiers ou cara-

bins; les Lorrains, favetiers ambulans, sous le nom de *carreleurs* ou *recarreleurs*.

Les Savoyards logent dans les faux-bourgs; ils sont distribués par chambrées, dont chacune est dirigée par un chef ou vieux savoyard, qui est l'économe & le tuteur de ces jeunes enfans, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se gouverner eux-mêmes.

On a fait de sages réglemens pour ces jeunes savoyards & autres enfans servant le public, & dont l'éducation abandonnée restoit autrefois absolument étrangère à la religion. On a établi des catéchismes, des écoles de charité & des retraites; on y ajoute des secours temporels; & quoi qu'en disent certains esprits durs & bornés, le plus grand bienfait que l'on puisse donner à l'homme, est celui des idées religieuses, parce qu'elles sont consolantes, & suppléent à toutes les autres, chez les êtres dont les jours sont voués aux travaux journaliers & aux ordres impérieux de la nécessité.

Les Savoyards, les gens de peine, por-

teurs d'eau, gagne-deniers, crocheteurs, décrotteurs, sont en groupe au coin des carrefours ; & là, attendant qu'on les emploie, ils se font des niches en se poussant l'un contre l'autre. Quand les souverains se battent, le contre-coup se fait sentir jusques sous les chaumières paisibles. Quand les crocheteurs guerroient, ils vont heurter un honnête passant, fort étranger à leurs jeux grossiers, & qui maudit leur manière de s'ébattre. Ainsi l'homme tranquille ou distrait, est blessé quelquefois par ces polissons incommodes, aux pieds larges, armés de souliers ferrés, & qui, quand ils sortent de leur à-plomb, s'ébranlent comme des tours.

On pourra ranger dans cette classe ces étourdis dangereux, qui vont portant sous leurs bras une canne qui tourne avec eux, & toujours prête à vous crever un œil : Heureux si l'on en est quitte pour une égratignure à la joue. D'autres ont de ces bâtons ferrés, qu'ils appuient sur le pied de ceux qui viennent à leur rencontre. Il faudroit être doué d'une patience séraphique

pour ne pas riposter de la canne qu'on tient en main , & qu'on porte aujourd'hui en place d'épée , ce meuble inutile , qu'on a sagement abandonné à la soldatesque , aux vils agens de la fiscalité , & aux portiers , connus sous le nom de suisses. Au lieu de ces querelleuses flamberges , on a des bâtons ; mais pourquoi ne pas les manier décemment & sans risque pour ses voisins ?

On voit ensuite des garçons perruquiers , populairement appelés *merlans* , parce qu'ils sont enfarinés des pieds à la tête , & dont il faut éviter la rencontre : car si vous êtes en habit noir , vous êtes blanchi & graissé : eh ! quel désastre pour celui qui n'a qu'un habit noir ! Ces merlans sont barbiers & coëffeurs le matin , & chirurgiens l'après-midi. Il a fallu leur défendre l'entrée des écoles de chirurgie autrement qu'en habit bourgeois , sans quoi l'amphithéâtre royal eût ressemblé à une sale boutique de perruquier. C'est ainsi qu'ils paroissent jadis aux écoles de Saint-Côme. Aussi , dès que l'heure de tous ces merlans étoit arrivée , ils s'emparoit de

la rue des Cordeliers, & il étoit défendu, à tout homme un peu proprement vêtu, de passer par cette rue, & même dans le voisinage.

Ces *merlans*, apprentis chirurgiens, quand ils sont dans l'amphithéâtre, ont un objet d'émulation sous leurs regards; car, en levant les yeux, ils apperçoivent le buste de M. la Martinière, qui s'est élevé du rang de garçon perruquier, ou *frater*, au grade de premier chirurgien du roi. Les *merlans* s'enorgueillissent d'un tel fondateur, qui ne les a pas oubliés au sein de sa haute fortune.

Les meüniers, les boulangers, les forts de la halle, qui voiturent les sacs de farine, sont aussi un peu blancs, mais ils n'ont pas l'impudence des *merlans*. Les charbonniers, qui contrastent avec eux, se détournent un peu, quoique chargés, de peur de vous noircir. J'aime les charbonniers; leurs yeux sont faillans & expressifs. Ils ont créé le fameux adage : *Charbonnier est maître chez soi*. Un jour, j'accompagnais J. J. Rousseau le long des quais : il vit un nègre qui portoit un sac de charbon; il se prit à rire, & me

dit : Cet homme est bien à sa place , & il n'aura pas la peine de se débarbouiller ; il est à sa place ; oh ! si les autres y étoient aussi bien que lui ! Et je le vis rire encore , & suivre de l'œil le nègre charbonnier.

Ces porteurs de sacs à charbon portent une médaille de cuivre , qui n'est pas plus nette que leurs mains & leur visage.

La ville , au milieu de ce mélange d'individus , a besoin d'un frottement perpétuel d'industrie , d'une activité soutenue , d'une tentation offerte aux riches , d'un travail de luxe , & de quelques vices qu'il traîne à sa suite ; (car la première loi est de vivre.) Le prix des denrées & des choses nécessaires à la vie ayant augmenté successivement , les salaires n'ont pas suivi dans la même proportion. Ainsi l'abondance de l'or & de l'argent n'a fait que renforcer l'égoïsme des riches , qui ont eu à meilleur marché plusieurs jouissances.

Que ne lit-on pas dans les petites affiches ? une foule d'hommes sans place , qui ont fait leurs études , & qui même ont été chez les

procureurs & notaires ; des particuliers qui savent le latin, le français, l'allemand, l'anglais, l'histoire, la géographie, les mathématiques, & qui n'ont point de pain. Mais celui qui fait servir à table, frotter, panser un cheval, mener une voiture, courir la poste, trouve à se placer comme il lui convient.

CHAPITRE DCCXVIII.

Femmes d'Artisans & de petits Marchands.

ELLES travaillent de concert avec les hommes, & s'en trouvent bien ; car elles manient toujours un peu d'argent. C'est une parfaite égalité de fonctions ; le ménage en va mieux. La femme est l'ame d'une boutique ; celle d'un fourbisseur offre encore une femme qui vous présente & vous vend une épée, un fusil, une cuirasse. Les bou-

tiques d'horlogers & d'orfèvres sont occupées par des femmes. Enfin , elles vous pèsent depuis une livre de macarons jusqu'à une livre de poudre à canon.

Les femmes sont occupées dans les plus petites parties du commerce , concernant la bijouterie , la librairie , & la clincaillerie ; elles achètent , transportent , échangent , vendent & revendent ; tous les comestibles passent par leurs mains ; ce sont elles qui vous vendent la volaille , le poisson , le beurre , les fromages , & qui vous ouvrent les huîtres avec promptitude & dextérité. Les femmes tiennent encore de petits bureaux de distribution de sel , de tabac , de lettres , de papier timbré , de billets de loterie.

Ces femmes , qui ne sont pas dans l'inaction , ont plus d'empire dans leur ménage , & sont plus heureuses que les femmes d'huissiers , de procureurs , de greffiers , de commis de bureaux , &c. qui ne touchent point d'argent , & qui conséquemment n'en peuvent mettre à part pour satisfaire leurs

fantaisies. L'épouse d'un marchand d'étoffes, d'un épicier détaillier, d'un mercier, a plus d'écus à sa disposition, pour ses menus plaisirs, que l'épouse d'un notaire n'a de pièces de douze sous. Les femmes des gens de plume ne font rien, & leur poche est à sec; elles n'obtiennent quelque chose que des libéralités volontaires de leurs maris, & tous les gens de plume calculent. Le marchand détaillier, dans un commerce toujours renouvelé, calcule moins toutes les fractions. Elles tombent journellement dans la poche de la femme qui tient les clefs du comptoir.

Rien de plus triste que les moitiés des gens de plume; elles font la moue en comparaison de ces grosses réjouies qui dominent un comptoir, parlent à tout venant, remuent du matin au soir la monnoie; celles-ci ont une gaieté franche, se divertissent le dimanche sans recourir à la générosité maritale; elles se moquent des femmes de procureurs & même de notaires, qui, voulant faire les femmes de demi-qualité, s'ennuient à mourir; & sont précisément

entre la bonne compagnie qu'elles ne voient pas , & la médiocre où l'on s'amuse pleinement.

N'avoir rien à faire, est un tourment pour tous les êtres ; mais c'est un vice dans une femme : & pour qu'elle ne soit pas malheureuse , il faut qu'elle fasse son ménage ou un commerce , ou bien qu'elle s'agite dans le tourbillon du monde , au point d'être lasse de ses courses. Quand je vois une femme bien ennuyée , je me dis : son mari est un homme de plume.

Les boutiques de Paris recèlent donc les femmes les plus gaies , les mieux portantes & le moins bégueules.

La plupart de ces femmes sont sensées ; car elles ne cherchent point à placer leur fils ou dans le bureau de la guerre , ou dans celui de la marine , ou dans les aides , ou dans le cuir , ou dans l'amidon : elles reviennent aussi de leur fausse idée de les envoyer au collège , ou à l'école de dessin ; elles les élèvent pour le petit commerce de détail , qui n'est jamais ingrat , tandis que

tous

tous les emplois sont incertains, comme sujets à réforme.

J'estime les occupations journalières de ces femmes de boutique, qui n'en veillent pas moins sur leur ménage. Elles sont assidues à leur devoir; elles ne courent point; elles voient passer sous leurs yeux l'intarissable brigade des batteurs de pavé, & ces femmes qui, toujours hors de chez elles, vont chercher par-tout le plaisir qui les fuit.

Comme personne ne s'intéresse plus que moi au bonheur de ces femmes laborieuses, je crois qu'il faudroit leur rendre tous les métiers qui leur appartiennent. N'est-il pas ridicule de voir des coëffeurs de femmes, des hommes qui tirent l'aiguille, manient la navette, qui sont marchands de linge & de modes, & qui usurpent la vie sédentaire des femmes; tandis que celles-ci dépoussédées des arts qu'elles pourroient exercer, faute de pouvoir soutenir leur vie, sont obligées de se livrer à des travaux pénibles, ou de s'abandonner à la prostitution?

C'est un vice impardonnable dans tout gouvernement , de permettre que tant d'hommes deviennent femmes par état , & tant de femmes , rien. Vous êtes affamé de richesses , vous n'êtes occupé que de changer tout en or , & vous permettez que tant de millions de bras soient occupés à battre le vent.

Oui , j'en rougis pour l'espèce humaine , lorsque je vois de toutes parts , qu'au mépris du nom d'homme , des êtres forts & robustes envahissent lâchement des états que la nature a particulièrement destinés aux personnes du sexe. Tous ceux qui ont part à l'administration , devroient réprimer de concert des abus honteux , avec lesquels on se familiarise , & défendre avec plus de soin le domaine que la nature a assigné aux femmes.

Il y a quelques années que le Portugal en a donné l'exemple aux autres nations : il a défendu aux hommes de se mêler de faire telle profession particulièrement réservée à cette belle moitié de l'espèce humaine ,

à qui la nature n'a accordé que sa foiblesse & ses charmes. On devroit condamner tous les hommes qui s'oublient ainsi, tous ces coëffeurs, ces marchands de modes, ces tailleurs de corps, ces fileurs de laine, ces marchands de darioles, &c. &c. à porter des habillemens de femme.

CHAPITRE DCCXIX.

Le Fiacre blâmé.

JÉRÔME, approchez.

(Jérôme, en fouquenille, son chapeau encore gonflé du suc lapideux des gouttières, les cheveux noirs & humides, ayant laissé son fouet à la porte de la grand'chambre, approche ; il voit, pour la première fois de sa vie, le cercle de nosseigneurs de parlement : sa vue trouble ne distingue ni l'hermine

ni le mortier des présidens , ni le rabat des conseillers-clerks ; il ne voit point les robes rouges à côté de robes noires.)

Jérôme , approchez.

(Un huissier conduit Jérôme , les yeux stupéfaits , jusqu'à la barre. Le parquet résonne sous ses souliers ferrés de clous.)

Jérôme , approchez.

(Il approche.)

LA COUR VOUS BLÂME.

Qu'est-ce c'est que ça , dit le fiacre à l'huissier ? cela m'empêchera-t-il de mener mon fiacre ? — Non , mon ami. — En ce cas-là , dit le fiacre , je m'en

(On n'imprime point l'idiome des fiacres.)

Tout le monde fait ce trait. Le blâme n'est rien pour un fiacre ; tant pis. Vous voyez bien que la loi a perdu de sa force ;

il en faut une autre pour les fiacres brutaux & ivres.

J'ai grand'peur qu'on ne raisonne comme le fiacre, que le mot *honneur* ne s'affoiblisse, & qu'un homme connu ne dise & ne prononce comme le fiacre : *je m'en bats l'œil*.

La Cour vous blâme doit être un mot terrible dans notre législation, ou bien tout est perdu. On s'accoutumera au blâme, on ne sera plus animé par les principes qui dirigeoient nos ancêtres ; cette nuance fine & délicate qui séparoit l'honnête homme, (je ne dis pas du fripon) mais de celui qui étoit taché ou entaché, n'existera plus. Il faudra que les lois & les magistrats aient recours à des punitions corporelles. Voyez quels changemens ! Des peines physiques au lieu d'une réprimande morale ; quel immense contraste ! on ne saura plus punir qu'avec le bourreau, & récompenser qu'avec l'argent.

Ceux qui rient trop légèrement de l'histoire du *fiacre blâmé*, me paroissent dire

en eux-mêmes : *Cela m'empêchera-t-il de jouir de mes quarante mille livres de rente ?*

Oh ! que n'a-t-on su apprécier l'opinion, & comment a-t-on voulu du même coup blâmer un fiacre, & entacher un noble ? Où est l'échelle proportionnelle des délits & des peines ? L'histoire du fiacre blâmé a fait grand tort au mot *honneur*, que notre profond Montesquieu a si bien défini : *Le ressort du gouvernement monarchique.*

Je crois appercevoir, depuis la circulation de cette historiette, un changement dans nos idées : non que cette historiette signifie quelque chose ; mais elle a été reçue, débitée, répétée : & comme on a beaucoup ri de la réponse du fiacre, j'ai peur qu'elle n'ait influé sur ceux qui vont en fiacre. Or, j'ai grand regret que Jérôme n'ait pas été sensible à ces mots : *La Cour vous blâme.*

J'ai encore regret d'entendre à tous propos le terme de roué. Comment la bonne compagnie a-t-elle pu adopter un mot qui réveille une idée de crime, de scélérat, de supplice. On dit, un aimable roué, pour

signifier un homme du monde, qui n'a ni vertu ni délicatesse ; mais qui a des vices aimables : c'est une idée complexe.

Rien de plus pernicieux que la conversation des hommes sans morale ; ils amusent , ils plaisent , on les aime ; mais dès qu'on aime les hommes vicieux , on touche au moment d'aimer le vice ; dès qu'on se plaît ensemble , c'est une raison pour se ressembler. L'esprit a tout gâté , tout corrompu. Un prétendu bon mot , une faillie , font tout pardonner , tout oublier ; car l'honneur n'est plus qu'un mot , & ce mot seroit même déshonorant pour ceux qui se font un devoir & une gloire d'être roués. La rouerie est devenue l'héroïsme de notre âge.

CHAPITRE DCCXX.

Millionnaire ou Roué vif.

ON prête cette *devise* à plusieurs personnages, parce qu'ils ont agi conséquemment. Ah ! si les intrigans (dont le nom est si connu qu'il est inutile de l'écrire) vouloient faire leur confession, & accuser vrai ! oh le bon livre ! *Ab uno nosce omnes*. Tel médite sa banqueroute, & puis un beau jour plastronné de quatre porte-feuilles de maroquin, bien rembourrés de billets noirs, il part pour l'Angleterre.

Combien les spéculations modernes des financiers & les ruses actives de l'agiotage n'ont-elles pas coûté de bonheur & d'innocence aux sociétés ? Peu de temps & peu de moyens déterminent des bénéfices considérables. De-là cette soif de l'or, qui toujours enivre & toujours altère. La fausseté

dans les actions devient l'état habituel de l'intrigant ; mais l'homme qui trompe , est obligé , pour soutenir ses succès perfides , de vivre dans la torture d'une tension continuelle de l'esprit.

CHAPITRE DCCXXI.

Protêts.

LES Égyptiens hypothéquoient les cadavres de leurs pères ; ils les dépofoient en gage , entre les mains de leurs créanciers ; & ils se couvroient d'infamie , s'ils ne les retiroient pas avant un certain temps limité. Depuis , on a mis la moustache en dépôt ; & c'eût été une infamie de ne pas payer la somme d'or qu'elle représentoit. Que notre signature est chétive , en comparaison de ces gages religieux !

Les protêts abondent ; des légions d'huissiers vivent d'exploits & d'assignations ; &

avec cela , comment est-on payé ? Notre François I^{er} avoit créé cette formule énergique : *Foi de gentilhomme !* Qu'est-elle devenue depuis ce restaurateur des lettres ?

CHAPITRE DCCXXII.

Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

ILS forment cinq gros volumes in-4^o de dissertations sur des faits relatifs à la chirurgie ; ils ont été composés dans l'espace de quarante ans , par plusieurs chirurgiens , qui , tous les jeudis de chaque semaine , s'occupent , pendant deux heures , à disputer le pour & le contre sur un point de leur profession.

Les cinq volumes de mémoires publiés jusqu'à présent , passent pour être très-bons ; ils ont été traduits dans plusieurs langues. J'ai entendu les chirurgiens de différens

pays rendre hommage à l'exactitude des faits ; mais je doute que les médecins leur soient aussi favorables. La physiologie ne se montroit que sous un habit latin, il y a quarante ans ; & alors la chirurgie n'entendoit pas même son *Pater noster*.

Quoi qu'il en soit , l'académie de chirurgie a cela de bon & de particulier, qu'elle n'a point d'*académiciens honoraires* dans son sein. Ses membres sont libres & égaux , & s'assemblent, une fois la semaine, pour causer & disserter sur la chirurgie. Ceux qui ne sont pas en état de concourir aux progrès de cet art , viennent néanmoins exactement à ces assemblées, pour leur instruction, & pour mettre à profit celle des autres, dans le traitement journalier des malades confiés à leurs soins.

Tandis qu'on disserte théoriquement tous les jeudis, sur les maladies chirurgicales, on a en outre l'avantage d'avoir, dans la même maison, un hôpital de vingt-deux lits, où l'on traite gratuitement les maladies chirurgicales les plus rares. Ainsi l'on a la

théorie & la pratique tout à la fois ; car il y a en chirurgie , comme dans toutes les sciences pratiques , la science & le métier. Pour être parfait , il faut favoir l'un & l'autre.

Cela forme un lieu de grande & journalière instruction , parce que rien ne s'y fait , que les professeurs n'aient d'abord donné leur avis , & examiné ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Aussi , y a-t-on vu & fait des observations très-précieuses. J'ai été témoin bien des fois que des gens de la lie du peuple ont eu , pendant leurs maladies très-graves , plus de véritables secours de la part de l'art de guérir , que n'en pourroit avoir un millionnaire avec tout son or. Les opérations , réputées , il y a cent ans , les plus difficiles , se rapprochent du point de perfection.

Il y a encore , dans l'école , une bibliothèque d'environ dix mille volumes ; ce qui est un secours utile. Aussi , cet art a-t-il été véritablement en croissant. Il n'y a point d'esprit de corps. L'académie de chirurgie

n'a pas plus de liaison, directe ou indirecte, avec la faculté de médecine, que le turc n'en a avec le pape. Ce sont, peut-être au détriment de la société, deux compagnies très-distinctes, qui ont chacune leur district à part. C'est enfin dans cette académie que l'on peut voir le tableau des connoissances naturelles, acquises laborieusement depuis deux mille ans, relativement à l'anatomie. Le pédantisme est étranger à cette école, toute en démonstration; mais le pédantisme, en général, n'est plus que dans les collèges : il n'existe plus ni dans la société, ni dans les livres, ni dans les académies.

A commencer par François I^{er}, tous les rois ont spécialement protégé la chirurgie; soit qu'ayant beaucoup de soldats, comme souverains, ils fussent intéressés à la conservation de leurs armées; soit qu'environnés d'un plus grand nombre de jouissances variées & faciles, ils redoutassent, au sein de leur grandeur, les suites de la volupté, qui ne compose avec personne.

Charles IX sauva *Ambroise Paré*, son

chirurgien, du massacre de la Saint-Barthelemi, en disant ces paroles, où l'égoïsme se trahit si coulamment : *N'ôtons point la vie à celui qui peut nous la conserver.*

Je trouve, à point nommé, une marque de reconnoissance de Henri IV, envers son chirurgien. On a recherché avec empressement l'ouvrage de *Louise Bourgeois*, sage-femme, dans lequel on trouve l'histoire de la naissance de Henri IV. On ne sera pas moins curieux peut-être d'apprendre, au sujet de ce même roi, un trait inconnu aux littérateurs. Il existe dans un livre dédié au roi Louis XIII, par *M. G. Loyseau*, *médecin & chirurgien ordinaire du roi*, imprimé à Bordeaux, par *Gilbert Vernoy*, en 1617, avec privilège du roi; intitulé : *Observations médicales & chirurgicales, avec histoires, noms, pays, saisons & témoignages.* Je vais en transcrire l'épître dédicatoire. La naïveté des expressions prouve qu'on n'attachoit point encore à une maladie déjà cruelle des idées honteuses. Loyseau parle, au roi Louis XIII, avec ce ton

de bonhommie & de simplicité qui caractérisoient les mœurs , ainsi que le style du temps.

A U R O I.

» SIRE,

» Trente ans sont passés que le feu Roy
 » *Henri le Grand*, vostre pere (d'heureuse
 » mémoire) estant seulement lors Roy de
 » Navarre , & Gouverneur de Guyenne ,
 » comme premier Prince du sang , voyant
 » les heureux succès des cures par moi
 » faictes , ès personnes de plusieurs Sei-
 » gneurs de sa Cour , & autres , par l'art
 » de la chirurgie , (de laquelle j'ai toujours
 » fait profession avec la Médecine , me fit
 » l'honneur de se vouloir servir de moy , &
 » m'ayant appelé , me fit coucher sur l'estat
 » au nombre de ses Chirurgiens ordinaires :
 » l'obéissance que naturellement je lui de-
 » vois , jointe l'affection particulière que Sa
 » Majesté me tesmoigna en cela , (comme

„ auparavant il avoit fait en autres choses)
 „ me firent volontiers rejeter toutes confi-
 „ dérations de gain & utilité, que je pou-
 „ vois faire dans la Guyenne & ailleurs.....
 „ Pendant le temps de mon service, estant
 „ au voyage de la Franche-Comté, Sa
 „ Majesté se trouvant mal, d'une difficulté
 „ d'urine, me fit l'honneur de m'appeller
 „ seul, & me communiquer sa maladie.
 „ L'ayant fondé, je reconnus qu'il avoit
 „ une carnosité au méat urinal, près des
 „ prostates, de laquelle (par son comman-
 „ dement) je le traittay à Monceaux, au
 „ mois de juillet de l'an 1598 ; & moyennant
 „ la faveur & assistance de Dieu, l'en guéris-
 „ entièrement. C'est une des principales &
 „ plus excellentes cures que j'aye mis dans
 „ mes Observations chirurgicales dignes de
 „ remarque & de mémoire, tant pour la
 „ difficulté d'icelle, que pour la personne
 „ en laquelle elle a esté faicte, à sçavoir :
 „ le premier Monarque du monde..... »

Cette étrange épître dédicatoire rap-
 pelle les services du fils de l'auteur, aussi
 chirurgien

chirurgien , & médecin , servant , pour son père , le roi Henri IV , & décédé jeune encore. Après avoir dédié au roi ses observations , il finit ainsi :

» SIRE, priant Dieu vous combler de
 » ses saintes bénédictions , affermir vostre
 » trône , & vous faire régner longuement
 » & heureusement.

» Vostre très-humble , très-
 » fidele , & très-obéissant
 » serviteur & subject,

G. LOYSEAU.

On trouve , en tête du livre dédié , la description chirurgicale de la maladie du roi Henri IV. Elle étoit grave , & les symptômes des plus alarmans. Le chirurgien rapporte ensuite une lettre du roi , & une lettre de M. de la Rivière , médecin , qui le pressoient également d'arriver , parce que le mal empirait. Le chirurgien remarque que , pendant le traitement , *le roi se fâchoit , & s'étonnoit de quoi il tardoit tant à guérir.*

& à ses brusques impatiences , le chirurgien répondoit au roi *qu'il le guériroit (avec l'aide de Dieu) au mois de septembre , pourvu qu'il fût obéissant ;* mais la carnosité fut rebelle, à cause de quelques excès que sa majesté avoit faits. Enfin , le roi fut guéri radicalement dans cinq semaines , *par la grace de Dieu* , ajoute Loyseau.

Il a donné en latin la même description , de peur que la postérité n'en fût pas instruite ; il a fait aussi graver la sonde ou cannule d'argent , qu'il avoit inventée pour cette cure importante. Il entre ensuite dans des détails qui prouvent bien que les idées de décence , de discrétion & de respect , changent réellement avec les générations humaines.

Tout cela est dédié à Louis XIII (à ce même Louis XIII , à qui Bouvard , son médecin , fit prendre , en une seule année , deux cents quinze médecines , deux cents douze lavemens , & qu'il fit saigner quarante-sept fois) ; l'impression en fut autorisée par ses lettres-patentes , données à Paris ,

le 21^e jour de novembre 1616, scellées du grand scel de la chancellerie, & *signées par le roi en son conseil.* R E N O U A R D.

C'est bien là le cas de répéter, que l'on trouve de tout dans les livres.

CHAPITRE DCCXXIII.

Jeunes Chirurgiens.

LE jeune chirurgien, la première année qu'il opère, est sensible & compatissant. Il mêle des consolations à ses fonctions terribles, mais nécessaires. La seconde année, il est encore pitoyable ; il parle, il console encore, mais moins affectueusement. La troisième année, il opère & se tait ; mais souvent à la cinquième année il réprimande, hélas ! celui qui jette les hauts cris, & il ne se souvient plus lui-même de la commisération qu'il a montrée ; car il la blâme dans

le jeune élève qui s'attendrit sur les maux de son semblable : & voilà comme le cœur humain s'endurcit par l'habitude.

Ce qu'on dit ici du jeune élève en chirurgie, doit s'entendre aussi du jeune magistrat, du jeune prêtre, & de la plupart des hommes, auxquels le sort de leurs semblables est confié. L'habitude triomphe de la nature, & de tout ce qu'il y a de plus sacré parmi nous. Quelle différence, par exemple, entre un convoi de village, & tous nos convois de ville ! Ce pasteur, à qui il arrive peu fréquemment de rendre les devoirs funéraires, s'en acquitte avec une décence, une sensibilité que laisseroient à peine soupçonner les enterreurs de nos grandes paroisses.

Il faut des cadavres aux jeunes chirurgiens ; mais comme un cadavre coûte un louis d'or, ils les volent : ils se mettront quatre, prendront un fiacre, escaladeront un cimetière. L'un combat le chien, qui garde les morts ; l'autre avec une échelle descend dans la fosse ; le troisième est à cheval sur le mur ,

jette le cadavre ; le quatrième le ramasse , & le met dans le fiacre.

Celui qui comptoit reposer en paix dans sa bière , est arraché de sa sépulture ; c'est la passion de l'anatomie qui le transporte dans un grenier. Là , il est disséqué par des mains d'apprentis. Et pour cacher ces dépouilles à l'œil des voisins , ces jeunes anatomistes brûlent les ossemens. Ils se chauffent , pendant l'hiver , avec la graisse du mort : quelquefois ils sont sept à huit dans un lieu fort étroit , promenant , d'une manière hideuse , leur scalpel inexpérimenté. Des miasmes pestilentiels s'exhalent du cadavre ; & point d'année qu'il n'en coûte la vie à plusieurs de ces imprudens , qui osent tout braver.

Si quelque honnête homme s'égare par hasard dans l'escalier d'une de ces maisons , jugez de quelle surprise & de quelle horreur il doit être pénétré , lorsqu'entr'ouvrant une porte , il apperçoit cette scène dégoûtante. Il recule d'effroi , il fuit , il tombe ; les éclats de rire des jeunes chirurgiens ajoutent à sa terreur & à son indignation ; il

maudit l'art dont les rudimens ont un aspect aussi horrible.

Comment n'a-t-on pas songé à donner des cadavres à ces étudiants, à leur assigner un lieu séparé, à les préserver du double péril d'affronter les loix civiles, & l'exhalaison des cadavres pris au hasard ?

L'anatomie est une passion. Le jeune chirurgien boit, mange, s'endort à côté des corps qu'il fouille, oubliant, pour ainsi dire, qu'ils ont été animés d'un feu céleste.

Les philosophes anciens n'ont pas craint d'appeller l'homme un petit monde. Cette dénomination n'a pu se faire qu'après l'examen de l'étonnante machine qui porte l'empreinte du grand maître qui l'a créée. L'homme est un composé si admirable, même lorsqu'on exclut de son admiration le prodige de ses facultés intellectuelles, qu'à la vue de tant de ressorts & de combinaisons différentes, on peut le comparer à la totalité de l'ouvrage de la création.

De jeunes chirurgiens se retirant le soir, entendirent de loin ferrailier ; ils s'approchent

au cliquetis des armes ; c'étoient deux grenadiers qui se battoient. L'un d'eux reçut un coup d'épée , & tomba ; l'autre s'enfuit. Les chirurgiens accoururent , ramassèrent le grenadier , lui tâtèrent le pouls , qui s'éteignoit , & le chargèrent sur leurs épaules , en disant : *beau sujet ! excellent sujet !* Le blessé revint à lui , & s'écria : *ah ! ah ! messieurs les coquins , qui m'emportez pour me disséquer , allez ! je vous dénoncerai ; car je ne suis pas mort.*

A ces paroles , les chirurgiens le posèrent sur une borne. *Pardonnez-nous , M. le grenadier ! nous vous comptions mort. Ne nous dénoncez pas , & nous vous guérirons !* — *A la bonne heure !* (reprit le grenadier) *je consens d'aller avec vous.* Ils rechargèrent le grenadier sur leurs épaules , le guérèrent ; & le *beau sujet* ne fut point disséqué.

CHAPITRE DCCXXIV.

Abreuvoirs.

LES quais qui bordent la Seine, sont ouverts, en certains endroits, par des abreuvoirs, qui servent aux chevaux & aux bœufs; mais il y arrive quelquefois des accidens, sur-tout dans les grosses eaux. Un cheval, attaché à plusieurs autres, s'avance trop avant, & le courant l'emporte. Les chevaux, mal-adroitement attachés, se débattent, & plusieurs périssent.

Un bateau qui fermeroit le bassin, ou une balustrade, auroit prévenu ces dangers. Cette petite dépense est encore à faire; & plusieurs chevaux se noieront, avant que le corps municipal songe à remédier à cet abus. Il n'y auroit rien cependant de moins dispendieux.

On en peut dire autant de ces malheu-

reuses planches sur la rivière, où les porteurs d'eau vont remplir leurs fœeaux quand les fontaines sont gelées. Il en périt plusieurs tous les ans. On les fait payer, & on a la cruauté de ne pas disposer quelques planches & quelques gardefous, qui mettent la vie de ces malheureux en sûreté.

Les porteurs d'eau observent régulièrement leur tour, lorsqu'ils vont puiser, soit à la fontaine, soit à la rivière; ils sont plus polis & plus judicieux que certains auteurs qui cherchent à empiéter sur leurs camarades, en faisant passer leurs pièces avant leur tour.

Il est défendu à toutes personnes de se baigner dans la rivière, & de la traverser à la nage, afin de ne pas blesser la décence publique. Aussi-tôt qu'il s'en trouve, la garde des ports accourt, & saisit les hardes. Souvent plusieurs jeunes garçons poursuivis, au lieu de revenir au rivage, se sont jetés dans le courant, & ont péri en voulant passer de l'autre côté; le tout pour éviter la garde & ses bourrades.

Ne seroit-il pas utile d'établir de larges places de sûreté, où les pauvres & les gens du peuple se baigneroient, & s'exerceroient à nager. Ces gens du peuple, qu'on empêche de se baigner sur les bords de la Seine, vont hors de la ville, sur des bords déserts ; & là, ne trouvant plus de secours, en cas de danger, ils s'y noient plus facilement qu'au milieu de la ville. Des places de bains, où l'on pourroit avoir un espace suffisant, & chacun son courant d'eau, vaudroient infiniment mieux que ces petits endroits resserrés, où tous les corps nus sont sous la même toile. Le bas peuple de Paris a plus besoin d'être décrassé que tout autre au monde. *Flava me rigat Sequana*. Cette inscription de la capitale sera-t-elle toujours en pure perte ? Un fleuve jaune se présente, & coupe en deux la ronde cité, comme pour laver les vieilles souillures parisiennes.

On vient d'établir une école de natation ; c'est une partie essentielle de l'éducation. Combien d'hommes ont péri, faute de savoir nager ? On doit cet établissement patriotique à M. de Caumartin.

J'ai visité les bains du peuple : ils sont incommodes, & même dangereux ; le fond de la rivière n'est pas seulement nettoyé ; il est plein de cailloux, de moules, de plantes, & souvent de tessons, qui vous coupent les pieds ; une mauvaise toile, tendue sur quatre mauvais pieux ; une échelle mal assurée, & sur laquelle on descend avec autant de fermeté que d'autres montent au gibet ; tels sont les bains publics qu'on ne pourra certainement pas comparer avec ceux des Romains.

Si chaque prévôt des marchands créoit un nouvel établissement populaire, & d'un genre utile, il s'honoreroit, & laisseroit moins à faire. On doit à M. de la Michaudière, d'avoir projeté le boulevard de la porte Saint-Antoine, garni de fossés, où l'eau séjournoit huit mois de l'année, & étoit nuisible à ce quartier ; on lui doit l'élargissement de la place de Grève, qui, trop angustlée, faisoit la honte & la confusion de la ville. On lui doit encore tout le bel établissement en faveur des

noyés : la boîte fumigatoire a sauvé la vie à nombre de personnes. La garde de Paris fait s'en servir avec beaucoup d'adresse & de succès, tandis que les Suisses grossiers, sur les bords de leurs lacs, n'ont jamais pu imiter cette manipulation aisée. Ils attribuent à la qualité des eaux, ce qui est le produit de leur inhabileté.

Tout ce qui concerne la navigation de la Seine, est du ressort de la police municipale; or elle s'étend jusque sur les rixes qui se passent sur les ports; il y a même une prison, où l'on enferme ceux qui commettent des délits sur les bords de la rivière.

CHAPITRE DCCXXV.

Trouveur.

C'EST un métier à Paris. Le *trouveur* se lève le lundi de grand matin , parce que la foule s'est promenée le dimanche. Il va battant les chemins , les boulevards , les routes fréquentées ; il a un coup-d'œil particulier pour distinguer de loin ce qu'on a laissé tomber. Son regard rase incessamment la terre : vous passez auprès de lui , il ne vous apperçoit pas ; mais il distingue une clef de montre que la poussière couvre à moitié ; il voit des deux côtés , & presque derrière sa tête. Notre œil a huit muscles ; les huit muscles de cet homme travaillent , le long des routes , avec une mobilité surprenante. Il marche hâtivement , comme pour aller au-devant de l'objet qu'il cherche ; il ramasse vite ce qu'il trouve , & paroît

prendre une chose qui lui appartient , tant il y met de célérité & d'assurance.

Les premiers rayons du jour éclairent ses attentives recherches ; & quand le soleil se montre , il n'y a plus rien à rencontrer sur ses traces.

Une multitude immense laisse toujours tomber quelque chose ; le *trouveur* le fait par expérience. Le lendemain d'une revue , d'une fête publique , vous le rencontrerez sur le terrain ; & c'est un proverbe à Paris , qu'un homme seroit très-riche de ce qui se perd en minutes.

Mais la garde de Paris rapporte fidèlement : ce qu'elle trouve ; elle ne se l'attribue pas , comme fait le *trouveur*. Que ne fait-on pas des hommes ? Un soldat ramasse , dans les ténèbres , une montre , une canne à pomme d'or ; elle est remise au dépôt , comme s'il l'avoit ramassée en plein jour. Les fiacres restituent ce que les distractions & la négligence ont oublié dans leurs voitures. Les ouvreuses de loges remettent ce qu'elles trouvent. Il y a le *point d'honneur* , qui

en général meut la nation , & qui influe dans les dernières classes.

Mais le *trouveur* n'est pas susceptible de cette délicatesse. Ce n'est point un escroc , ce n'est point un filou ; cependant il marche immédiatement après eux. Il dit que c'est la Providence qui lui envoie ce qu'il trouve ; enfin , il s'imagine que c'est une profession , parce qu'il précède l'aurore , & qu'il rend quelquefois , par pudeur , un bijou de grand prix , qu'il n'ose s'approprier. Voilà une vertu , qui chez lui , comme chez les autres hommes , sert à lui déguiser les autres délits sur lesquels il s'aveugle.

Mais revenons à l'œil exercé du *trouveur*. L'œil exercé , dans toutes les professions , voit à travers l'écorce ; par exemple , sous la grande parure , la parure endimanchée d'un artisan , l'œil exercé le distingue de ceux qui ont toujours joui d'une vie douce & aisée. Les travaux rudes , en tiraillant perpétuellement les muscles , lui ont ôté les belles formes , & l'ont rendu contrefait à trente ans. Les premiers mouvemens ne se perdent jamais ,

L'homme qui écrit, a l'épaule droite un peu plus haute que la gauche. Voyez la main d'un peintre ; son pouce gauche sera renversé. Le marchand enrichi se dessine toujours un peu, comme s'il tenoit encore une aune.

En entrant dans un café, l'œil exercé voit, à la courbure du dos, que les habitans de ce lieu s'y ennuiant : l'insipidité du jeu qu'ils exercent, se peint sur leur visage. Le chien qui chasse dans une plaine, le cheval qui galope en liberté dans une prairie, me semblent plus beaux que l'homme qui joue au *domino* avec réflexion.

Enfin, l'œil exercé de l'exempt découvre un fripon ; le commissaire distingue celui qui ment ; l'inspecteur odore un filou. Ainsi chaque science a ses observations fines & particulières.

Qui peut calculer ce qui résulte du commerce fréquent avec les autres hommes, & tout ce qu'on y apprend ? Il y a une chose vraie, c'est qu'on ne devine rien ; il faut voir pour juger sûrement. Les faits ! les faits ! voilà sur quoi il faut baser ; c'est du sein des faits,

faits, & non de celui des conjectures, que les idées les plus inattendues prennent naissance ; ainsi des mélanges chymiques produisent, par la fermentation, de nouveaux êtres.

CHAPITRE DCCXXVI.

Scellés.

DÈS qu'un bourgeois tombe malade à Paris, on lui donne vite un médecin, un chirurgien, un apothicaire & un notaire. Chacun tâche, en voyant le notaire appelé, de gagner la confiance du malade, afin d'être couché sur le testament.

Le moribond dicte, d'une voix foible, ses dernières volontés ; mais, comme il est enfermé seul avec le notaire ou les notaires, ceux que le notaire protège, ont beau jeu ; car il peut dire au testateur que cela n'est

pas permis par la coutume. Ce mot *coutume* renverse les idées d'un bourgeois.

Comme on n'a pas envie de discuter quand on se meurt, on cède facilement à l'ascendant d'un officier de justice. Le notaire fait sa besogne d'après ses préjugés, ses caprices, & sort sans rien dire à personne. Ainsi, un homme qu'on n'a jamais vu, dispose de vos idées dans vos derniers instans.

Le malade meurt; & la première opération à laquelle on songe, c'est l'apposition des scellés. Sera-t-on héritier? sera-t-on légataire? cela occupe tellement les esprits, qu'on ne songe ni à ensevelir le mort, ni à commander son enterrement.

Tandis que le corps est encore chaud, le commissaire du quartier, instruit déjà d'avance de cette mort, a mis sa robe, & attend impatiemment, dans la maison voisine, l'instant d'arriver. Il fait de grandes révérences, en traversant la cohorte des héritiers avides. Il pose les scellés, aidé de son clerc, qui remue toutes les vieilleries,

broche sa besogne, établit un gardien, & s'en va.

Les scellés sont des bandes de papier, avec un cachet rouge ; mais ces bandes fragiles sont respectées.

Cependant la nièce du mort, qui est une jolie femme, distraite par l'intérêt, avoit oublié un instant son chien. Tout-à-coup elle jette un cri perçant : ce vilain commissaire, il a mis mon petit Casimir sous les scellés. En effet, le petit chien pleure, glapit, & la maîtresse se désespère. On court chez le commissaire, qui vient, en citant la *coutume*, & représente qu'il ne peut plus toucher aux scellés sans une ordonnance *ad hoc* du juge. La maîtresse s'élance dans son carrosse ; ses chevaux ne vont pas assez vite pour satisfaire son impatience. Elle arrive chez le juge, qui rend une ordonnance pour la levée des scellés, en présence de qui il appartiendra ; car la maîtresse du petit chien est en larmes. Eh ! qui résisteroit à ses prières ?

Elle revient comme un trait ; mais voici

que le commissaire est allé au spectacle , & il ne reviendra qu'à neuf heures du soir. Quel supplice pour une tendresse aussi vive ! Elle se couche sur une chaise longue , le plus près qu'elle peut de cette porte fatale , qui lui dérobe les caresses de son bien-aimé. Le gardien voudroit la distraire ; mais elle ne reçoit aucune consolation : le pauvre petit , s'écrie-t-elle , il n'a pas de pâtée ! pas une goutte d'eau ! ... Le monstre noir ! où est-il que je l'étrangle ?

Telles sont les paroles qu'elle profère dans sa douleur. Elle cherche une fente qui puisse laisser passer du bonbon , témoignage impuissant de son amour. Chaque cri que fait le petit chien , lui perce le cœur. Elle y répond par des gémissemens plaintifs ; mais il n'y en a pas un seul pour le mort , qui est abandonné à une vieille servante , & à un simulacre de prêtre , lequel s'est déjà emparé d'une bouteille , qu'il vide sous les rideaux du défunt.

Allez ! partez ! qu'on l'amène , qu'on le cherche par-tout ; allez à l'opéra , aux deux

comédies , à l'ambigu-comique ; où est-il ? un commissaire devoit-il aller au spectacle ?

Enfin le commissaire arrive. Cette femme, toute en désordre, court à lui précipitamment, l'ordonnance du juge à la main, & le presse de lever les scellés. Tu vas sortir, mon pauvre petit ami ! Elle adresse la parole à son favori, d'une voix entrecoupée par la joie & l'impatience.

Le commissaire prend le papier, s'excuse comme il peut, met ses lunettes ; mais voyant, dans l'ordonnance, en présence de qui il appartiendra, il dit avec gravité, & posément, qu'il ne lui est pas possible de procéder, qu'en présence de M. le procureur du roi.

Notre jolie femme alloit retomber sur sa chaise longue, & s'évanouir complètement ; mais le danger de son favori l'arrache à la pamoison. Elle monte en voiture, & vole chez le procureur du roi. Celui-ci voit couler ses larmes, entend ses prières, il y est sensible ; mais il est dans l'impossibilité d'y aller lui-même. Dieu ! quel coup de foudre ! Il offre son

substitut ; mais où est-il ? On le suit à la piste dans trois quartiers différens ; on le trouve, on l'embrasse ; il arrive, quel spectacle ! Le pauvre petit chien, las, épuisé, haletant, lutte contre la mort. Il n'est plus temps. Il regarde tristement sa chère maîtresse ; & couché dessus sa gorge, il rend le dernier soupir sur ses lèvres. Le substitut est ému quand il entend des cris douloureux, & qui ne sont pas feints. Ceux qui passent dans la rue, attribuent à la perte du mort les regrets que l'on donne à Casimir. Elle fuit ce théâtre d'horreur, le mouchoir sur les yeux, emportant avec elle le corps inanimé du plus cher de ses amis.

Cependant les héritiers se rassemblent le lendemain. On demande à haute voix l'ouverture du testament. Oh ! qui peindra des visages qui ne peuvent se déguiser ? Chacun des prétendans, un Denifart à la main, ouvre les yeux & les oreilles. Déjà les legs particuliers effraient les héritiers. Chacun va consulter son procureur, gromelant tout bas ; & tapis dans la chambre voisine, chacun

cherche à appliquer, à ce qu'il vient d'entendre, des causes de nullité. On dispute, on se chamaille ; les héritiers disent oui, les légataires disent non ; il y auroit de quoi réveiller le mort. Mais bientôt le chant du *de profundis*, qu'on entend dans la rue, est le signal de l'enterrement. Les jurés-crieurs affublent de manteaux noirs & longs, & de cravates blanches, les légataires & les héritiers ; chacun suit le corps, en préméditant dans le fond de son ame un procès contre tous concurrens.

Un testament ! comprend-on bien comment l'homme, à l'approche de sa dissolution, ose croire qu'il étendra encore son existence, en donnant des loix même après sa mort ? Y a-t-il une volonté quand l'homme n'est plus ? la mort n'éteint-elle pas toutes les passions ? & les passions survivroient à l'homme, qui ne peut rien emporter ? & il distribue des dons d'après les caprices qui l'agitoient de son vivant ! L'homme n'est réellement que l'usufruitier de ses biens ; & la loi, qui doit tout ramener à une égalité

précieuse, devroit ôter aux testamens les moyens dont l'homme se sert pour consacrer des injustices.

Et par la même raison que presque tous les testamens des rois sont cassés, on devroit annuler les testamens de ces particuliers, qui jettent dans un papier olographe le dernier éclair de leur vanité, ou le dernier rugissement de leur colère.

Ah ! si la volonté de l'homme est respectable, c'est lorsqu'il peut changer moralement cette même volonté ; mais après la mort il ne peut plus se repentir : il ne devroit donc pas alors pouvoir user des privilèges d'un être raisonnable.

Plusieurs commissaires de nos jours sont instruits, & raisonnent ce que leurs devanciers faisoient par routine ; ils ont des idées patriotiques. Le choix des individus, pour ces places délicates, seroit de la plus grande importance ; un commissaire avide ou pervers peut occasionner une foule de petits maux inaperçus ; premiers juges, premiers conseils, ils ont l'influence la plus prompte &

la plus directe , sur une multiplicité d'affaires qui s'appaisent ou se développent d'après leur caractère ; le bien public est journellement entre leurs mains.

Comme tous les états ont leur foible, leur lucre, & ce qu'on appelle *le tour du bâton*, les commissaires ont passé pour recevoir des présens de ceux qui, dans l'infraction des ordonnances de police, vouloient échapper à leur sévérité. De-là, les plaisanteries populaires, qui attribuent à leurs mains la faculté de recevoir à la fois, la chair, le poisson, le vin, l'huile, & l'écu de la raccrocheuse. On dit proverbialement, *chair de commissaire*, gras & maigre, pour signifier que tout leur vient du voisinage, sans bourse délier. Mais il n'y a point de fonctions publiques que n'accompagnent quelques *rebus* malicieux.

Ils sont friands de scellés, parce qu'ils font par suite l'inventaire, besogne lucrative. Or, le premier venu oblige son confrère à reculer, fût-il le cousin-germain du décédé. C'est donc à qui guettera un

agonisant. Dès que l'ame est sortie du corps, le commissaire entre dans la maison, le cachet & la cire à la main.

Un d'eux guettoit, depuis un mois, le riche inventaire d'un moribond. Pour être plus sûr de son fait, il avoit gagné le domestique, & s'étoit enfermé dans la cave, d'où il devoit s'élancer au premier bruit; mais il avoit un camarade aussi friand que lui, & non moins actif. Celui-ci, endoctriné par le médecin, s'étoit fait jour dans la maison, & s'étoit caché au grenier. Il sortit de son poste à l'instant précis, & alla vite poser les scellés sur les ferrures de la cave, de sorte que le commissaire d'en bas fut obligé de demander grace au commissaire d'en haut, & de se retirer vaincu.

CHAPITRE DCCXXVII.

Incendie.

LE feu prend dans un des quartiers de la ville ; une femme désespérée crie : *Mes enfans ! mes enfans !* C'est un homme du peuple qui répond : *Où sont-ils ? où sont-ils ?* Par-delà cette porte embrasée. L'homme du peuple s'élance à travers le feu, apperçoit une porte fermée, l'enfonce, trouve deux enfans presque suffoqués, les prend dans ses bras, traverse de nouveau le brasier, & les rend à leur mère.

Qui a fait cette belle action ? *un perruquier !* Et l'orgueil ne voudroit pas qu'on la célébrât !

Les secours, pour les incendies, sont prompts, & le plus souvent bien dirigés ; mais il y a un grand abus qu'il est nécessaire de réprimer. Dans les incendies, le

guet se croit en droit d'arrêter brutalement tous ceux qui passent ; alors il fait la presse d'Angleterre ; & cela devient pour lui un amusement. Ces fusiliers poursuivent , frappent ; on les a vu manquer de respect à des hommes libres , dont la décoration & l'âge annonçoient des fonctions magistrales.

Chacun doit se prêter à sauver l'édifice du feu ; mais ce n'est pas la confusion que cause leur brutalité , qui opérera quelque secours. La violence subite de cette soldatesque insolente , qui se croit autorisée à un pareil délit , mérite d'être réprimée ; car elle porte un caractère d'audace & de violation de toute sûreté personnelle.

Un convalescent , un homme d'affaires , un vieillard , sont-ils faits pour se trouver entre les mains de ce guet , qui , institué pour veiller à la sûreté publique , se fait un jeu , dans ce moment , d'insulter aux plus honnêtes gens ? il métamorphose la calamité en une véritable farce : & rien n'est plus indécent , comme rien n'est plus criminel que cet attentat envers le public. De

tels travaux doivent être volontaires , afin qu'ils soient efficaces ; mais traîner de force & avec dérision , des hommes dont la santé & les occupations se refusent à tout effort , c'est un oubli coupable de l'ordre & de la décence. Cet ordre insensé & brutal , donné le plus souvent par un petit chef ignare & barbare , m'a toujours révolté ; & j'ose dire que l'indignation que j'en ai ressentie , m'a mis à deux doigts d'une action qui auroit pu influer cruellement sur le reste de ma vie.

J'avois vingt-deux ans ; j'étois en habit noir & en cheveux longs ; on me planta de force près d'un baquet & d'une grande marre d'eau ; & les soldats du guet s'amuserent beaucoup des seaux d'eau qui couloient sur ma chevelure , & de ma grande colère , qui s'exhaloit en une harangue qu'ils n'écoutèrent pas. Furieux , je pris à la gorge le sergent ; & me débattant avec lui , je fus assez heureux pour qu'il tombât sous moi. Une baïonnette , que je saisis en me relevant , intimida son lâche camarade ; & je

m'échappai à travers la file , qui s'ouvrit devant moi. J'aurois pu alors frapper un de ces savetiers portant le fusil , & ma vie entière étoit empoisonnée par ce malheur. Le sergent que je terrassai fut blessé , & moi je souffris , de cette même chute , pendant plus de deux années.

Selon l'édifice qui brûle , le peuple se porte de lui-même avec plus ou moins d'intérêt ; mais il est constant que ce n'est point le nombre d'individus , mais l'adresse des secours qui arrête le danger. Pourquoi donc troubler toute une ville , quand quelques pompiers suffisent ?

Lors de l'incendie de l'opéra , cette haute flamme , qui , au milieu de la nuit , léchoit les cieux , pour me servir de l'expression de Virgile , ces nuées d'étincelles de toutes couleurs , ces réverbérations scarlatines , illuminant les tours & les clochers de la ville , furent vues à plusieurs lieues de distance. Le peuple de la campagne , saisi d'effroi , regardoit ; mais lorsqu'il apprit le lendemain que c'étoit une salle de spectacle

qui avoit brûlé, il ne s'en affligea guère, & même il en rit : car les cultivateurs n'ont aucun point de communication avec les héros & les bergers d'opéra ; & l'homme du peuple a une manière d'observer & de sentir qui lui est particulière : c'est une toute autre perspective.

CHAPITRE DCCXXVIII.

Rencontre.

J'AI voyagé avec un homme que je ne connoissois pas. Je me suis trouvé *deux heures* avec lui dans une voiture publique, & je voulois deviner *son état*. C'étoit bien à mes yeux un homme du peuple ; mais quelle étoit sa profession ? voilà ce que je voulois savoir ; lui demander brusquement ce qu'il étoit , cela n'entroit point dans mon plan.

Au bout d'une demi-heure, où par quelque réflexion fort simple je l'avois mis sur la voie, il m'apprit lui-même qu'il avoit hésité long-temps entre la profession de *menuisier* & celle de *boucher*; mais enfin que celle-ci étant plus lucrative, il l'avoit embrassée.

Je lui dis que toute profession qu'autorisoient les loix de la société, étoit honnête quand on s'y conduisoit avec une probité exacte. Mais, lui dis-je, vous êtes-vous familiarisé tout-à-coup avec le massacre des animaux? Oui, dit-il; je vois couler le sang des bêtes comme je vois couler l'eau de la fontaine. Le calme avec lequel il proféra ces paroles, sans me donner aucune aversion pour l'homme, me fit descendre de voiture. Je fis le reste de la route à pied; je le trouvai à l'auberge; il ne parut pas s'être apperçu du motif qui m'avoit fait descendre; & après quelques complimens mutuels nous nous séparâmes.

Je ne prétends rien inférer contre la sensibilité de cet homme, dont la physionomie
d'ailleurs;

d'ailleurs étoit ouverte; mais qu'est-ce que le métier? Le métier faisoit dire tranquillement à cet homme, je vois couler le sang des bêtes comme je vois couler l'eau de la fontaine.

Geoliers de toute espèce, soit de grandes, soit de petites prisons, exécuteurs du pouvoir arbitraire ou des loix de la vengeance, vous faites aussi un métier, c'est lui qui vous empêche d'être touchés; & mon compagnon de voyage devint à mes yeux l'*emblème* de plusieurs *gens* qui ne s'en doutent pas.

CHAPITRE DCCXXIX.

Maréchauffées.

JE ne manque jamais de saluer un cavalier de maréchauffée, quand je le rencontre; je le regarde comme le soldat armé pour ma

fûreté personnelle , intimidant les bandits , faisant la guerre aux scélérats , & protégeant ma vie sur les grandes routes , lorsque je cours de ville en ville , pour faire un jour de mon mieux le tableau de la France. (1)

Les armées sont pour soutenir la gloire de la couronne , & , si l'on veut , de la nation ; mais le temps des conquêtes & des invasions est passé. Jamais l'Anglais ne viendra me couper la gorge sur la route de Bordeaux. Jamais des Reîtres ou des Lanfquenets ne viendront m'assassiner sur la route de Flandres ; les citoyens paisibles , les voyageurs philosophes , les marchands , les époux , les amans qui se promènent avec leurs futures ; tous ceux enfin qui sont désarmés , ont grand besoin d'être protégés par une troupe qui marche sans cesse , qui a les yeux ouverts jour & nuit , & dont la bravoure , toujours en exercice , me sauve du poignard & du pistolet.

Voilà une branche bien précieuse de la

(1) J'en imprimerai la première feuille dans six ans.

connétablie ; j'admets sa compétence : je jouis d'une sécurité presque parfaite à toute heure du jour & de la nuit, parce que cette troupe généreuse & intrépide devine les attaques & les pièges des voleurs de grand chemin , & les poursuit jusques dans leurs plus secrets asyles.

C'est à la maréchaussée qu'est due encore la force des loix ; car tous les jugemens, toutes les sentences seroient illusoires sans leur exécution, & les malfaiteurs braverient les magistrats.

Un cavalier de maréchaussée fait plus par sa présence, & prévient plus de délits que le code muet des loix. Le brigand qui l'apperçoit, éprouve une terreur salutaire ; & les tribunaux ne maintiendroient jamais le bon ordre sans les fonctions de la maréchaussée, qui embrasse tout à la fois la poursuite, la découverte & la capture des scélérats.

Cette guerre intestine avec la nation, comment la réprimerait-on sans ces soldats citoyens, protecteurs des citoyens, à qui

nous devons cette sécurité , base de la société civile , & son plus grand bienfait ?

Mais comme cette troupe est armée , qu'elle est toujours prête à frapper , c'est parce qu'elle tient perpétuellement des armes terribles & meurtrières , que la prudence & la circonspection doivent présider à ses fonctions redoutables. Elle ne doit jamais mettre la main trop légèrement sur un particulier , ni passer les bornes de sa mission , sans quoi le cultivateur seroit vexé par ceux même à qui le souverain a confié la défense du foible. Le glaive deviendrait dangereux dans sa main , troubleroit le bon ordre , & des fonctions utiles deviendroient dangereuses. Le citoyen seroit soumis à des vexations ; on ne verroit que désordres de toutes parts.

On est trop porté à appeller révolte contre la maréchaussée en fonctions , un murmure populaire ; & les brigadiers ne sauroient être trop attentifs à ne point frapper , & à ne pas même tirer leurs sabres : car quelquefois , par cela seul , ils excitent la rumeur publique.

Trop souvent il arrive que les cavaliers de la maréchaussée s'oublent au point de mépriser les bourgeois, & de se croire des personnages essentiels. Les armes qu'ils portent, les rendent audacieux. Ils devroient ne pas oublier que le tribunal leur recommande la plus grande modération. Ce tribunal est trop sage pour ne pas enjoindre aux cavaliers de maréchaussée, que tant qu'ils ne voient ni rixes, ni désordres, leur rôle doit être muet & passif.

Le mal est à côté du bien. Ces cavaliers, par humeur ou par orgueil, s'ingèrent trop fréquemment à troubler les plaisirs innocens du peuple. Ils étendent leur mission jusqu'à vouloir régler la police en présence des magistrats. Quelquefois s'abandonnant à une indiscrétion coupable, ils mettent le peuple, assemblé pour une fête, dans le cas & sur le point de former une émeute.

Ainsi ils peuvent être les vrais & uniques auteurs du tumulte.

Le tribunal des maréchaux de France punit toute rébellion envers la maréchaussée.

Ordinairement la peine est inévitable , mais en même temps elle est modérée. Il seroit facile d'inspirer au peuple du respect pour les cavaliers de maréchaussée ; il y est déjà disposé ; il sent confusément qu'ils entretiennent la tranquillité & le bon ordre.

Rien ne m'a plus touché que de voir quelquefois au milieu d'une assemblée populaire, d'une foire , d'une fête publique, ces paisibles soldats juger de petites rixes, les appaiser, parler aux mutins, prévenir les petites violences, protéger la foiblesse. Je me suis plu à les voir empêcher les écarts, & faire finir les disputes du peuple par une plaisanterie, qui , conforme au génie de la nation, rendoit le cours à la joie universelle.

Quand les peuples éclairés auront renoncé à cette extravagante & inutile fureur, qu'on appelle la *guerre* ; quand ils auront reconnu la démente d'exposer des êtres formés d'os, de chair & de sang, & de fibres sensibles, à des boulets de canon, ces peuples retiendront encore ces soldats protecteurs de nos

fortunes , défenseurs de nos vies , qui dans leurs fonctions , quelquefois périlleuses , poursuivent ces monstres de la société , qui , sous une figure humaine , cachent les appétits sanguinaires des animaux féroces.

Cependant je ne lis jamais les sentences de la connétablie , qui condamnent des laboureurs , des vigneron , à des amendes , & quelquefois aux galères , sans être peiné , & fortement porté à croire que les cavaliers de maréchaussée ont outre-passé leur pouvoir , & abusé de la police qui leur est confiée. Ils sont parties , & dès-lors même il devroit leur être défendu de s'ériger en juges dans les marchés ou dans les foires. Le procureur-fiscal , assisté de quatre syndics des lieux circonvoisins , devroit prononcer s'il y a matière à arrêter ou non.

J'ai vu un homme de soixante-quatorze ans , qui avoit mal aux jambes , au point de ne pouvoir s'en servir , arrêté dans son lit depuis huit jours , & condamné au bouillon & à la tisane , conduit en prison par la maréchaussée , pour crime de rebellion ,

parce qu'ayant vu cette maréchaussée entrer dans sa chambre, pour y chercher quelqu'un qu'ils soupçonnoient y être, ce malheureux, qui avoit la tête vide, avoit demandé son fusil. Un homme sans jambes, & malade, emprisonné pour un crime de rebellion !

Mais quelques abus n'empêchent pas que le tribunal de la connétablie ne soit respectable & infiniment utile à la sûreté publique. Les Anglais sont tourmentés sur leurs grands chemins, & sont loin de jouir de la sécurité qui nous appartient.

CHAPITRE DCCXXX.

Plumasserie.

CET art appartenoit presqu'exclusivement à la décoration des temples ; c'étoit le principal ornement des rois , des princes , des ambassadeurs , & des comédiens qui les représentent ; le peuple voyoit avec respect les plumes flottantes qui couronnoient le dais dans les processions publiques. Tout-à-coup les femmes se sont emparées de tous ces ornemens consacrés à la royauté & à la divinité ; elles ont placé , sur leurs têtes , les plumes du dais devant lequel le peuple s'agenouille. Les plumassiers ont fait fortune. Les maris ont eu à payer un nouveau luxe : & comme il ne reste rien de cette fantaisie coûteuse , les femmes y ont été d'autant plus attachées.

Aux promenades , elles se rassemblent en groupe , dans de hautes voitures découvertes , que six coursiers emportent. Leurs têtes emplumées offrent de loin une ondulation brillante ; mais une pluie survient , & ces plumes colorées , qui jouoient avec les zéphyr , tombent , s'affaissent , & impriment à la figure de toutes ces femmes la triste image de *poules mouillées*. On les applaudissoit au passage , on est tenté de les huer au retour ; elles cachent leurs têtes , naguère superbes , & paroissent aussi humiliées que si elles étoient rasées. Il s'est perdu dans ces courses pour vingt mille écus de plumes flottantes : eh bien , payez , maris , payez ! Votre fortune dépend de l'abaissement d'un nuage ; commandez aux rayons du soleil , ou bien ouvrez votre bourse , & de bonne grace encore ! Quoi ! chaque plume ne coûte que cinq louis d'or !

Les poètes n'ont pas manqué de célébrer cette mode : les uns ont fait des railleries , d'autres ont créé des allusions malignes ; mais les femmes sont devenues insensibles

à toutes les épigrammes ; elles se satisfont,
& laissent dire.

CHAPITRE DCCXXXI.

Portiers.

A JUGER de l'assiduité de Mardochée à se trouver à la porte du palais, il semble avoir été un des portiers du roi. (*Hist. univ. trad. de l'angl. tome I^{er}, page 16.*) Ce roi, dont le palais étoit gardé par des portiers, étoit Artaxercès, selon l'histoire profane, & Assuérus, selon l'histoire sacrée. L'ouvrage que nous venons de citer, parle encore d'un autre roi de Perse, qui avoit aussi un portier, dont des prêtres corrompirent la fidélité, pour perdre le philosophe Zoroastre dans l'esprit du monarque. Le temple de Jérusalem avoit aussi une multitude de portiers.

Un homme de lettres, peu instruit des usages de la capitale, se présente à l'hôtel de l'archevêque de B . . . , & demande à parler au portier. Le suisse, qui l'entendit, lui cria en mettant la tête à la porte de sa loge : apprenez, monsieur, qu'il n'y a des portiers que chez les bourgeois ; les gens de condition ont des suisses.

Les gens de condition, ou du moins les suisses, devroient donc trouver un mot plus noble que celui de porte, qui est absolument roturier ; car tant qu'ils auront une porte, celui qui sera chargé de sa garde, ne sera jamais qu'un portier. Il est au moins singulier, d'ailleurs, que des étrangers qui vivent au milieu d'une nation qui les nourrit, se trouvent déshonorés d'être assimilés à ceux de cette nation.

Quoi qu'il en soit, les suisses se font à Paris portiers ou banquiers ; ces deux états leur plaisent. Quand ils sont portiers, ils ont une physionomie rubiconde, & ils offrent, en mangeant du matin au soir, l'infatigable mâchoire de leur pays. Quand ils

font banquiers , ils sont pâles , & sont politesse à tout le monde ; car un suisse est toujours extrêmement souple dès qu'il s'agit de gagner de l'argent.

Le portier chez les bourgeois est ordinairement un savetier bancal , borgne ou bossu , à qui vous êtes forcé de parler poliment , quand le soir , vous voulez vous rendre dans la rue : *ouvrez la porte* , ne suffiroit pas ; il faut y ajouter , *s'il vous plaît*. Ce qu'il y a de plaisant , c'est qu'on dit ces mots du ton le plus impératif ; mais enfin on les dit , & rien ne prouve mieux l'étiquette de la politesse parisienne.

L'emploi des portiers est de siffler , quand on vient vous rendre visite , autant de coups qu'il y a d'étages pour arriver à l'appartement que vous occupez ; ce qui donne le temps , quand on reçoit ses amis , de cacher bien vite tout ce qu'on n'aime point qu'ils voient , & d'arranger au contraire tout ce qu'on veut qu'ils apperçoivent. Rien n'est plus commode dans un pays où l'on a toujours mille petits secrets à taire.

Un propriétaire, qui vouloit se réserver les honneurs du sifflet, les refusa à mademoiselle Laguerre, actrice de l'opéra, qui logeoit chez lui, prétendant que c'étoit bien assez qu'elle fût sifflée sur le théâtre. L'actrice intenta un procès au propriétaire, qui le perdit, & M^{lle} Laguerre fut aussi sifflée en rentrant chez elle. C'étoit une courtisane avide, qui avoit mis dans son métier une teinte d'âpreté & de brigandage. Son nom lui alloit assez bien.

Un homme de cour entre chez M^{lle} * * *, danseuse à l'opéra, se plaint de l'impertinence de son portier, & lui dit : *parbleu, vous devriez bien chasser ce drôle-là !* — *J'y ai bien pensé,* répond la danseuse ; *mais, que voulez-vous ? c'est mon père.*

Quand les riches sont constipés, ils font matelasser les pavés avec du fumier, qui le lendemain, tout pourri, rend la rue fangeuse & impraticable ; ce qui annonce à tout venant que la santé de l'heureux est altérée. Alors le marteau de la porte est cotonné, le sifflet du portier est enrhumé, la voix

des allans & des venans est éteinte ; on ne parle qu'en pantomime, & le suisse accompagne silencieusement les visiteurs condoléans ; il précède le médecin, entr'ouvre la porte favonnée, & dit au maître : *le voilà*.

Ces suisses de porte, de retour chez eux, parlent de leurs maîtres comme de leurs égaux, qu'ils ont servi par pure complaisance ; ils ne reconnoîtront pas M. le duc, ni monseigneur le prince ; hautains dans leurs foyers, ils confirment cet ancien proverbe : *Ne sers point celui qui a servi*.

Les filles des portiers-suisse font fortune. Elles sont à la porte des temples de Plutus, n'en quittent point le parvis ; & le pontife qui les lorgne, les admet un beau jour dans le sanctuaire. D'ailleurs, elles en connoissent d'avance tous les sentiers, ainsi que celles qui y furent admises.

Ces portiers à bandoulière ont leurs frères, leurs oncles, leurs cousins, qu'on appelle, dans telle partie de la Suisse, *M. le conseiller-d'état*, *M. le colonel*, *M. le justicier*, *M. le chancelier* : car on est là

colonel, quand on fait tourner, le dimanche, deux cens hommes ; comme on est *Chancelier*, quand on porte à l'audience une écritoire.

CHAPITRE DCCXXXII.

Tapisfiers.

ILS vous donneront tous les meubles que vous voudrez, & ils ne gagneront que 60 pour 100. Comme ils font dans l'usage de meubler toutes les filles qui veulent se mettre dans leur appartement, ils leur vendent le double & le triple de ce que cela vaut ; mais ils leur font crédit pendant une année, pourvu que l'entreteneur cautionne : ou bien ils font un double marché avec l'entreteneur & avec la fille ; si l'un manque, ils se jettent sur l'autre. Pour se disculper
de

de leur rapacité, ils disent qu'ils paient au roi l'*industrie*.

A l'exemple des souverains, les courtisannes mangent toujours une année & demie ou deux d'avance ; elles ne paient donc qu'au bout de ce temps-là.

Les tapissiers perdent rarement leurs créances, parce qu'ils ont action sur les meubles, & que le tiers comptant qu'ils exigent représente la valeur entière. Voyez-les dans les inventaires, ils achètent tout à bas prix ; ils forment une phalange qui écarte les autres acheteurs ; ils revendent le lendemain au poids de l'or : de tous les usuriers, ce sont les plus âpres & encore les plus incivils.

La meilleure couchette perd de sa bonté entre leurs mains ; ils vous saignent les matelas, & de *six* ils vous en feront *neuf* ; ils ôteront le bon crin des fauteuils, pour y substituer de la bourre. Avec quelle facilité n'enlèvent-ils pas les clous pour pomper l'édredon, la laine fine ? l'étoffe est la même ; mais le meuble mollet, ample & doux devient mince & dur ; chaque coup de marteau qu'ils

donnent, est un vol rusé, fait à la bourse de l'acheteur confiant.

La plupart des meubles qu'ils fournissent, n'ont plus que le soufflé. C'est de la colle qui en joint les parties ; dès que la table s'approche du feu, elle se décompose, & tombe en morceaux.

Quand un débiteur ne veut pas qu'un impitoyable créancier faisisse ses meubles, son lit, il s'arrange avec un tapissier, qui lui loue des meubles. Quand l'acte est passé devant notaire, le tapissier arrive, muni de cette pièce ; & les ongles crochus des huissiers, qui déjà s'allongeoient, se recourbent en arrière.

Point de marchandise plus prompte à avoir, quand on va l'argent à la main ; en moins de trois heures on peut dresser six lits de maîtres ; les glaces se posent le lendemain ; & au bout de trois jours, l'appartement est décoré. Mais les meubles neufs sont trompeurs ; il faut plutôt s'attacher aux meubles anciens, qui, en général, ont plus de solidité.

Les garçons tapissiers clouent du matin au soir , & l'on ne voit jamais un clou entre leurs mains ; ils les cachent entre leurs doigts , ou dans leur bouche. Toute cette broquette va fans cesse en ligne droite ; aucune ne déborde d'une ligne.

Un poète , las de vivre en chambre garnie , & n'ayant pas l'argent nécessaire pour avoir des meubles , s'avisa d'épouser la fille d'un tapissier. Le lendemain il fut dans ses meubles. L'expédient est sûr , & il le propose depuis à tous ses confrères , bien peignés & mal couchés.

Dès qu'un tapissier achète des meubles , il fouille dans leurs viscères , & sépare constamment l'étoffe de la laine ; par ce moyen il bonifie deux meubles imparfaits ; & en vantant sa marchandise , il ne fait qu'un demi-mensonge , de sorte qu'il ne vous trompe jamais que de moitié : l'honnête communauté !

Le loyer accidentel des meubles ne monte guère qu'à vingt-cinq pour cent. Peut-on se plaindre ?

La mode des ciels-de-lit suspendus au plancher cessera, je pense, tout-à-fait, depuis qu'une machine de cette espèce a failli étouffer un contrôleur-général des finances, qui, rêvant millions & milliards, ne soupçonnoit pas, dans le calme, un danger de cette nature.

On a vu un de nos fameux courtisans oser mettre des clous de diamant à son fauteuil.

Mais qu'il est difficile de décorer un appartement dans tout le complément du goût. L'œil, comme l'esprit, est ennemi de l'uniformité. Les bourgeois font un sépulcre de leurs appartemens; c'est la répétition du même tableau dans les tentures; puis c'est la chambre à coucher, avec l'alcove & les rideaux. Mais les lits des princesses, des duchesses, & de celles qui les imitent, ne sont point accolés à un triste mur; on peut tourner autour de l'autel où repose la beauté, & le jeu des glaces n'en a pas moins son piquant effet.

Toutes les menuiseries de commodité passent par les mains des tapissiers; méfiez-

vous de ceux qui habitent le fauxbourg Saint-Antoine. Tel vous vend un secrétaire, qui se décolle au bout de trois semaines. Vous avez une armoire : attendez la fin du mois ; elle laissera tomber ses panneaux. Il y a des meubles sortis de leurs boutiques , qui ne sont que des fantômes , & qui , au bout de vingt jours , sont boiteux , caducs , vermoulus.

Ce n'est donc pas une petite science que de n'être point trompé par un tapissier qui vous vend des meubles. Le plus sûr seroit d'aller aux inventaires , & d'acheter pièce par pièce ; mais l'on aime la symétrie , l'accord , & qui plus est , l'on veut jouir le lendemain. Sans cette précipitation , on pourroit économiser au moins la moitié de ce que coûte un ameublement.

Je suis persuadé qu'on trouveroit quarante mille lits de maître chez les tapissiers de Paris , & qu'ils seroient faits & dressés dans l'espace de trois semaines. Il y a des villes où l'on ne fait comment se procurer un lit neuf. Il faut , pour le compléter , le faire venir de six

endroits, & en envoyer, pour ainsi dire, à tous ces ouvriers épars, le plan géométrique.

On a simplifié les couchettes; & j'espère bien que, dans quelques années, on ne verra plus ces effroyables *ciels-de-lit*, sous lesquels mon imagination n'a jamais pu reposer depuis l'histoire de cet aubergiste d'Allemagne, qui faisoit descendre, la nuit, le ciel-du-lit chargé de plomb, sur son homme endormi, & qui le hissoit lorsqu'il étoit étouffé. On pourroit faire une histoire de *la chute des ciels-de-lit*; mais du moins les tapisseries modernes, s'ils sont un peu voleurs, ont plus de goût, & préservent nos têtes de ces désastres.

CHAPITRE DCCXXXIII.

Époux , Maris.

IL me semble que l'on emploie trop souvent à Paris le mot *époux*. A la cour de Versailles, & à celle de Lunéville, ceux qui les ont fréquentées, ont toujours ouï dire *mari*, au lieu d'*époux*. Chez le bourgeois, c'est tout le contraire; on dit, monsieur votre *époux*, madame votre *épouse*. Quand je dis à la femme d'un marchand ou d'un commis : comment se porte votre *mari*? elle s'imagine que je lui parle grossièrement. Bientôt il faudra leur parler à la troisième personne.

Lorsqu'une petite bourgeoise dit, mon *époux*, au lieu de mon *mari*, elle croit annoblir celui à qui elle est conjointe. Le mari, de son côté, n'ose plus dire, ma *femme*; il appelle sa servante, *mademoiselle*,

& la porteuse d'eau, *madame*. Il se renfle dans son domestique, tant qu'il peut. C'est pour avoir entendu des tragédies, qu'il a substitué le mot d'*époux* à celui de *mari*; mais les époux ne s'aiment plus, & les maris s'aimoient encore autrefois.

Je me rappelle un dialogue de Vulcain avec Vénus. Cet époux infortuné, loin de se plaindre avec sa femme, lui demande pardon de ce qu'il est boiteux, enfumé, aussi laid qu'elle est belle; il avoue qu'elle a eu raison de lui préférer Mars, Adonis, & compagnie; il convient de bonne foi que s'il avoit eu les agrémens, le mérite de ces seigneurs-là, elle lui auroit accordé la préférence sur eux.

Vulcain étoit de la pâte de nos maris débonnaires. Ceux-ci parlent à peu près de même; mais il y a sans doute quelques avantages, & quelqu'un a fort bien dit : *Presque tous les maris des jolies femmes sont des fots, & cependant ils sont tous en place.*

Soyez aimable, ayez du génie, occupez

toutes les bouches de la renommée ; tout cela ne fera rien , ou peu de chose , pour la femme dont vous ferez le mari.

Antagoras est le maître de disposer d'un emploi ; l'accordera-t-il à la vertu qu'il ne veut pas connoître , au mérite qu'il envie & qu'il hait , à la misère qu'il déteste ? Non ; l'emploi est à vendre au plus offrant & dernier enchérisseur , à la recommandation d'une de ces femmes , qui passent les jours à demander , & les nuits à accorder.

Autour du plafond de la comédie française , on voit les signes du zodiaque ; on ne fait pourquoi le peintre a eu cette idée. Dans une petite loge , au quatrième , un pauvre époux se trouvoit précisément sous le signe du capricorne , qui dominoit sur sa tête en ligne perpendiculaire ; & les regards de se tourner sur lui , & les épi-grammes de circuler : on en parla pendant trois jours. Depuis ce temps-là , tout mari , quand il monte aux quatrième loges , a soin de tourner ses regards sur le plafond , & d'examiner sous quel signe le hasard l'a placé.

CHAPITRE DCCXXXIV.

L'Allée des Veuves.

AUTREFOIS les femmes qui avoient perdu leurs maris , n'auroient osé paroître , même en grand deuil , aux promenades publiques. Il y avoit , aux Champs - Elysées , *l'allée des veuves* , allée sombre & solitaire , où il ne leur étoit permis de se promener qu'après dîner , pour prendre l'air , & puis rentrer chez elles. Mais l'on voit aujourd'hui des femmes en crêpes paroître à nos spectacles. D'autres font de leur deuil un sujet de parure ; elles donnent , au deuil d'un mari , l'air d'un deuil de cour. Le défunt n'en obtient pas davantage ; ce reste de décence n'est pas observé par des femmes , qui , plus jalouses de leurs attraits que de respect pour l'honnêteté publique , bravent , après le décès de leurs époux , des loix qu'elles ont

méconnues pendant leur mariage. Cette conduite des femmes achève de leur faire perdre la considération dont elles jouissoient. Le mariage, qui étoit une règle, est à la veille de devenir une exception.

On a profané le deuil; cet emblème de la douleur n'est plus qu'une mode, un faste, un changement d'habit, tel qu'on le pratique lorsqu'on joue une comédie. Oh ! qu'un censeur public seroit nécessaire pour conserver, à la mémoire des morts, ce respect dont l'oubli est la plus grande dépravation des mœurs. Les filles de joie, chez la Gourdan, portoient régulièrement le *deuil de cour*, & se félicitoient d'un habillement qu'on leur fournissoit *gratis*, & qui relevoit leurs charmes.

Une marquise disoit ce matin, à sa femme-de-chambre : *voilà un deuil qui, depuis quinze jours, m'ennuie bien ! mais, dis-moi donc, Rosette, de qui suis-je en deuil ?* Et Rosette le lui apprit.

Enfin la bizarrerie se mêle à ces témoignages de la douleur, respectés chez toutes

les autres nations de la terre. M. de Brunoï ayant perdu sa mère , fit venir des tonneaux d'encre , & mit en deuil les jets d'eau de son parc, en les teignant de cette couleur lugubre.

CHAPITRE DCCXXXV.

Hôtel des Monnoies.

C'EST un vaste monument , construit sous le règne précédent , & dont la position réunit la commodité publique à la décoration du plus beau quartier de la capitale.

Ce superbe hôtel est destiné à la fabrication des espèces d'or & d'argent , de billons & de cuivre , & en logement pour les officiers préposés à remplir les fonctions de leur état.

Sous l'entrée du péristyle on voit , à droite, un superbe escalier , orné d'un goût

magnifique, qui conduit au fallon destiné à l'école de minéralogie, dont M. Sâge, de l'académie des sciences, & mon ancien camarade d'étude, est nommé professeur.

Rien ne peut égaler le goût exquis & l'élégance que M. Anthoine, architecte, a mis dans la décoration de ce fallon, qui sert ensemble & de laboratoire pour les expériences de chymie, & de dépôt précieux des morceaux de mines en tout genre, exposés à la vue de tout le monde, & classés dans un ordre admirable.

Cet établissement a pour objet, outre les cours publics, que l'on donne trois fois la semaine, de former douze jeunes gens, dont les mœurs sont connues, qui apprennent l'art d'exploiter les mines, la connoissance de la minéralogie & architecture souterraine.

En traversant sous le péristile, qui forme l'épaisseur du principal corps de l'édifice, on entre dans une grande cour, qui conduit dans les différens laboratoires destinés à la fabrication des monnoies.

Là, des hommes en guenilles & en chemises trouées , ayant l'air des pâles enfans de la famine , font couler des fleuves d'argent ; on croiroit voir les mines du Potosy mises en fusion par un volcan.

Au milieu des branches de ces métaux tentateurs , il faut que ces malheureux ouvriers résistent à la plus forte des tentations ; qu'ils manient incessamment l'or , & qu'aucune parcelle ne reste égarée entre leurs mains ; car la potence est là toute prête. Quel spectacle pour un avare que ces ramifications métalliques , qui offrent de tous côtés de véritables barres d'or & d'argent ! On marche sur les lingots sortis du creuset , & encore tout brûlans ; ils vont former ces pièces de monnoie , que chacun se dispute , depuis le monarque jusqu'au favetier.

Le monnoyage , qui couronne les autres travaux , est un des principaux laboratoires dans lequel sont placés neuf balanciers , qui , dans une action perpétuelle , étonnent par la rapidité avec laquelle on frappe les monnoies. C'est un pauvre diable à moitié nu ,

l'air have, & le visage décharné, qui fait un double louis au front large & superbe; il en fait des milliers, & il n'en a jamais un seul dans sa poche.

J'ai regret que l'on n'ait point fait usage de l'invention du sieur Droz de Neuchâtel, graveur intelligent. Il avoit perfectionné une machine qui, d'un seul coup de balancier, marquoit la pièce & la tranche en même temps. Elle avoit la double utilité d'offrir une monnoie d'une beauté parfaite, & de déjouer les faux monnoyeurs, qui se feroient trouvés dans l'impossibilité de l'imiter. Ce dernier avantage est bien supérieur à l'autre; car il n'y a rien de plus rare & de plus heureux en politique, que de pouvoir prévenir & épargner le crime à des malheureux.

Sous le ministère de M. de Calonne, l'administration ordonna la refonte des anciens louis, le prix de l'or étant augmenté depuis plusieurs années dans le commerce. La proportion du marc d'or au marc d'argent étant restée la même en France, & n'étant plus relative aux autres pays, cela

avoit occasionné la rareté de l'or, en sorte que les orfèvres se permettoient, au mépris des ordonnances, de fondre les louis. On les fondeit sous mes yeux, par tas, dans les montagnes de Neufchâtel, pour en faire des boîtes de montre.

La refonte ordonnée, l'ancien louis d'or gaignoit un trente-deuxième. Aussi-tôt tous les louis encoffrés, & qui dormoient depuis cinquante ans sans avoir vu le jour, reparurent à la clarté du soleil. On les porta en foule par l'appas du bénéfice; plusieurs furent tardifs & paresseux, enfoncés & scellés qu'ils étoient par une main avare; mais ils suivirent enfin leurs frères; presque tous se montrèrent, & l'espèce d'or monnoyé surpassa de beaucoup les calculs des administrateurs.

On thésaurise donc, & l'inquiète prévoyance, qui rejette toute spéculation, aime mieux garder l'or que de le livrer à la circulation. On vit une infinité de louis qui avoient soixante ans, & qui étoient encore neufs & brillans de jeunesse. Le paysan, dès qu'il a quelques louis, les ense-

velit

velit dans un coin. Jamais un payfan ne paie en or ; il paie en argent sa taille & les impositions royales. Jamais un payfan ne vous donnera un louis d'or pour quatre écus de six livres. Ainsi font les vieilles tantes, les oncles grondeurs, les filles décrépites. Tout ce qui est septuagénaire, rassemble l'or, parce qu'il se cache, qu'il se transporte. Enfin, il paroît que, malgré la commotion universelle, tous les louis ne sont pas encore sortis de leurs ténébreuses retraites.

On peut bien penser que l'agiotage ne resta pas en arrière, & les bras croisés, pendant ce grand mouvement. Des courtiers se promenoient avec des sacs d'argent, qu'ils faisoient sonner, & vous disoient, au bas du pont-neuf, & tout le long du quai : *Vendez-nous vos louis d'or.*

Mais point de succès brillans sans revers. Bientôt l'étranger ne voulut recevoir que pour vingt-deux livres dix sous notre louis. Puis il le portoit finement à Strasbourg, & là, il l'échangeoit contre quatre écus de 6 livres.

Au lieu de cette opération , qui alarma le commerce , & qui lui porta atteinte pendant quelques mois , n'eût-on pas mieux fait , pour simplifier les choses , de porter le louis d'or à vingt-cinq livres ? Cet arrangement auroit satisfait tout le monde.

CHAPITRE DCCXXXVI.

Fauxbourg Saint-Antoine.

QUAND je me promène dans le fauxbourg Saint-Antoine ; je me rappelle la guerre de la *Fronde* , Paris soulevé pour deux membres du parlement. Ce fauxbourg avoit pris la forme d'un champ de bataille ; car le prince de Condé y combattoit les troupes du roi.

Alors, les mémoires du cardinal de Retz me reviennent à l'esprit. C'est ce livre énergique qui m'a fait lire tous les autres livres. Je me représente le coadjuteur créant la guerre

civile ; & si l'histoire ne me montrait point la date de ces événemens, je les croirois beaucoup plus anciens.

Le roi fut forcé de s'échapper de sa capitale , à peu près dans la même année où le roi d'Angleterre, détrôné par ses propres sujets , fut décapité à Londres.

Le premier ministre, le cardinal Mazarin, se vit rappelé , & encensé par toute la France , qui avoit mis sa tête à prix.

Ce Mazarin mourut riche de 30 millions ; il en avoit dépensé 48.

Enfin , ce duc de Beaufort , ce roi des halles , bien révolté contre la cour , sembloit devoir changer les intérêts politiques du royaume ; car cette guerre civile , dont on se moque de nos jours , auroit pu avoir un tout autre effet que celui que lui a assigné le sort , ou plutôt le caractère des chefs. La Fronde tendoit à un but que la folie nationale a subitement dérangé.

Je ne fais comment ce fauxbourg subsiste. On y vend des meubles d'un bout à l'autre ; & la portion pauvre , qui l'habite , n'a point

de meubles. Les gens de la campagne font les trois quarts des achats ; & en général on ne leur délivre que le rebut de ces marchandises, ou ce qu'il y a de plus grossier dans ce genre de commerce.

CHAPITRE DCCXXXVII.

Le Pré Saint-Gervais.

IL est coupé en petites propriétés, qui réjouissent la vue. Ces petites cultures sont variées à l'infini, & ont beaucoup d'agréments. Fruits, racines, légumes, herbes, graines de toutes espèces, qu'on recueille toute l'année & en toutes saisons, œillets, petits pois ; tout cela forme un spectacle charmant. Il faut l'assiduité locale & patiente des familles libres, pour attirer ainsi les fruits de la terre. Les grands domaines n'y sont pas propres. Ici, l'on voit les paniers des vendangeurs & les corbeilles des jardi-

nières ; ici , l'on a conservé le châtaignier , ce bel arbre , si méchamment , si bêtement proscrit , & qui donne en abondance des fruits nourrissans : je le retrouve , je l'embrasse , j'ai regret de ne plus le rencontrer sur les grandes routes. Etrangers ! promenez-vous au pré Saint-Gervais , vous verrez que les petites propriétés sont encore les plus florissantes. *Laudato ingentia rura , exiguum colito* , disoit , il y a dix-huit cents ans , le prince des poètes latins. Promenez-vous sans crainte dans ces lieux chéris de Flore & de Pomone. On ne voit pas aux environs de Paris , ces affreux gibets des justices criminelles , qui épouvantent ailleurs. Les fourches patibulaires de Montfaucon sont dégarnies ; & le nom de ce monticule seroit à peine connu de nos jours , sans ceux de quelques héros de la finance , qui lui ont acquis une juste immortalité.

Ce n'est pas qu'on ne pût trouver encore nombre d'acteurs méritans , & bien dignes d'y figurer ; mais l'or a trouvé l'art d'adoucir ce qu'il y avoit de trop farouche dans les

mœurs françaises, qui sont devenues beaucoup plus indulgentes ; & l'on a remarqué d'ailleurs que ce hideux spectacle, fait tout au plus pour attrister les regards, n'avoit aucun pouvoir contre le mal qu'on vouloit guérir. Je serois même tenté de croire que les corpuscules, émanés de ces cadavres aériens & disséminés par les vents, n'ont servi qu'à faire germer au loin cette ivraie lombarde & juive, & à gangrener ce beau royaume, &c. &c. &c.

CHAPITRE DCCXXXVIII.

Très-haut & très-puissant Seigneur.

COMME ces mots sont ronflans ! mais on les pardonne, quand ils figurent dans un billet d'enterrement, & qu'ils se répètent dans le journal de Paris, à l'article *morts*. C'est le dernier élan de l'orgueil, le dernier soupir de la vanité.

Quelquefois les principautés, les duchés, les comtés, les terres nobles, &c. occupent sept à huit lignes entières dans ce journal; mais tout cela finit par *hic jacet*. Voilà le grand mot philosophique, le plus consolant pour les trois quarts & demi de la race humaine. Les très-hauts & très-puissans seigneurs, qui arriveront tour-à-tour sur ces listes inévitables, doivent songer qu'on oubliera leurs principautés, & qu'on ne se souviendra que de leurs vertus.

Dans les billets de mariage on met aussi, *très-haut & très-puissant seigneur*; ce qui devient souvent un mensonge aux yeux de l'épouse : le seigneur est un enfant, ou un homme blasé; la *haute & plus puissante dame* sort du couvent. Elle est stérile pendant plusieurs années avec le *très-puissant seigneur*, & puis, elle prend son parti, & s'arrange afin de ne pas laisser tomber une race noble.

Les mariages de finance ont toujours lieu. La fille de qualité paroît faire grace au financier, en l'admettant dans son lit; &

le financier, étourdi d'un idiome familier à la noblesse, a la sottise de s'estimer inférieur à sa femme.

Quand cette fille de qualité a un enfant, elle se lamente si c'est un garçon ; elle aimeroit mieux une fille : & pourquoi ? c'est qu'elle marieroit sa fille à un duc, & qu'elle pourroit l'appeller *mon gendre*.

Qu'est-ce qu'un grand seigneur ? C'est celui qui a des châteaux, des dettes, & qui affecte de regarder tous les hommes au-dessous de lui, comme des bêtes de charge pour le servir, ou comme des singes pour l'amuser.

Il n'y a point d'ivresse comparable à la vanité d'un jeune seigneur français, s'il n'est pas assez heureux pour avoir des amis qui répriment ses fougues & ses extravagances ; il se persuade aisément que tous les hommes sont au-dessous de lui, nés pour l'admirer ou pour lui rendre hommage. Il a des idées si extraordinaires, qu'on ne peut croire ce que l'on entend. Le jeune seigneur français fait sur-tout parade d'avoir son sellier, qu'il

endoctrine, & de connoître tous ses ouvrages par leur nom propre.

Les grands seigneurs cachent beaucoup mieux que les autres leur médiocrité & leur insuffisance; voilà leur avantage. Mais tel qui s'intitule très-haut & très-puissant seigneur, & par-delà encore, n'a souvent d'autre littérature, (quoiqu'il parle de tout) que la Pucelle de Voltaire, ni d'autre morale que celle d'un Brochet.

Un jeune seigneur, amateur de livres licencieux, ayant vu, dans un catalogue, l'*Anti-Lucrèce*, crut que c'étoit un personnage très-oppoſé à la chaste épouse qui s'étoit poignardée dans l'ancienne Rome. Il fit acheter le livre, & fut fort surpris de n'y trouver rien de ce qu'il attendoit.

La mort règle les comptes du très-haut & très-puissant seigneur, dit Gordon, & montre que c'est un gueux tout nu, qui ne possède rien que la poussière qui remplit sa bouche. O mort éloquente! quel est celui qui croit cela, jusqu'à ce que tu le lui dises ?

Les très-hauts & très-puissans seigneurs ont été scandalisés de lire , dans le journal de Paris , le *bulletin* de la maladie de M. de Buffon ; ce journal ne devant parler , selon eux , que de leur vessie , & non de celle d'un écrivain qui intéressoit l'Europe littéraire.

CHAPITRE DCCXXXIX.

Whiski.

HAUTES voitures imitées des Anglais. Elles sont , sur le pavé de Paris , incommodes , meurtrières , dangereuses , même pour celui qui les mène ; car elles vomissent souvent leur conducteur , à raison de leur forme & de leur élévation.

Les délits commis dans l'ivresse , ne doivent point exciter l'indulgence. La loi pourroit prendre pour règle l'ordonnance de Pytacus , qui punissoit deux crimes dans

un coupable ivre, le crime de l'ivresse & celui qu'il a fait commettre.

Que dirons-nous donc de ces forfaits commis avec réflexion, avec jactance, de cette inhumanité barbare, qui, pour épargner la minute d'une heure consacrée à la débauche, se fait un jeu de blesser, d'écraser? Comment parlera-t-on de loix, lorsque la plus facile, la plus nécessaire à publier, n'est pas encore sortie de notre police? Les whisky, les cabriolets & les voitures coûtent la vie à près de deux cents hommes; & la législation si volumineuse sur l'article des impôts, ne s'éveilleroit pas sur ces barbaries de quelques riches? La sûreté personnelle n'est-elle pas encore plus précieuse que la liberté politique? Et qu'importeroit une législation, grande & majestueuse, (qui ne seroit, pour ainsi dire, qu'une décoration extérieure) si le pavé d'une ville superbe étoit journellement rougi du sang des citoyens? Cette ville magnifique ne seroit-elle pas alors déshonorée par ces actes de cruauté & d'invigilance?

La surveillance publique n'est-elle pas enfin la loi indispensable ? Et les assassins, qui cachent leur poignard, & qui attendent les ténèbres, font moins de mal que ces libertins montés dans leurs whisky, roulant le meurtre & l'audace sous l'œil du jour, & devant une police impuissante.

Nos murailles offrent une multitude de sentences sur des abus de peu d'importance, & presque inséparables d'une nombreuse population ; & voici qu'on laisse à des fous barbares la permission de marcher sur les femmes, sur les enfans, sur les vieillards, pour peu qu'ils barrent le chemin par où ces impudens s'énorgueillissent de passer avec rapidité, pour arriver plutôt au sanctuaire de leurs plaisirs. Une loi, qui feroit cesser cet opprobre & ce scandale, est-elle donc si difficile à obtenir ? Et point de semaine qui ne voie éclore un règlement, une ordonnance, un édit ! Comment la puissance, qui fait tant de choses, ne descendroit-elle pas à prévenir ces meurtres, qui se renouvellent au milieu des plaintes de l'humanité ?

Je ne dirai point que le fantassin a le droit de percer ces bourreaux ambulans ; toute vengeance est illicite ; & le sang ne rachète point le sang ; mais il seroit à propos que le peuple fît descendre un de ces malheureux étourdis , quand il auroit poussé ses chevaux avec une vélocité barbare , dans des rues fréquentées , & qu'il mît en pièces son cabriolet ou son whisky.

Un whisky, le jour de Pâques 1788, a écrasé, en un clin-d'œil, une femme & un prêtre. J'ai été témoin de l'affreux accident. Je le répète : la capitale est déshonorée par cette indifférence pour la vie des citoyens. On a purgé la ville d'assassins ; mais l'assassinat commis par un homme monté dans un haut cabriolet, diffère-t-il d'un coup de poignard ? Le poignard est plus doux que les roues dentellées d'une voiture, qui vous laissent quelquefois un reste de vie pour souffrir des siècles. On peut échapper à des voleurs-assassins, en se tenant sur ses gardes ; on ne sauroit échapper à ces riches inhumains qui vous passent sur le corps,

tandis que vous allez dans les rues pour vaquer à vos affaires.

Le lendemain de la presse effroyable dont nous avons parlé dans les premiers volumes de cet ouvrage, le public fantassin, à la vue des cadavres, menaçoit de l'œil & du geste les cochers; car les voitures avoient occasionné une grande partie du désastre. Les gens à équipages baïssoient les yeux dans leurs carrosses; &, pendant un mois, l'allure des chevaux fut modérée.

CHAPITRE DCCXL.

Orthographe du beau monde.

C'EST, sans doute, sur les enseignes de Paris que les belles dames & les grands seigneurs apprennent l'orthographe. L'écrivain des charniers la fait un peu mieux. Ces chevaliers de l'écritoire sont toujours les confidens des servantes, qui sont plus

véridiques dans la boutique de l'écrivain que dans le confessional.

Il y a toujours le style à quatre sous, six sous, douze sous & vingt-quatre sous. Le style à quatre sous & six sous, est annexé aux lettres des cuisinières, tandis que celui de vingt-quatre part, plane & s'élance jusqu'au trône. Celui de douze est pour le petit bourgeois & le gentilhomme provincial. Mais depuis qu'on débat les matières politiques, une foule de copistes sont dépositaires des projets restaurateurs de l'état. Tel veut régir la France dans un registre à *partie double*, comme on fait dans une boutique de la rue Saint-Denis; l'arithmétique y brille plus que l'orthographe. Mais un futur contrôleur-général (tous aspirent à l'être) a-t-il besoin de savoir la langue ? quand il voudra écrire, n'aura-t-il pas secrétaires, commis, & le coloriste ? Ces copistes rectifient les fautes d'orthographe des administrateurs du royaume ; mais leur doctrine malheureusement se borne là. Nos jolies femmes regagnent en esprit & en légèreté

ce qu'elles n'ont pas en orthographe ; elles s'en passent , & n'en manient pas moins la langue avec une grace infinie , tandis que les lourds grammairiens ne savent pas répondre à une lettre. Un maréchal de France en gagne-t-il moins une bataille , parce qu'il ne fait pas l'orthographe ? il n'en a pas même besoin pour faire des vers , & pour être de l'académie. Concluons que l'orthographe est la chose du monde la plus inutile pour le feu des idées & les charmes de l'élocution. Ainsi le fameux Dupré savoit danser & ne savoit pas marcher. Ainsi tel auteur fait écrire & parle mal. Une boutique n'en est pas moins achalandée pour offrir une orthographe vicieuse ; une femme n'en est pas moins adorable pour mettre une *s* à la fin d'un *je vous aime*.

CHAPITRE DCCXLI.

Milles.

A PARTIR du parvis Notre-Dame, en face de la cathédrale, on a placé, depuis quelques années, des colonnes de mille en mille toises. Le dixième mille se voit à l'entrée de Versailles, près la place.

Le parvis Notre-Dame est donc le point central de toutes les routes du royaume. Ces milles s'étendent aujourd'hui sur presque tous les grands chemins, & vont jusqu'au fond des provinces. Ainsi il n'y a plus de confusion; le nom de lieues, qui étoit trop arbitraire, est remplacé par celui de milles, qui ne laisse aucune équivoque; c'est un embellissement utile & commode. Le fantassin peut mesurer sa marche, & ne point excéder ses forces.

Mais la poste aux chevaux & les messageries

ont profité de ces milles pour multiplier les lieues, & faire payer d'autant plus les voyageurs. La lieue de poste n'est guère que de deux mille toises, tandis que celle de Bourgogne étoit de trois mille, celle de Languedoc de quatre mille. On a fait une lieue de poste dans un clin-d'œil; on change de chevaux lorsqu'à peine ils sont fatigués. Au bout de trente minutes, nouveau maître de poste, nouveau postillon : ce n'est pas une course, c'est une promenade. Mais ils semblent vous faire grace en recevant votre argent; ils se plaignent sans cesse, malgré l'augmentation du prix, & quoique le salaire des postillons soit quadruplé.

CHÂPITRE DCCXLII.

La Foire aux Jambons.

ELLE a lieu le mardi de la semaine-sainte. De grand matin une foule de payfans des environs de Paris s'assemblent dans le parvis & dans la rue neuve Notre-Dame, pourvus d'une immense quantité de jambons ; de saucisses & de boudins, qu'ils ornent & couronnent de lauriers. Quelle profanation de la couronne des César & des Voltaire !

L'orthodoxe parisien , exténué par le jeûne , qu'il a soigneusement observé pendant le carême , dévore de l'œil ces viandes embellies. Il les prend dans ses mains , les tourne & les retourne , met le nez dessus pour les flairer : prends garde d'y mettre la langue , imprudent ! l'église te le défend ; réprime ta convoitise ; mais , dimanche prochain , tout te sera permis ; tu en mangeras

du jambon saupoudré de salpêtre ; tu sanctifieras le *saint jour de pâques*, en te bourrant, comme un canon, de ces mets indigestes, dont tu précipiteras la digestion par un ruisseau de vin frelaté : & voilà l'effet du jeûne ordonné par mandement.

La tentation de prévariquer envers la loi est bien plus forte pendant la semaine-sainte que pendant tout autre temps de l'année. Les boutiques de charcutiers sont brillantes ; la cochonnaille, apprêtée sous mille formes, séduit les estomacs catholiques ; elle a un air plus ragoûtant dans ces jours sacrés, où il est défendu d'en manger ; elle est sous l'œil & sous la main des fidèles qui doivent la repousser. Quelques malheureux succombent à la tentation publique ; on en a vu qui, ne pouvant attendre le dimanche de pâques, engloutissoient furtivement une saucisse le jour même du vendredi-saint. Mais ne seroit-il pas de la prudence de voiler ces viandes appétissantes, qui font trébucher les foibles ? C'est à présence des objets qui les invite

à la violation du précepte : *Ruimus in vetitum & nefas , audax Iapeti genus.*

O bizarrerie des temps ! quel contraste entre la pâque du peuple d'Israël & celle du peuple parisien ! Les Hébreux mangeoient un agneau , & les Français mangent l'animal immonde détesté par les Juifs.

La police a l'œil ouvert sur le trafic de cette foire. Beaucoup de filous s'y glissent , & les exempts viennent y reconnoître les visages dont ils ont les signemens , tandis que les fidèles passent à travers cette armée de jambonneaux , pour aller entendre l'office lugubre des ténèbres.

Il y a ensuite l'inspection de ces viandes desséchées dans les cheminées des environs de Paris ; mais à qui a-t-on confié cette inspection , d'ailleurs sage & salutaire ? A des hommes intéressés à trouver des délinquans , à des charcutiers , jaloux de voir des manans de village user du privilège qu'ils ont acheté , de vendre exclusivement la viande de porc. Aussi , au moindre symptôme de corruption , ils se saisissent des

jambons, fauciffes & fauciffons ; & malgré les clameurs des payfans , qui s'écrient qu'ils feroient trop heureux de pouvoir manger eux-mêmes les viandes qu'on leur arrache , tout eft jeté dans la Seine , de deffus le pont où fut le petit châtelet ; mais les rufés mariniers des environs fe tiennent à l'affût sous les arches du pont , & repêchent une partie des jambons précipités. Leur palais impartial les trouve de bon goût , & ils s'en régalent pendant les fêtes de pâques , tandis que les triftes couronnes , abandonnées au gré tranquille des flots féquanien , s'en vont battre humblement les murs de ce superbe palais de nos rois , où on les voit briller fi glorieufement , quelques mois après , fur les fronts académiques.

Ainsi la jalousie de métier anime les fyndics de la charcuterie , & les faiffes fe font avec trop de précipitation. Ce qui contribue peut-être à ne pas faire veiller d'affez près à un pareil abus , c'eft que plusieurs de ces charcutiers de campagne fe permettent de vendre du foin déguifé

en fauciffes, andouilles, ou cervelas, à l'aide d'une peau trompeuse & menfongère.

Si vous aviez, ami lecteur, une jolie gouvernante; fi, voulant la consoler d'un long jeûne, vous aviez volé à la foire pour y acheter une magnifique andouille; & fi, après cinq heures d'une cuisson pénible, votre couteau ne rencontroit que du foin pour la régaler, qu'en penseriez-vous?

CHAPITRE DCCXLIII.

Rumeurs théâtrales.

IL y en a de plusieurs espèces; elles sont tantôt les vives acclamations d'un peuple enchanté, & tantôt les bruyans murmures d'un peuple indigné. Mais observez que, dans ces deux cas, il ne jouit jamais, en toute liberté, parmi nous, du droit qu'il achète à la porte, de témoigner son plaisir ou son mécontentement. La soldatesque dit

aux flots soulevés du parterre : *Huc usque venies !*

Chez les Romains, il y avoit trois sortes d'acclamations ou d'applaudissemens. La première s'appelloit *bombi*, parce qu'ils imitoient le bourdonnement des abeilles ; la seconde étoit appelée *imbrices*, parce qu'ils rendoient un son semblable au bruit que fait la pluie en tombant sur les tuiles ; & la troisième se nommoit *testæ*, parce qu'ils imitoient le son des coquilles & des castagnettes. Tous ces applaudissemens, comme les acclamations, se donnoient en cadence.

Si les anciens témoignoient avec tant d'enthousiasme, aux spectacles, le plaisir que leur procuroient les auteurs ou les acteurs, ils n'exprimoient pas d'une manière moins énergique le mécontentement qu'ils leur donnoient. Les Athéniens sur-tout, qui l'emportoient sur tous les peuples, pour la délicatesse du goût, étoient, par cette raison, les plus difficiles à satisfaire. Ils ne se contentoient point de siffler avec

la bouche ; le plus grand nombre , pour mieux se faire entendre , portoit des instrumens propres à ce dessein ; par exemple , des sifflets composés de sept tuyaux , qui rendoient sept sons différens , en sorte qu'il caractérisoit la critique par un son varié , plus ou moins fort , du redoutable sifflet : raffinement de l'art dont nous n'avons pas encore imaginé les notes , malgré leur extrême nécessité dans ce siècle.

Je suis de ceux qui regrettent l'ancienne licence des parterres ; il en résultoit quelques inconvéniens , mais en même temps les plus grands avantages pour la perfection de l'art des acteurs , & pour la gloire du poète. Une multitude de pièces , qui offensent le goût , & sur-tout l'honnêteté , n'auroient pas été entendues , il y a quarante ans , sur le théâtre de la nation.

A Londres , le public fait la police des spectacles , & elle est bien faite. Le fusil , en gênant la liberté à Paris , n'empêche cependant pas toujours les scènes turbulentes. Le public s'irrite contre l'appareil

des armes ; & le tumulte effréné s'accroît quelquefois des efforts indiscrets des sentinelles , qui , faites pour figurer dans un champ de bataille , sont déplacées dans le temple paisible des muses. Le théâtre semble une prison gardée à vue ; mais quand le parterre a fermenté par degrés , il est difficile d'arrêter son explosion. J'ai vu des jours où le public se sentoît comme un besoin de manifester son indépendance , & réagissoit , comme las de la contrainte , avec une turbulence d'où s'élevoient des clameurs défordonnées.

Je suis fondé à croire que l'image menaçante qu'offre la police des spectacles , ne fait qu'ajouter à l'humeur du public ; qu'il trouble son plaisir , parce qu'il en trouve un plus grand à braver les habits bleus. L'indiscipline a des charmes pour cette jeunesse nombreuse de tout état , dont il est difficile de réfréner la bouillante effervescence. Elle se plaît à faire loi , en dépit des réglemens arbitraires , parce qu'ils attentent à cette liberté dont on doit jouir , au

moins dans les lieux & dans les temps consacrés à l'amusement. Quand la pièce, ou l'acteur déplaît, le public, comme pour regagner son argent, s'abandonne au tumulte de la licence ; & l'héroïque tragédie, qui devoit faire couler des larmes, dégénère en farce bouffonne, qui excite un rire universel.

Mais toute cette sédition tombera à neuf heures. Il ne faut qu'attendre ; que la garde ne s'en mêle point, tout s'apaisera, & les plus échauffés retourneront tranquillement chez eux, amuser, en soupant, leurs amis, du récit burlesque de la petite guerre civile excitée ce soir-là au parterre.

Une chose vraiment révoltante, c'est de voir la soldatesque maltraiter quelquefois les benins parterriens. On est indigné quand on apprend qu'elle emprisonne des citoyens sans la moindre formalité, & que ce régime militaire s'exerce impunément, malgré les tribunaux de police, qui seuls ont le droit de prononcer sur la liberté individuelle de chaque citoyen. Cet odieux abus alarme

avec raison quiconque fait apprécier le danger énorme qu'il y auroit à laisser à des soldats, ou à des officiers, une pareille autorité.

Quand quelqu'un trouble le spectacle, le seul châtiment qu'il mérite, c'est d'être mis à la porte, avec défense de rentrer ce jour-là dans la salle.

Quelquefois le public prend parti pour une actrice. La ville alors se divise en deux factions, ainsi que le fut jadis Rome, au sujet des deux pantomimes, Batyle & Py-lade. Mais le ministère ne doit protéger personne. Il doit laisser au peuple ses disputes innocentes. Auguste ayant tancé Py-lade sur l'animosité qu'il témoignoit à son adversaire, le pantomime lui donna une leçon politique, en lui disant : *Vous êtes un ingrat, seigneur ! laissez le peuple s'occuper de nos différends.* On jette un tonneau vide à une baleine, afin de l'amuser, & de la détourner d'attaquer le vaisseau même.

Il est aussi injuste qu'indécent de violenter

le parterre. C'est lui qui acquitte la dette de la nation ; il accueille les princes illustres, les héros couronnés par la victoire. Il fait recommencer l'opéra pour le roi de Suède ; il commande une fanfare pour honorer le triomphe de l'innocence ; il bat des mains à un général vainqueur & au fils de Montesquieu. Ce peuple sent, devine le mérite, & s'émue par une commotion électrique. Un *parterriana*, composé par un homme de goût, feroit un livre très-piquant. Il émane souvent de ce tribunal, des arrêts d'une justesse profonde, & quelquefois d'une finesse qu'on ne lui auroit pas soupçonnée. Il devine sur-tout, par une sorte d'instinct, les amis ainsi que les ennemis du bien public. Il est galant ; mais il fait justice quand il le faut.

D'ailleurs, n'achète-t-il pas à la porte le droit de dire son avis ? Il ne vient au théâtre que pour avoir du plaisir ; & si le comédien ne remplit pas son attente, n'est-il pas fondé à se plaindre d'un acteur ignorant & paresseux, qui lui fait perdre son temps

& son argent ? & ce comédien fera-t-il à l'abri du reproche , parce qu'il est protégé par des baïonnettes ? Qu'il appelle donc aussi des baïonnettes pour le nourrir & pour l'applaudir. Les comédiens veulent-ils ressembler à l'empereur Néron , qui , lorsqu'il représentoit sur le théâtre , étoit environné de cinq mille soldats , nommés *augustates* , qui entonnoient ses louanges , que le reste des spectateurs étoit obligé de répéter sous peine de mort ?

Il faut convenir que nos parterres sont maintenant composés de manière à ne plus mériter la prépondérance qu'ils avoient sur le sort des ouvrages du temps de Corneille & de Racine.

CHAPITRE DCCXLIV.

Fait pour aller à tout.

EXPRESSION nouvellement accréditée depuis que les femmes se mêlent de toutes les affaires, veulent faire depuis un ministre jusqu'à un commis des fermes, jusqu'à un donneur d'eau bénite. Elles parlent incessamment de l'élévation *prochaine* de leurs protégés; elles exaltent leur mérite : on diroit qu'elles connoissent la cour. Ces femmes-hommes vont, viennent, sont partout.

On croiroit, à les entendre, qu'on choisit avec trop peu de soin les hommes en place. Elles semblent se charger du choix; & avec tout cela que savent-elles? devinez.

Elles sont élevées pour le monde, dans un cloître; elles se marient sans connoître

leurs maris ; elles sont mères sans connoître leurs enfans ; elles passent leur vie à la toilette , à table , au jeu , au spectacle , à se faire écrire aux portes.

Dans le grand monde , il y a plus de femmes impertinentes que d'hommes impertinens ; c'est le contraire dans la bourgeoisie.

Les petites maisons ne sont pas anciennes ; mais , depuis long-temps , elles n'ont plus l'air de mystère ; les petits soupers se font tout bonnement chez soi.

CHAPITRE DCCXLV.

Abus de la société.

LA société tue la société. Rien de plus vrai que cet axiome. Les deux sexes , à force d'être réunis , ont éteint toute l'impression qu'ils doivent faire l'un sur l'autre. On n'est plus

plus amoureux ; on n'a que des *fantaisies*. Rien de plus rare qu'une vraie passion. Or, du temps qu'en France l'amant battoit sa maîtresse, & que le père de famille battoit sa femme, sa fille, sa servante, l'amour régnoit encore : car, battre ce qu'on aime, lui donner quelques soufflets, voilà le secret du cœur vivement épris, & les preuves d'un grand amour. Ces petites injures, on les répare avec usure par des larmes brûlantes & par des flots de tendresse. Quiconque n'est ni jaloux ni colère, ne mérite pas le titre d'amant ; il n'y a point d'amour sans ces fureurs momentanées, qui se transforment en plaisirs vifs & en voluptés nouvelles.

Les femmes de nos jours sont indépendantes ; elles ne veulent pas même être grondées, encore moins battues. Les infortunées ! elles ne connoissent pas tout le prix d'un soufflet qu'applique l'amoureuse colère, l'avantage inappréciable d'une robe déchirée. Elles perdent les inconcevables baisers de l'amour. Combien elles sont

T

ennemies d'elles-mêmes ! A la moindre réprimande elles crient *séparation* ; & faute d'être battues, elles sont réduites aux langueurs de cette froide galanterie, qui ne remplace jamais les transports véhémens de la passion. Oui, il vaudroit mieux, pour leurs attraits, qu'on leur arrachât quelques cheveux, que de leur parler trop librement. Elles feroient alors & plus célestes & plus respectées.

Que nos Parisiennes lisent le *Code des Gentoux* ; elles verront qu'une femme, maîtresse de ses actions, se comporte toujours mal pour son propre bonheur ; & qu'un homme doit, le jour & la nuit, contenir tellement sa femme, qu'elle ne puisse rien faire de sa propre volonté. Les maris n'auront pour leurs femmes qu'un sentiment froid, tant que celles-ci, au lieu de se soumettre à quelques coups, (jamais dangereux, quelques violens qu'ils soient) porteront leur *réclamation* en justice, pour une chiquenaude ou une égratignure amoureuse ; elles auront beau *galantiser*, rien

n'égale ici-bas l'heureux destin d'être battu & aimée. Les Grecs & les Romains, qui nous valoient bien, battoient leurs femmes & leurs maîtresses ; car le plus grand vice de l'amour, c'est la langueur, la tiédeur. Les rares plaisirs de la volupté veulent être conquis au milieu des tempêtes & des orages ; & la femme qui n'entendra pas ceci, ne méritera pas même un *madrigal* à la *Florian*. Qu'elle reste familière avec tous les hommes, elle sortira de la vie sans avoir connu l'amour.

Aussi la rouerie n'a-t-elle eu entrée en France que par les femmes ; ce sont elles qui ont formé ces aimables roués, qui, pour récompense, les apprécient à leur valeur. Autrefois on complimentoit les femmes, on les accabloit de soins, de prévenances. Jamais le *cavalier* ne quittoit sa dame ; la galanterie étoit un culte perpétuel. Aujourd'hui on se sépare lestement des femmes, même dans un bal. On les laisse seules ; & les jeunes gens forment des groupes, où ils parlent de ces mêmes

femmes délaissées en pleine liberté masculine. Le plus jeune homme annonce qu'il ne se gêne point pour les femmes. Il quitte la conversation ou la dame , pour aller jouer au billard ou lire dans un coin.

A la cour, le centre de la politesse, des égards, & où l'on rendoit aux femmes un hommage perpétuel ; à la cour, on passe, pour ainsi dire, devant elles sans les saluer. L'ironie est la figure favorite des jeunes gens. Ce changement dans nos mœurs a une date récente.

CHAPITRE DCCXLVI.

Place du Louvre.

EN face de cette superbe colonnade que tout étranger admire, on voit beaucoup de vieilles hardes, qui, suspendues à des ficelles, & tournant au vent, forment un étalage hideux. Cette friperie a tout à la

fois un air sale & indécent. Là , tous les courtauds de boutique , les maçons & les porte-faix vont se recruter en culottes , qui ont manifestement servi. Les neuves y font de contrebande ; il y en a de toutes formes , de toutes couleurs & de toute vétusté , exposées aux chastes regards du soleil & des jolies femmes , soit anglaises , soit italiennes , soit espagnoles , qui ne peuvent admirer le péristile du louvre , sans voir en même temps ces échoppes si ridiculement ornées.

Un calife, (il s'appelloit je ne fais plus comment) vit un jour , des fenêtres de son palais , de vieilles hardes mal lavées , qu'on faisoit sécher au soleil sur des terrasses. Il fit jeter en moule quelques centaines de balles d'or , prit une arbalète , & s'amusa à percer ces pauvres habillemens , de manière qu'il donnoit au propriétaire de quoi en avoir de neufs. Ce trait m'a toujours plu.

Sur cette même place , une marchande de pommes , douée d'un grand caractère de

tandis que vous allez dans les rues pour vaquer à vos affaires.

Le lendemain de la presse effroyable dont nous avons parlé dans les premiers volumes de cet ouvrage, le public fantassin, à la vue des cadavres, menaçoit de l'œil & du geste les cochers; car les voitures avoient occasionné une grande partie du désastre. Les gens à équipages baïssoient les yeux dans leurs carrosses; &, pendant un mois, l'allure des chevaux fut modérée.

CHAPITRE DCCXL.

Orthographe du beau monde.

C'EST, sans doute, sur les enseignes de Paris que les belles dames & les grands seigneurs apprennent l'orthographe. L'écrivain des charniers la fait un peu mieux. Ces chevaliers de l'écritoire sont toujours les confidens des servantes, qui sont plus

véridiques dans la boutique de l'écrivain que dans le confessional.

Il y a toujours le style à quatre sous, six sous, douze sous & vingt-quatre sous. Le style à quatre sous & six sous, est annexé aux lettres des cuisinières, tandis que celui de vingt-quatre part, plane & s'élance jusqu'au trône. Celui de douze est pour le petit bourgeois & le gentilhomme provincial. Mais depuis qu'on débat les matières politiques, une foule de copistes sont dépositaires des projets restaurateurs de l'état. Tel veut régir la France dans un registre à *partie double*, comme on fait dans une boutique de la rue Saint-Denis; l'arithmétique y brille plus que l'orthographe. Mais un futur contrôleur-général (tous aspirent à l'être) a-t-il besoin de savoir la langue ? quand il voudra écrire, n'aura-t-il pas secrétaires, commis, & le coloriste ? Ces copistes rectifient les fautes d'orthographe des administrateurs du royaume ; mais leur doctrine malheureusement se borne là. Nos jolies femmes regagnent en esprit & en légèreté

ce qu'elles n'ont pas en orthographe ; elles s'en passent, & n'en manient pas moins la langue avec une grace infinie, tandis que les lourds grammairiens ne savent pas répondre à une lettre. Un maréchal de France en gagne-t-il moins une bataille, parce qu'il ne fait pas l'orthographe ? il n'en a pas même besoin pour faire des vers, & pour être de l'académie. Concluons que l'orthographe est la chose du monde la plus inutile pour le feu des idées & les charmes de l'élocution. Ainsi le fameux Dupré savoit danser & ne savoit pas marcher. Ainsi tel auteur fait écrire & parle mal. Une boutique n'en est pas moins achalandée pour offrir une orthographe vicieuse ; une femme n'en est pas moins adorable pour mettre une *s* à la fin d'un *je vous aime*.

CHAPITRE DCCXLI.

Milles.

A PARTIR du parvis Notre-Dame, en face de la cathédrale, on a placé, depuis quelques années, des colonnes de mille en mille toises. Le dixième mille se voit à l'entrée de Versailles, près la place.

Le parvis Notre-Dame est donc le point central de toutes les routes du royaume. Ces milles s'étendent aujourd'hui sur presque tous les grands chemins, & vont jusqu'au fond des provinces. Ainsi il n'y a plus de confusion; le nom de lieues, qui étoit trop arbitraire, est remplacé par celui de milles, qui ne laisse aucune équivoque; c'est un embellissement utile & commode. Le fantassin peut mesurer sa marche, & ne point excéder ses forces.

Mais la poste aux chevaux & les messageries

ont profité de ces milles pour multiplier les lieues, & faire payer d'autant plus les voyageurs. La lieue de poste n'est guère que de deux mille toises, tandis que celle de Bourgogne étoit de trois mille, celle de Languedoc de quatre mille. On a fait une lieue de poste dans un clin-d'œil; on change de chevaux lorsqu'à peine ils sont fatigués. Au bout de trente minutes, nouveau maître de poste, nouveau postillon : ce n'est pas une course, c'est une promenade. Mais ils semblent vous faire grace en recevant votre argent; ils se plaignent sans cesse, malgré l'augmentation du prix, & quoique le salaire des postillons soit quadruplé.

CHAPITRE DCCXLII.

La Foire aux Jambons.

ELLE a lieu le mardi de la semaine-sainte. De grand matin une foule de payfans des environs de Paris s'assemblent dans le parvis & dans la rue neuve Notre-Dame, pourvus d'une immense quantité de jambons, de saucisses & de boudins, qu'ils ornent & couronnent de lauriers. Quelle profanation de la couronne des César & des Voltaire !

L'orthodoxe parisien , exténué par le jeûne , qu'il a soigneusement observé pendant le carême, dévore de l'œil ces viandes embellies. Il les prend dans ses mains , les tourne & les retourne , met le nez dessus pour les flairer : prends garde d'y mettre la langue , imprudent ! l'église te le défend ; réprime ta convoitise ; mais , dimanche prochain , tout te sera permis ; tu en mangeras

du jambon saupoudré de salpêtre ; tu sanctifieras le *saint jour de pâques*, en te bourrant, comme un canon, de ces mets indigestes, dont tu précipiteras la digestion par un ruisseau de vin frelaté : & voilà l'effet du jeûne ordonné par mandement.

La tentation de prévariquer envers la loi est bien plus forte pendant la semaine-sainte que pendant tout autre temps de l'année. Les boutiques de charcutiers sont brillantes ; la cochonnaille, apprêtée sous mille formes, séduit les estomacs catholiques ; elle a un air plus ragoûtant dans ces jours sacrés, où il est défendu d'en manger ; elle est sous l'œil & sous la main des fidèles qui doivent la repousser. Quelques malheureux succombent à la tentation publique ; on en a vu qui, ne pouvant attendre le dimanche de pâques, engloutissoient furtivement une saucisse le jour même du vendredi-saint. Mais ne seroit-il pas de la prudence de voiler ces viandes appétissantes, qui font trébucher les foibles ? C'est à présence des objets qui les invite

à la violation du précepte : *Ruimus in retitum & nefas , audax Iapeti genus.*

O bizarrerie des temps ! quel contraste entre la pâque du peuple d'Israël & celle du peuple parisien ! Les Hébreux mangeoient un agneau, & les Français mangent l'animal immonde détesté par les Juifs.

La police a l'œil ouvert sur le trafic de cette foire. Beaucoup de filous s'y glissent, & les exempts viennent y reconnoître les visages dont ils ont les signalemens , tandis que les fidèles passent à travers cette armée de jambonneaux , pour aller entendre l'office lugubre des ténèbres.

Il y a ensuite l'inspection de ces viandes desséchées dans les cheminées des environs de Paris ; mais à qui a-t-on confié cette inspection, d'ailleurs sage & salutaire ? A des hommes intéressés à trouver des délinquans, à des charcutiers, jaloux de voir des manans de village user du privilège qu'ils ont acheté, de vendre exclusivement la viande de porc. Aussi, au moindre symptôme de corruption, ils se saisissent des

jambons, fauciffes & fauciffons ; & malgré les clameurs des payfans , qui s'écrient qu'ils feroient trop heureux de pouvoir manger eux-mêmes les viandes qu'on leur arrache , tout eft jeté dans la Seine , de deffus le pont où fut le petit châtelet ; mais les rufés mariniers des environs fe tiennent à l'affût sous les arches du pont , & repêchent une partie des jambons précipités. Leur palais impartial les trouve de bon goût , & ils s'en régalent pendant les fêtes de pâques , tandis que les triftes couronnes , abandonnées au gré tranquille des flots féquaniens , s'en vont battre humblement les murs de ce fuperbe palais de nos rois , où on les voit briller fi glorieufement , quelques mois après , fur les fronts académiques.

Ainsi la jalousie de métier anime les fyndics de la charcuterie , & les faiffes fe font avec trop de précipitation. Ce qui contribue peut-être à ne pas faire veiller d'affez près à un pareil abus , c'eft que plusieurs de ces charcutiers de campagne fe permettent de vendre du foin déguifé

en saucisses, andouilles, ou cervelas, à l'aide d'une peau trompeuse & menfongère.

Si vous aviez, ami lecteur, une jolie gouvernante; si, voulant la consoler d'un long jeûne, vous aviez volé à la foire pour y acheter une magnifique andouille; & si, après cinq heures d'une cuisson pénible, votre couteau ne rencontroit que du foin pour la régaler, qu'en penseriez-vous?

CHAPITRE DCCXLIII.

Rumeurs théâtrales.

IL y en a de plusieurs espèces; elles sont tantôt les vives acclamations d'un peuple enchanté, & tantôt les bruyans murmures d'un peuple indigné. Mais observez que, dans ces deux cas, il ne jouit jamais, en toute liberté, parmi nous, du droit qu'il achète à la porte, de témoigner son plaisir ou son mécontentement. La soldatesque dit

aux flots soulevés du parterre : *Huc usque venies !*

Chez les Romains, il y avoit trois sortes d'acclamations ou d'applaudissemens. La première s'appelloit *bombi*, parce qu'ils imitoient le bourdonnement des abeilles ; la seconde étoit appelée *imbrices*, parce qu'ils rendoient un son semblable au bruit que fait la pluie en tombant sur les tuiles ; & la troisième se nommoit *testæ*, parce qu'ils imitoient le son des coquilles & des castagnettes. Tous ces applaudissemens, comme les acclamations, se donnoient en cadence.

Si les anciens témoignoient avec tant d'enthousiasme, aux spectacles, le plaisir que leur procuroient les auteurs ou les acteurs, ils n'exprimoient pas d'une manière moins énergique le mécontentement qu'ils leur donnoient. Les Athéniens sur-tout, qui l'emportoient sur tous les peuples, pour la délicatesse du goût, étoient, par cette raison, les plus difficiles à satisfaire. Ils ne se contentoient point de siffler avec

la bouche ; le plus grand nombre , pour mieux se faire entendre , portoit des instrumens propres à ce dessein ; par exemple , des sifflets composés de sept tuyaux , qui rendoient sept sons différens , en sorte qu'il caractérisoit sa critique par un son varié , plus ou moins fort , du redoutable sifflet : raffinement de l'art dont nous n'avons pas encore imaginé les notes , malgré leur extrême nécessité dans ce siècle.

Je suis de ceux qui regrettent l'ancienne licence des parterres ; il en résultoit quelques inconvéniens , mais en même temps les plus grands avantages pour la perfection de l'art des acteurs , & pour la gloire du poète. Une multitude de pièces , qui offensent le goût , & sur-tout l'honnêteté , n'auroient pas été entendues , il y a quarante ans , sur le théâtre de la nation.

A Londres , le public fait la police des spectacles , & elle est bien faite. Le fusil , en gênant la liberté à Paris , n'empêche cependant pas toujours les scènes turbulentes. Le public s'irrite contre l'appareil

des armes ; & le tumulte effréné s'accroît quelquefois des efforts indiscrets des sentinelles , qui , faites pour figurer dans un champ de bataille , sont déplacées dans le temple paisible des muses. Le théâtre semble une prison gardée à vue ; mais quand le parterre a fermenté par degrés , il est difficile d'arrêter son explosion. J'ai vu des jours où le public se sentoît comme un besoin de manifester son indépendance , & réagissoit , comme las de la contrainte , avec une turbulence d'où s'élevoient des clameurs défordonnées.

Je suis fondé à croire que l'image menaçante qu'offre la police des spectacles , ne fait qu'ajouter à l'humeur du public ; qu'il trouble son plaisir , parce qu'il en trouve un plus grand à braver les habits bleus. L'indiscipline a des charmes pour cette jeunesse nombreuse de tout état , dont il est difficile de réfréner la bouillante effervescence. Elle se plaît à faire loi , en dépit des réglemens arbitraires , parce qu'ils attentent à cette liberté dont on doit jouir , au

moins dans les lieux & dans les temps consacrés à l'amusement. Quand la pièce, ou l'acteur déplaît, le public, comme pour regagner son argent, s'abandonne au tumulte de la licence; & l'héroïque tragédie, qui devoit faire couler des larmes, dégénère en farce bouffonne, qui excite un rire universel.

Mais toute cette sédition tombera à neuf heures. Il ne faut qu'attendre; que la garde ne s'en mêle point, tout s'apaisera, & les plus échauffés retourneront tranquillement chez eux, amuser, en soupant, leurs amis, du récit burlesque de la petite guerre civile excitée ce soir-là au parterre.

Une chose vraiment révoltante, c'est de voir la soldatesque maltraiter quelquefois les benins parterriens. On est indigné quand on apprend qu'elle emprisonne des citoyens sans la moindre formalité, & que ce régime militaire s'exerce impunément, malgré les tribunaux de police, qui seuls ont le droit de prononcer sur la liberté individuelle de chaque citoyen. Cet odieux abus alarme

avec raison quiconque fait apprécier le danger énorme qu'il y auroit à laisser à des soldats, ou à des officiers, une pareille autorité.

Quand quelqu'un trouble le spectacle, le seul châtiment qu'il mérite, c'est d'être mis à la porte, avec défense de rentrer ce jour-là dans la salle.

Quelquefois le public prend parti pour une actrice. La ville alors se divise en deux factions, ainsi que le fut jadis Rome, au sujet des deux pantomimes, Batyle & Py-lade. Mais le ministère ne doit protéger personne. Il doit laisser au peuple ses disputes innocentes. Auguste ayant tancé Py-lade sur l'animosité qu'il témoignoit à son adversaire, le pantomime lui donna une leçon politique, en lui disant : *Vous êtes un ingrat, seigneur ! laissez le peuple s'occuper de nos différends.* On jette un tonneau vide à une baleine, afin de l'amuser, & de la détourner d'attaquer le vaisseau même.

Il est aussi injuste qu'indécent de violenter

le parterre. C'est lui qui acquitte la dette de la nation ; il accueille les princes illustres, les héros couronnés par la victoire. Il fait recommencer l'opéra pour le roi de Suède ; il commande une fanfare pour honorer le triomphe de l'innocence ; il bat des mains à un général vainqueur & au fils de Montesquieu. Ce peuple sent, devine le mérite, & s'émeut par une commotion électrique. Un *parterriana*, composé par un homme de goût, feroit un livre très-piquant. Il émane souvent de ce tribunal, des arrêts d'une justesse profonde, & quelquefois d'une finesse qu'on ne lui auroit pas soupçonnée. Il devine sur-tout, par une sorte d'instinct, les amis ainsi que les ennemis du bien public. Il est galant ; mais il fait justice quand il le faut.

D'ailleurs, n'achète-t-il pas à la porte le droit de dire son avis ? Il ne vient au théâtre que pour avoir du plaisir ; & si le comédien ne remplit pas son attente, n'est-il pas fondé à se plaindre d'un acteur ignorant & paresseux, qui lui fait perdre son temps

& son argent ? & ce comédien fera-t-il à l'abri du reproche , parce qu'il est protégé par des baïonnettes ? Qu'il appelle donc aussi des baïonnettes pour le nourrir & pour l'applaudir. Les comédiens veulent-ils ressembler à l'empereur Néron , qui , lorsqu'il représentoit sur le théâtre , étoit environné de cinq mille soldats , nommés *augustates* , qui entonnoient ses louanges , que le reste des spectateurs étoit obligé de répéter sous peine de mort ?

Il faut convenir que nos parterres sont maintenant composés de manière à ne plus mériter la prépondérance qu'ils avoient sur le sort des ouvrages du temps de Corneille & de Racine.

CHAPITRE DCCXLIV.

Fait pour aller à tout.

EXPRESSION nouvellement accréditée depuis que les femmes se mêlent de toutes les affaires, veulent faire depuis un ministre jusqu'à un commis des fermes, jusqu'à un donneur d'eau bénite. Elles parlent incessamment de l'élévation *prochaine* de leurs protégés; elles exaltent leur mérite : on diroit qu'elles connoissent la cour. Ces femmes-hommes vont, viennent, sont partout.

On croiroit, à les entendre, qu'on choisit avec trop peu de soin les hommes en place. Elles semblent se charger du choix; & avec tout cela que savent-elles? devinez.

Elles sont élevées pour le monde, dans un cloître; elles se marient sans connoître

leurs maris ; elles sont mères sans connoître leurs enfans ; elles passent leur vie à la toilette , à table , au jeu , au spectacle , à se faire écrire aux portes.

Dans le grand monde , il y a plus de femmes impertinentes que d'hommes impertinens ; c'est le contraire dans la bourgeoisie.

Les petites maisons ne sont pas anciennes ; mais , depuis long-temps , elles n'ont plus l'air de mystère ; les petits soupers se font tout bonnement chez soi.

CHAPITRE DCCXLV.

Abus de la société.

LA société tue la société. Rien de plus vrai que cet axiome. Les deux sexes , à force d'être réunis , ont éteint toute l'impression qu'ils doivent faire l'un sur l'autre. On n'est plus :

plus amoureux ; on n'a que des *fantaisies*. Rien de plus rare qu'une vraie passion. Or, du temps qu'en France l'amant battoit sa maîtresse, & que le père de famille battoit sa femme, sa fille, sa servante, l'amour régnoit encore : car, battre ce qu'on aime, lui donner quelques soufflets, voilà le secret du cœur vivement épris, & les preuves d'un grand amour. Ces petites injures, on les répare avec usure par des larmes brûlantes & par des flots de tendresse. Quiconque n'est ni jaloux ni colère, ne mérite pas le titre d'amant ; il n'y a point d'amour sans ces fureurs momentanées, qui se transforment en plaisirs vifs & en voluptés nouvelles.

Les femmes de nos jours sont indépendantes ; elles ne veulent pas même être grondées, encore moins battues. Les infortunées ! elles ne connoissent pas tout le prix d'un soufflet qu'applique l'amoureuse colère, l'avantage inappréciable d'une robe déchirée. Elles perdent les inconcevables baisers de l'amour. Combien elles sont

T

ennemies d'elles-mêmes ! A la moindre réprimande elles crient *séparation* ; & faute d'être battues, elles sont réduites aux langueurs de cette froide galanterie, qui ne remplace jamais les transports véhémens de la passion. Oui, il vaudroit mieux, pour leurs attraits, qu'on leur arrachât quelques cheveux, que de leur parler trop librement. Elles seroient alors & plus célestes & plus respectées.

Que nos Parisiennes lisent le *Code des Gentoux* ; elles verront qu'une femme, maîtresse de ses actions, se comporte toujours mal pour son propre bonheur ; & qu'un homme doit, le jour & la nuit, contenir tellement sa femme, qu'elle ne puisse rien faire de sa propre volonté. Les maris n'auront pour leurs femmes qu'un sentiment froid, tant que celles-ci, au lieu de se foumettre à quelques coups, (jamais dangereux, quelques violens qu'ils soient) porteront leur *réclamation* en justice, pour une chiquenaude ou une égratignure amoureuse ; elles auront beau *galantiser*, rien

n'égale ici-bas l'heureux destin d'être battu & aimée. Les Grecs & les Romains , qui nous valoient bien , battoient leurs femmes & leurs maîtresses ; car le plus grand vice de l'amour , c'est la langueur , la tiédeur. Les rares plaisirs de la volupté veulent être conquis au milieu des tempêtes & des orages ; & la femme qui n'entendra pas ceci , ne méritera pas même un *madrigal à la Florian*. Qu'elle reste familière avec tous les hommes , elle sortira de la vie sans avoir connu l'amour.

Aussi la rouerie n'a-t-elle eu entrée en France que par les femmes ; ce sont elles qui ont formé ces aimables roués , qui , pour récompense , les apprécient à leur valeur. Autrefois on complimentoit les femmes , on les accabloit de soins , de prévenances. Jamais le *cavalier* ne quittoit sa dame ; la galanterie étoit un culte perpétuel. Aujourd'hui on se sépare lestement des femmes , même dans un bal. On les laisse seules ; & les jeunes gens forment des groupes , où ils parlent de ces mêmes

femmes délaissées en pleine liberté masculine. Le plus jeune homme annonce qu'il ne se gêne point pour les femmes. Il quitte la conversation ou la dame , pour aller jouer au billard ou lire dans un coin.

A la cour, le centre de la politesse, des égards, & où l'on rendoit aux femmes un hommage perpétuel ; à la cour, on passe, pour ainsi dire, devant elles sans les saluer. L'ironie est la figure favorite des jeunes gens. Ce changement dans nos mœurs a une date récente.

CHAPITRE DCCXLVI.

Place du Louvre.

EN face de cette superbe colonnade que tout étranger admire, on voit beaucoup de vieilles hardes, qui, suspendues à des ficelles, & tournant au vent, forment un étalage hideux. Cette friperie a tout à la

fois un air sale & indécent. Là , tous les courtauds de boutique , les maçons & les porte-faix vont se recruter en culottes , qui ont manifestement servi. Les neuves y sont de contrebande ; il y en a de toutes formes , de toutes couleurs & de toute vétusté , exposées aux chastes regards du soleil & des jolies femmes , soit anglaises , soit italiennes , soit espagnoles , qui ne peuvent admirer le périlstile du louvre , sans voir en même temps ces échoppes si ridiculement ornées.

Un calife, (il s'appelloit je ne fais plus comment) vit un jour , des fenêtres de son palais , de vieilles hardes mal lavées , qu'on faisoit sécher au soleil sur des terrasses. Il fit jeter en moule quelques centaines de balles d'or , prit une arbalète , & s'amusa à percer ces pauvres habillemens , de manière qu'il donnoit au propriétaire de quoi en avoir de neufs. Ce trait m'a toujours plu.

Sur cette même place , une marchande de pommes , douée d'un grand caractère de

charité, adopta deux enfans malheureux, quoiqu'elle en eût déjà neuf à nourrir. Elle pourvut à tous leurs besoins, les confondant avec les siens propres. Cette bienfaisance héroïque fut remarquée lorsqu'elle n'y songeoit pas, & elle reçut publiquement le tribut d'éloges & de secours que méritoit une générosité si rare dans un rang qu'on dit abject.

Des parasols chinois, en toile cirée, de dix pieds de haut, mais grossièrement travaillés, servent d'abri à cette multitude de fripiers, étalant là des nippes, ou plutôt des haillons. Lorsque ces parasols sont baissés la nuit, ils forment, dans l'obscurité, comme des géans immobiles, rangés sur deux files, qu'on diroit garder le louvre. Quand on n'est pas averti, on recule dans les ténèbres au premier aspect ; & l'on ne sauroit deviner ce que c'est que ces fantômes.

Il est reconnu que les miasmes contagieux de différentes maladies, se propagent surtout par les étoffes de laine. On vend, au lieu de les brûler, les hardes de ceux

qui meurent de phthisie, de pulmonie, de consomption. Les fripiers les achètent pour les revendre ; & l'habit infecté passe sur le corps sain d'un pauvre ouvrier, qui, loin de toute idée physique, gagne, par le contact de l'étoffe, une maladie dont il étoit exempt. Cette imprudente permutation d'habillemens entretient, parmi le peuple, une foule de maux cachés, & dont il est loin de découvrir l'origine.

Une charitable ordonnance de police viendrait à propos pour soumettre toutes ces hardes à une sorte de désinfection, en les faisant passer, ou par le feu, ou par l'eau, ou par des aromates ; mais la pauvreté se dispute ces lambeaux qui ont appartenu à d'autres pauvres ; & le trafic de ces misérables vêtemens offre une plus grande concurrence à raison du bas prix. On peut s'en convaincre, en voyant plusieurs acheteurs pour tel vêtement indispensable ; & le plus rebutant à l'œil ne reste pas abandonné.

Au milieu de cette foule, qui ne fait pas qu'elle achète des poisons cachés, on vend

du café en plein air. Tandis que le limonadier, dans sa boutique de glace, vous vend la tasse de café cinq sous, de petits détailliers tiennent, sous ces parasols chinois, une fontaine de fer-blanc, garnie d'un robinet, versent le café à la populace; il est toujours au lait. Le porte-faix, le manouvrier, la femme de la halle, qui n'ont pas le temps de s'asseoir, le prennent debout. Les limonadiers, armés de leurs privilèges, vouloient chasser ces utiles détailliers, ainsi que l'opéra chasse tous les chanteurs; mais enfin la philosophie a tellement prévalu chez les hommes en place, qu'on a laissé le peuple déjeûner sous ses fardeaux, & boire, sans déplacement, son café à deux sous la tasse. C'est un beau & rare triomphe sur les privilèges exclusifs; & je me plais à le consigner dans les annales de la liberté civile.

Nous avons des places publiques; mais l'on ne s'y promène point. Il y a du gazon devant l'hôtel des invalides, devant la colonnade du louvre, au milieu du louvre; mais défense de s'y asseoir & de s'y reposer.

Ce verd gazon est là uniquement pour réjouir la vue de M. le gouverneur. De fortes barrières & des sentinelles gardent ces gazons. L'esprit public n'est pas connu en France.

On n'approche point de la statue de Henri IV ; elle est entourée de grilles offensives. Juvénal parle d'une statue de bronze à Rome, dont le peuple avoit usé les mains à force de la baiser : ici, le peuple passe, & ne peut que regarder la statue du monarque, dont il baiseroit avec respect le piédestal.

CHAPITRE DCCXLVII.

Pâté d'imprimerie.

LES lettres mobiles, qui forment les mots d'un livre, sont d'une composition qui tient le milieu entre le fer & le plomb. Le blanc, ou espace, met une distance

entre chaque mot ; mais il arrive quelquefois que ces lettres arrangées en pages, viennent à se déjoindre , parce que les bois qui les tenoient en respect , se desséchant ou se dérangeant, occasionnent leur chute. Alors elles forment, dans leur désordre, ce que l'on appelle un *pâté* : tout est brouillé ; & dès-lors les apprentis enlèvent les espaces qui séparent les mots, & arrangent les lettres indistinctement. Ce *pâté*, ainsi recomposé, forme un assemblage de lettres qui offrent un véritable chaos.

Un apprenti, un jour de fête, seul dans l'imprimerie , s'avisa, pour s'amuser, d'imprimer un exemplaire du *pâté* ; & puis examinant l'ouvrage indéchiffrable , il lui vint dans l'idée d'en faire une affiche au coin d'une rue.

C'étoit dans un temps où les placards tenoient toute la police en mouvement. La multitude s'arrête, veut lire ; & ne pouvant y rien comprendre, s'attroupe pour deviner ce que cela pouvoit être. On invoque le Cicéron du quartier, qui y perd son latin.

Le commissaire arrive, & n'y comprenant rien lui-même, imagine la satire la plus effrénée. Il couvre respectueusement du pan de sa robe l'affiche prétendue scandaleuse. On la détache avec le plus grand soin, pour la porter au lieutenant de police. L'inspecteur & les exempts forment un rempart, & empêchent les regards de la multitude de se porter sur l'imprimé. On le tourne du côté blanc comme pour voiler la scélératesse du noir. Que dit cette affiche ? on n'en fait rien ; & conséquemment cela signifie les choses les plus monstrueuses. Telle est la logique des exempts & des inspecteurs.

Ils arrivent en tremblant chez le magistrat, déposent l'imprimé. Tous les déchiffreurs, les algébristes sont mandés. On épuise les combinaisons : oh ! c'est la langue du diable ; mais cette langue dit beaucoup. Chacun hasarde ses conjectures. Il y a une infernale malice sous ces mots ; car enfin ce sont des lettres françaises. L'imagination enfante bien vite un libelle diffamatoire contre des personnes sacrées, & pis encore.

A force de soins & de recherches on découvre le petit apprenti ; on l'arrête ; on le mène devant le lieutenant de police , qui l'interroge.... *Eh ! Monseigneur*, répondit-il en riant , *c'est un pâté d'imprimerie.*

CHAPITRE DCCXLVIII.

Tueries.

IL s'écoulera encore du temps avant qu'on soit venu à bout de placer les tueries hors de la ville , ainsi que cela se pratique à Strasbourg , & dans plusieurs villes du royaume , où les municipalités ont conservé leurs privilèges.

La manière d'affommer les bœufs expose à des accidens. L'animal furieux s'échappe , & renverse tout ce qui se trouve sur son passage. On en a vu un entrer dans la boutique d'un miroitier ; & là , se croyant au milieu de son troupeau , vouloir passer à travers

chaque glace. Ce fut tout à la fois un spectacle alarmant & risible. Les glaces où se miroit le terrible animal, mises en pièces, & ses cornes redoutables mille fois répétées, effrayoient la foule, & faisoient croire, à quelque distance, que trente bœufs s'étoient réfugiés à la fois dans la boutique du pauvre miroitier.

Un autre entre à Saint-Eustache, au milieu du service divin, mêlant ses mugissemens au chant des vêpres, renversant chaises & fidèles; & pour le faire sortir du temple qu'il profanoit & qu'il ensanglantoit, on fut obligé d'appeller des bouchers, qui amenèrent d'autres bœufs pour inviter l'animal dangereux à quitter ce saint asyle. Les prêtres, cantonnés dans le chœur, ne pouvoient offrir que des bénédictions aux dévots assistans, qui, blessés au pied des autels, métamorphosoient le bœuf, dans leur effroi, en émissaire de la colère divine.

Il seroit d'une sage police de prescrire aux bouchers la manière tout à la fois la plus sûre & la plus prompte de tuer les

animaux. Il n'est ni bon ni sage d'égorger l'agneau sous les yeux de l'enfance, de faire couler le sang des animaux dans les rues. Ces ruisseaux ensanglantés affectent le moral de l'homme, ainsi que le physique : il s'en exhale une double corruption. Qui fait si tel homme n'est pas devenu assassin en traversant ces rues, & en revenant chez lui les semelles rouges de sang ? Il avoit entendu les gémissemens des animaux qu'on égorge vivans ; & peut-être dans la suite fut-il moins sensible aux cris étouffés de celui qu'il avoit frappé.

Je reprocherai toujours aux Suisses d'égorger le porc devant leurs portes, de plonger leur couteau dans la gorge de l'animal devant les enfans assemblés, de recueillir le sang qui s'écoule, de renouveler ce spectacle autant de fois qu'il y a de maisons dans la ville, d'en faire une espèce de fête. Comment dans de si petites villes, lorsque les Suisses n'ont que deux pas à faire pour être dans la campagne, consentent-ils à remplir leur voisinage de ces cris perçans,

qui imitent quelquefois des voix humaines ? Comment, dans certains mois, n'entend-on du matin au soir que cette horrible musique, tandis qu'ils échangent entr'eux le sang de l'animal, dont ils forment, tout fumant encore, de mauvais boudins, détestablement assaisonnés ? .

Ces supplices & ces douleurs frappent plus dans une petite ville que dans une grande. On diroit qu'à Neufchâtel en Suisse chaque habitant mange son porc tous les jours, tant ces tueries sont multipliées dans une certaine saison. Dans la ville de Strasbourg, au contraire, jamais vous n'entendez les gémissemens d'un animal ; jamais vous ne voyez couler une goutte de sang : l'habillement des bouchers n'offre pas une seule tache, & vous traversez les boucheries sans que l'odorat soit blessé.

J'ai remarqué, dans mes voyages, que quand le corps municipal n'avoit pas trop perdu de son autorité, la police embrassoit des détails utiles ; & j'ai vu le contraire lorsque le régime politique étoit différent. .

Quatre-vingt-douze mille bœufs, vingt-quatre mille vaches, cinq cents mille moutons, voilà la consommation annuelle de la capitale. Calculez le nombre que cela fait au bout de cent ans. Joignez-y vingt-deux mille dépouilles mortelles, pour les cimetières, & voyez si cette terre est engraisée, & comme elle doit abonder un jour en terre calcaire, produit égal, hélas ! des ossemens humains & des ossemens d'animaux.

Les charcutiers, bouchers du second ordre, dont la hache & le couteau ne s'exercent que sur les malheureux compagnons d'Ulysse, avoient aussi jadis la louable habitude d'égorger leurs victimes, & de les brûler devant leurs portes. Si le sang réservé pour les boudins n'inondoit pas les ruisseaux, en revanche ils étoient en possession d'enfumer tout le voisinage avec la paille destinée à leurs fréquens autodafés. Enfin, en la considération de quelques particuliers qui se sont plaints, & à l'instigation de quelques autres qui y trouvent leur intérêt, les cochons n'ont pas été assommés, égorgés,

ni

ni brûlés publiquement. L'histoire des variations , ou pour mieux dire, le dénombrement des lieux différens où il a été tour-à-tour ordonné, défendu ou permis de les assassiner, n'est pas de notre sujet, & encore moins la pauvreté qui y a donné lieu. Toujours est-il vrai que le public y a gagné de n'être plus enfumé si gratuitement. On devroit bien établir une amende sur les bouchers ou rôtisseurs qui égorgeroient des animaux en public, ou qui offriroient un spectacle de sang autour de leurs demeures. Cet impôt est dicté par la nature elle-même qui abhorre le sang, & qui, si elle est malheureusement forcée d'être barbare, devroit faire tous ses efforts pour pouvoir au moins se le cacher à elle-même.

CHAPITRE DCCXLIX.

Signalement.

Si la police se trompe dans quelques circonstances, (& elle se trompe quelquefois par les petites cupidités des inspecteurs, qui font dans leur quartier les lieutenans de police) si la police a ses erreurs & ses faux calculs, il faut considérer qu'elle a presque le régime militaire; mais comme le bien naît du mal, elle moissonne à coup sûr ces êtres violens & féroces, qui arrivent de tous les pays & de toutes les provinces, ces perturbateurs de l'ordre, qui pensent être à l'abri des recherches dans cette capitale immense. On les suit; mais on les laisse aller quelque temps, pour observer leur genre de vie; ainsi que pour bien connoître un coursier, on lui laisse sur le pré tous ses mouvemens libres.

Quand un homme est *signalé*, il ne peut plus faire un pas sans être suivi; livré aux mouches, il a beau modérer sa marche ou l'accélérer, un œil sûr & infatigable l'environne & ne l'abandonne point. Il est reconduit tous les soirs chez lui. Quelquefois, pour se dérober, il entre dans une porte cochère; & quand il sort, il voit un homme qui rentre. Il croit alors avoir mis en défaut les mouches; il en a six au lieu d'une. Si, passé le coin d'une rue, il s'arrête court, collé contre l'angle, on passera à dix pas de lui sans le regarder; mais si, impatienté ou furieux, il prend à la gorge une de ces mouches, elle se laisse battre, jette un coup-d'œil à un passant, & semble prendre la fuite. Ce passant ne désespère point la rue; c'est alors un enchaînement d'Argus. La rapidité de la course, ou la lenteur raisonnée, ne dérobent point celui dont on suit les pas; il lui faudroit l'anneau de Gigès; encore la mouche diroit-elle : *il est disparu là*.

Un étranger s'étant aperçu que des mouches passaient successivement devant

lui, & le signaloient, tira de sa poche son adresse, & la leur donna. *Très-bien !* dit l'un ; *mais vous déménagez après-demain.* Cela étoit vrai.

On a enflé la liste de ces hommes uniquement occupés à fuivre les actions des autres ; c'est une erreur utile à la police : tandis qu'on s'imagine que tout est peuplé d'espions, elle en a moins à payer, & la langue des babillards indiscrets devient plus circonspecte.

Cette inquisition, qui peut avoir ses abus, produit la sûreté publique ; & ce grand avantage, cet avantage inestimable, qui nous place, pour la tranquillité particulière, au-dessus des habitans de Londres, ne sauroit subsister sans les mouchards.

La police découvre, dans certaines ames, des inclinations dangereuses, qui les meneroient promptement aux forfaits. Tel caractère tourne déjà au crime ; il est temps de le sequestrer de la société ; & quoique ce soit un jugement très-délicat à porter, il est impossible néanmoins d'abandonner le

châtiment aux formes reçues dans les tribunaux ordinaires.

Ce qui manque à la police, selon moi, c'est un tribunal. Plusieurs magistrats devroient prononcer lorsqu'il s'agit de l'emprisonnement établi pour prévenir les crimes. Un inspecteur, un exempt, un commis, tiennent lieu de magistrats ; & comme ils n'ont point ces règles fines & ces principes juridiques, qui sont l'essence de la magistrature, leurs propres passions les égarent, & le chef de la police est trompé.

N'a-t-on pas vu un inspecteur qui mettoit des mouchoirs dans la poche de tel pauvre jeune homme, & qui l'arrêtoit ensuite comme filou ? N'en a-t-on pas vu un autre commander une édition scandaleuse, faire ensuite le bon valet, le vigilant inquisiteur, tandis qu'il étoit l'auteur du délit ?

Rien ne change plus le cœur de l'homme que d'avoir en main une petite autorité ; il l'enfle, il la fait servir à son intérêt ou à ses caprices ; il s'enorgueillit de ce petit pouvoir devant ses voisins, devant les ignorans

& les gens crédules. On diroit, à l'entendre, qu'il dispose des premiers ressorts. C'est la manie, c'est le ridicule des agens du ministère. Point d'inspecteur qui ne fasse quelquefois dans son quartier le magistrat, point d'exempt qui ne se dessine en colonel. La police enfin a toujours l'air un peu insolent.

Eh ! pourquoi n'auroit-on pas une chambre particulière dans une partie aussi importante de l'administration, lorsque l'on a des cours des aides, des chambres des comptes, des cours des monnoies, &c. ? Pourquoi confier la plus terrible des puissances à un seul homme, ordinairement absorbé dans une foule de fonctions dont les rapports sont étendus ? La marche n'en seroit pas moins prompte, moins décisive ; mais il y auroit des règles & des formes qui arrêteroient l'influence d'une foule de passions étrangères & subalternes.

C'est le lendemain d'une bataille que l'on connoît au juste le nombre des morts & des blessés. C'est à la retraite d'un lieutenant

de police que les cris accusateurs révèlent les délits obscurs. C'est donc le moment de le juger lorsqu'il quitte sa place ; on n'y manque pas ; il peut entendre son arrêt. Il n'y a point de place à Paris qui exige une probité plus ferme , une équité plus scrupuleuse , parce qu'il peut envelopper dans les ténèbres (tant que dure son pouvoir ou son crédit) une foule d'erreurs ou de petites malversations. Il n'y en a point enfin où il soit plus nécessaire d'avoir une ame composée d'élémens divers, qui semblent se combattre : justice , pitié , hardiesse , circonspection , fermeté , miséricorde , activité , patience.

CHAPITRE DCCL.

Manufacture royale des glaces.

QUAND une courtisanne, pour multiplier ses attraits, s'enferme, sur un sofa, dans un cabinet de glaces; quand un élégant se place entre quatre miroirs, pour voir là si sa culotte est collée sur sa peau, & rapprocher son habillement étroit & ferré des modes les plus immodestes, (car les jeunes gens aujourd'hui *font la belle cuisse*) ces êtres, voués à la débauche & à la molle oisiveté, ne songent pas à la sueur de sang qui a arrosé le poli de ces glaces, où ils contemplent leur mondaine figure. La luxure endurecit les cœurs, & ravit à l'homme les idées touchantes & instructives, qui le rameneroient vers ses semblables.

Oh ! qui peut calculer les durs soupirs

que coûtent à tant d'ouvriers ces miroirs que nous plaçons par-tout, & qui forment le principal luxe de nos demeures ? Entrez avec moi dans l'atelier où l'homme s'est soumis à des travaux auxquels un tyran n'auroit osé le condamner ! L'atelier vous surprendra par sa grandeur, par la multiplicité des roues & des moëllons, que plus de quatre cents ouvriers, rangés sur des lignes parallèles, font glisser & pirouetter sur les glaces pour les doucir. On admire ensuite l'ordre, la symétrie de ce grand ensemble ; mais bientôt le bruit des roues mises en mouvement, les efforts violens, les contractions effrayantes de tous les membres de l'ouvrier qui halte, souffle, sue, s'excède pour donner de l'éclat & de la transparence à une masse de sable vitrifiée, portent la commisération & la pitié au fond des âmes les plus endurcies. Plus d'un spectateur sent ses yeux s'emplir de larmes à la vue de ce labeur infernal, & de l'infortuné que la fatale nécessité semble y attacher avec ses clous de diamans.

C'est à Saint Gobain en Picardie que l'on coule les glaces. Elles arrivent en bateau par l'Oise à Paris. Elles sont alors brutes, ternes & ondulées.

Le volume d'une glace décide du temps qu'il faut employer à la doucir ; & les moindres exigent encore trois jours entiers de travail. La manufacture des glaces fournit les plus grandes que l'on connoisse ; elles vont jusqu'à cent-vingt pouces de grandeur. Que d'angoisses, que d'efforts pénibles jusqu'à ce qu'elles acquièrent cet éclat, cette netteté, cette belle couleur d'eau, qui flatte l'œil si agréablement !

Heureux les Maures qui n'ont pas de mots pour exprimer *glaces* & *vitres*, parce qu'ils n'en font aucun usage ! S'ils ne peuvent croire à la répétition de leur figure, ils ne sont pas soumis à ces opérations rudes & mal-saines, qui fatiguent parmi nous nombre d'hommes, & même des femmes de tout âge. Les nègres n'expriment pas de leurs corps une sueur aussi douloureuse.

On ne peut renouvelier l'air dans les

atteliers, parce qu'il donneroit à la potée un mordant qui laisseroit sur les glaces des raies qu'il seroit difficile de faire disparaître.

Il est à propos ici de parler du danger que courent les ouvriers dans la mise au tain. Il faut que pendant la durée de chaque opération ils retiennent leur haleine, parce que le mercure, qui se volatilise d'une manière si imperceptible, s'insinue abondamment à travers tous les conduits naturels. Ils sont obligés, pour en arrêter en partie les effets, de se laver chaque fois les mains, la bouche, les yeux avec de l'eau fraîche, & d'en respirer par les narines. Malgré ces précautions, tous leurs membres sont dans un continuel tremblement. Les carreaux de l'atelier du tain sont rongés & déchaussés par le mercure. Jugez de l'impression qu'il fait sur les corps !

Mirez-vous présentement, hommes efféminés, & souriez à votre figure ! Ce poli qui reflète vos graces, s'est fait sous les bras du dur travail & de la misère gémissante. Au lieu de votre physionomie, apper-

cevez dans ces glaces la mine hâve, hideuse, famélique & décharnée de ces malheureux ouvriers. Eh ! ne les voyez-vous pas les bras amaigris & nus, le front desséché & trempé d'une sueur sanguinolente ! Voilà l'ouvrage de votre luxe, dévorateur de l'espèce humaine.

Osez donc encore, vils libertins, reproduire les scènes de la débauche devant ces glaces pures, qui devroient du moins conserver par miracle ces images honteuses, pour révéler votre turpitude, votre dégradation, & éterniser votre opprobre. Ah ! si une glace s'imprimoit une fois de vos obscénités, vous n'oseriez plus vous-même y reporter vos regards. Songez aux infortunés qui ont poli ces miroirs, & vous y ferez entrer alors des images de charité, de décence & de vertu.

Dans les chaleurs de l'été, les curieux qui viennent visiter les ateliers, ne peuvent y rester plus d'un quart d'heure ; une vapeur tiède, infecte, lourde, épaisse, les suffoque : ils se retirent, en se bouchant le nez, de ces

immondes cloaques, où l'air est si rare, qu'on croit être sous le bocal de la machine pneumatique. Un homme très-robuste peut gagner trois livres par jour dès son entrée à la manufacture; mais aussi cet homme perd en moins de six mois la moitié de ses forces, & puis sa santé dépérit par degré, tant par la fatigue d'un travail qui absorbe & qui tue, que par l'insalubrité de l'air. Lorsqu'un ouvrier a le malheur de casser sa glace, on équarrit les morceaux, & on lui retient sur sa paie le surplus de sa valeur. O calcul impitoyable ! eh ! qui compte ainsi ? Ceux qui font une immense fortune sur ce labeur écrasant.

Il ne se passe point de semaine ou de mois sans qu'on apprenne qu'un homme s'est blessé, soit en tombant avec sa glace, soit en la polissant. Quelles plaies ! elles effraient la chirurgie. On se sert du diamant pour équarir les glaces, & cette opération exige beaucoup de dextérité.

Outre Saint-Gobain, la vorace manufacture possède encore deux établissemens ; l'un à

Cherbourg, l'autre à Tourleville. Tous ces établissemens épuisent le bois des forêts qui les environnent.

Je ne parle pas du *bizeau* des glaces , parce qu'on ne peut rester long-temps à voir ce travail sans avoir les oreilles déchirées par le bruit assourdissant de ces glaces , qu'un ouvrier promène sur un rondau de fer , où il étend du sable fin & de l'émeri , pour en unir les bords.

C'est le directeur en chef qui estime les glaces ; les marchands les achètent ensuite. Un particulier, s'il n'est tapissier ou miroitier, ne peut faire emplette de glaces à la manufacture. Le tarif n'empêche pas toujours d'être trompé sur leur valeur ; si on ne peut l'être relativement à leur volume , des *bouillons* , des *filets* , des *ondes* , échappent souvent à l'œil de l'acheteur inexpérimenté ; & le miroitier , rusé de son métier , a soin , pour pouvoir vendre ses glaces , de leur donner , dans sa boutique , telle inclinaison au jour , qui empêche d'en remarquer au premier aspect les différens défauts.

Cet établissement jouit d'un privilège exclusif; il aspire des millions; car on parle aujourd'hui tranquillement de cinquante mille écus de glaces pour meubler tel château. Bientôt le boudoir de la marchande de draps sera tout en glaces; & où n'en met-on pas? Dans des alcoves, des passages d'escalier, des garde-robes, &c.

Ames innocentes! mirez-vous dans le crystal des fontaines; ne lisez point ce chapitre, & méconnoissez à jamais mon livre.

CHAPITRE DCCLI.

Rue Vivienne.

IL y a plus d'argent dans cette seule rue que dans tout le reste de la ville; c'est la poche de la capitale. Les grandes caisses y résident, notamment la caisse d'escompte. C'est là que trottent les banquiers, les agens de change, les courtiers, tous ceux enfin

qui font marchandise de l'argent monnoyé. Comme toute leur science consiste à acheter à bas prix des uns, pour vendre cher aux autres, tout favorise leur cupidité. La diversité immense des besoins travaille tellement les habitans de la capitale, qu'il faut incessamment recourir à ces tourmenteurs de fonds. Ils usent d'un jargon mystérieux, & se gardent bien de le simplifier, parce que si le peuple entendoit cette langue d'agiotage, il feroit lui-même ses affaires.

Toutes les affaires sont des affaires de finances; mais le peuple est constamment dupe du calculateur; c'est une espèce de fléau moderne. Un pays est malheureusement agité, lorsque le financier y donne des loix; toutes les fortunes alors éprouvent des convulsions plus ou moins grandes.

Ce qui compose l'agiotage, & toute cette race ennemie de la sainte agriculture, se loge aux environs de cette rue, pour être plus à portée des autels de Plutus. Les catins y sont plus financières que dans tout autre quartier, & distinguent un suppôt de

la bourse à ne pas s'y tromper. Là, tous ces hommes à argent auroient besoin de lire plus que les autres, pour ne pas perdre tout-à-fait la faculté de penser ; mais ils ne lisent point du tout ; ils donnent à manger à ceux qui écrivent, en ne concevant pas trop comment on exerce un pareil emploi. Le livre le plus précieux pour un financier c'est l'*Encyclopédie* ; d'abord, parce que ce livre est *cher*, & ensuite parce qu'il a entendu dire que cet ouvrage volumineux avoit rapporté *de l'argent*. Tous les habitans de cette rue sont à la lettre des hommes qui travaillent contre leurs concitoyens, & qui n'en éprouvent aucun remords ; ils ne se doutent seulement pas eux-mêmes à quel point ils sont coupables aux yeux des vrais citoyens, pour avoir occasionné depuis trente ans les grands maux de la patrie.

Les capitalistes habitent de préférence ce quartier opulent, d'où n'approche jamais la misère, qui se réfugie ailleurs. Qu'est-ce qu'un capitaliste, me dira-t-on ? Est-ce une bonne tête, une tête sensée, un homme

de génie? Non, c'est un homme qu'escortent cinq ou six millions, & qui frappe dans les affaires avec cette massue irrésistible. Voilà un capitaliste!

CHAPITRE DCCLII.

Cimetière ferme.

Nous avons dit que l'on dépoſoit dans le cimetière des Innocens, ſitué dans le quartier le plus habité, près de trois mille cadavres par année. On y enterroit des morts depuis Philippe-le-Bel. Dix millions de cadavres au moins ſe ſont diſſous dans un étroit eſpace. Quel creuſet ! Un marché, où l'on vend des herbages & des légumes, s'eſt élevé ſur ces débris de l'eſpèce humaine. Je ne le traverse point ſans réflexion. Oh ! quelle hiſtoire ſortiroit de cette enceinte, ſi les morts pouvoient parler ! Que dit la

notre en comparaifon de tous ces faits oubliés , & de ces divers caractères effacés dans la nuit des ténèbres ? Nous ne favons rien fur nos ancêtres.

L'infection, dans cette étroite enceinte, attaquoit la vie & la fanté des habitans. Les connoiffances nouvellement acquifes fur la nature de l'air , avoient mis dans un jour évident le danger de ce méphitisme qui régnoit dans plufieurs maifons , & qui pouvoit acquérir de jour en jour plus d'intenfité.

Les réclamations générales , les arrêts du parlement de Paris , les vœux des magiftrats , n'ont pu opérer la fuppreffion des cimetières , parce que cet abus , intimement lié à des cérémonies religieufes , avoit des racines que la légiflation même ne put extirper tout-à-coup.

Mais le cimetière des Innocens exhalant un méphitisme reconnu de plufieurs phyficiens , devint un juftte objet d'alarmes pour le gouvernement ; & après plufieurs efforts , pour concilier des intérêts divers , le cime-

tière fut enfin fermé, non sans peine ; car le bien en tout genre est si difficile à faire !

Le danger étoit imminent ; le bouillon , le lait , se gâtoient en peu d'heures dans les maisons voisines du cimetière ; le vin s'aigrissoit lorsqu'il étoit en vuidange ; & les miasmes cadavéreux menaçoient d'empoisonner l'atmosphère.

Il étoit temps qu'on élevât une barrière contre la vapeur méphitique que cet antre de la mort exhaloit ; car le gaz cadavéreux est un poison énergique, qui porte sur l'économie animale, & corrompt tous les corps animés qu'il touche. Son action sur les substances organisées est effrayante ; cette humidité cadavéreuse, pour peu que la main la touche, surpasse les sucs des végétaux vénéneux ; car elle agit mortellement par le simple contact. Oui, poser imprudemment la main sur le mur imprégné de cette humidité, c'étoit s'exposer à l'activité du venin, quoiqu'il ne touchât que la superficie de la peau.

Pour arrêter la corruption de l'atmosphère,

dans un quartier où les alimens récemment préparés passoient sur le champ à la putréfaction , il falloit d'abord déméphitiser une fosse remplie de 1600 cadavres.

Il est peu de tableaux plus ténébreux que celui qu'a offert le travail qui se fit au milieu de ce charnier. Il s'agissoit de former un lit de plusieurs pouces de chaux, d'en remplir des tranchées profondes ; & au lieu de concentrer le méphitisme qui pouvoit se faire une issue, il s'agissoit d'intercepter toute communication.

Qu'on se représente des flambeaux allumés , cette fosse immense , ouverte pour la première fois , ces différens lits de cadavres tout-à-coup remués, ces débris d'ossements, ces feux épars que nourrissent des planches de cercueil , les ombres mouvantes de ces croix funéraires , cette redoutable enceinte subitement éclairée dans le silence de la nuit ! Les habitans de ce carré s'éveillent, sortent de leurs lits. Les uns se mettent aux fenêtres, demi-nus ; les autres descendent ; le voisinage accourt ; la beauté,

la jeunesse , dans le désordre de l'étonnement & de la curiosité , apparoissent. Quel contraste avec ces tombes , ces feux lugubres , ces débris des morts ! De jeunes filles marchent sur le bord de ces tombes entr'ouvertes ; les roses du jeune âge s'appergoivent à côté des objets les plus funèbres. Cet antre infect de la mort voit dans son sein la beauté qui sort des bras du sommeil , & dont le pied demi-nu foule des ossemens.

CHAPITRE DCCLIII.

Les deux chaises de poste.

J'AI rencontré , hors des barrières , deux chaises de poste opposées l'une à l'autre , mais qui étoient côte à côte , & qui sembloient converser entr'elles. L'une partoît , & l'autre arrivoit. Celle-ci , leste , polie , brillante , ayant la livrée neuve , le coffret garni , s'arrêtoit pour entrer d'une manière

plus triomphante ; celle-là , maigre , sale , déchirée , montrant dans son fond un jeune homme desséché , qui se cachoit la moitié du visage , avoit l'air de fuir. L'arrivante , à ce qu'il m'a semblé , se moquoit en même temps de la partante ; mais je m'imaginai qu'il s'établissoit un dialogue entre ces deux voitures , & je crus entendre celle qui parloit , adresser ces paroles à celle qui entroit dans la ville : « Tu sembles vouloir te mo-
 » quer de moi , parce que tu es toute fraîche
 » & toute dorée , & que tu mènes ce jeune
 » curieux aux joues arrondies ; va , va ,
 » rentre dans le gouffre d'où je sors ; pro-
 » mènes-y ton maître ! Ton cuir se dessé-
 » chera , ainsi que sa mine pleine & rayon-
 » nante ; le coffret se vuidera ; les livrées
 » tomberont en pièces. Va , va , te dis-je !
 » je t'ajourne à quinze mois , pour te voir
 » dans un état aussi délabré que le mien. »

La chaise de poste arrivante entra , au bruit du claquement des fouets que six postillons faisoient sonner. L'autre , entr'ouverte , & traînée par des cordes , fila hum-

blement vers la province ; mais elle sembloit dire à sa compagne : « Tu repasseras par le » même chemin , & peut-être même que tu » ne rameneras point ton jeune & brillant » propriétaire , qui aura laissé à la ville » superbe ses os calcinés par le feu de la » débauche. »

CHAPITRE DCCLIV.

Collier.

MES chers lecteurs , je vais vous parler d'un collier , d'un collier de diamans ! Pro-cédons par ordre , je vous prie ; parlons du premier usage des diamans en France. Avant Charles VII aucune femme n'en avoit porté. Agnès Sorel , maîtresse de ce roi , a été la première qui en ait eu un collier.

C'est donc de ce collier-là que je vais

vous parler. Les pierres en étoient brutes & grossièrement montées ; mais ce collier faisoit un effet si incommode au cou de cette belle personne, qu'elle le nomma le *carcan* , & trouva cette parure un supplice. Cependant le roi lui ayant témoigné du plaisir à la voir ainsi ornée, elle continua de porter l'incommode bijou , disant que pour plaire à ce qu'on aime il faut savoir souffrir. Bientôt les dames de la cour de Charles VII imitèrent la favorite ; & l'amour de la nouveauté accrédita les colliers de diamans.

Depuis ce temps le goût varia à plusieurs reprises. Les perles étoient la parure recherchée de Catherine de Médicis & de la fameuse Diane de Poitiers. Marie Stuard, reine d'Ecosse , épouse du dauphin François II , depuis roi de France, apporta avec elle de superbes diamans. Les princesses de sa cour en reprirent aussi l'usage. Lorsque cette jeune reine eut quitté la France, les perles redevinrent à la mode. Au couronnement de Marie de Médicis, épouse de Henri IV , l'habillement des dames de sa

Suite étoit orné de perles, & l'on en mettoit des rangs parmi les cheveux, qui flottoient en boucles sur les épaules. Sous le cardinal de Richelieu la mode fut esclave comme le monarque, les grands, & tout le reste; mais sous le règne de Louis XIV on reprit de nouveau les diamans, & ce furent les spectacles qui les rappellèrent. Les fêtes superbes que donnoit le roi, excitant la vanité des actrices qui y représentoient, elles parlemèrent leurs habits de pierres fausses, qui produisoient au théâtre le meilleur effet. Les dames du plus haut rang adoptèrent cette parure comme distinctive; & non-seulement elles eurent des boucles d'oreilles, des colliers, des aigrettes & des bracelets, mais encore des pièces en diamans, que l'on mettoit sur le devant de leur corps de robe. La reine en mit de plus à sa ceinture, aux épaulettes de sa robe, & à l'agraffe de son manteau. Peu à peu on augmenta cet ornement; & aujourd'hui on fait des bouquets, des garnitures d'habits d'hommes, des boutons de chapeaux, des épingles,

des montres, des tabatières & des nœuds d'épée en diamans.

La révolution qui banniroit ce goût ruineux, pour y substituer une parure plus simple & moins coûteuse, seroit vraiment philosophique; car y a-t-il sous le ciel un luxe plus faux & plus cruel que celui des diamans? Ils me blessent la vue & l'âme quand je les vois sur un homme. Un homme diamanté excite en moi la plus forte antipathie.

CHAPITRE DCCLV.

Imprimerie.

RIEN de plus destructeur qu'une imprimerie; elle ébranle une maison jusque dans ses fondemens. Les coups redoublés & la pesanteur d'une presse endommagent un plancher, tel fort qu'il soit: ce qui fait que beaucoup de personnes ne se soucient

pas, sur-tout à Paris, de louer une maison à un imprimeur; car il est prouvé qu'une imprimerie, dans une maison neuve, la met, au bout de dix ans, au niveau d'une bâtie trente ans auparavant.

N'est-ce point là une image de la force morale de l'imprimerie? Elle ébranle les préjugés; elle démolit le vieux temp'le de l'erreur; elle abat les masures des siècles, leurs loix usées & impertinentes.

On abuse sans doute de cet art utile; mais de quoi n'abuse-t-on pas? La boussole, qui n'eût dû servir qu'à rapprocher les peuples, qu'à les lier ensemble, la boussole leur sert à promener leur fureur. La poudre à canon, au lieu de faire la guerre aux bêtes malfaisantes, sert à écraser les villes & à exterminer les hommes. Le temps du moins nous venge d'un sot livre; & la raison reprenant tous ses droits, l'envoie du magasin chez l'épicier.

Les rois sont devenus auteurs, & auteurs volumineux. Les édits, ordonnances, déclarations, &c. de Louis XIV & de Louis XV,

forment plus de quarante volumes in-folio. Une seule feuille d'impression rapporte au souverain plusieurs millions; mais il ne dépense plus rien pour mettre sous presse. Le directeur de son imprimerie rend encore 15000 liv. par an au trésor royal.

Quand les rois impriment, leur imprimerie est bien gardée; on ne leur vole pas leurs feuilles pour les contrefaire; rien n'échappe, rien ne transpire; ordinairement les ouvriers ne sortent pas. Mais l'imprimerie a une telle tendance à la publicité, qu'il arrive quelquefois qu'on connoît la nature de l'ouvrage royal, & que, malgré les doubles sentinelles & les barrières impénétrables, une feuille se glisse au dehors, & une fois échappée, c'est assez pour remplir l'univers. L'imprimerie est comme le feu électrique qu'on ne peut enchaîner qu'un instant, & qui revole sans cesse à l'espace.

Béni soit l'inventeur des lettres & de l'écriture! mais béni soit sur-tout l'inventeur de l'imprimerie, qui propage les grandes idées & les belles images! Avant l'imprimerie,

les livres étoient plus rares & plus chers que les pierreries. Nos aïeux ne lisoient point ; aussi étoient-ils féroces & barbares. On ne lit que depuis François I^{er}. Aujourd'hui vous voyez une soubrette dans son entre-sol , & un laquais dans une antichambre, lisant une brochure. On lit dans presque toutes les classes , tant mieux ! Il faut lire encore davantage. La nation qui lit , porte en son sein une force heureuse & particulière , qui peut braver ou désoler le despotisme , parce que rien n'est si contraire , si opposé au despotisme , qu'une raison sage & éclairée. Hé ! le moyen qu'un homme instruit de sa grandeur & de ses droits , puisse jamais se résoudre à devenir un vil esclave !

Jadis les Hollandois , aujourd'hui les Suisses , vendent & impriment les disputes théologiques , politiques & littéraires de toute l'Europe , & s'embarassent fort peu quelle opinion doit dominer.

CHAPITRE DCCLVI.

Saint-Cloud.

IL y a peu d'expositions aussi belles que celle de Saint-Cloud. C'est de là que Henri III, considérant la capitale, s'écrioit avec cette férocité sourde qui suit toujours la foiblesse : *O chef trop gros du royaume , bientôt tu ne seras plus , & les passans demanderont où tu as été !* Il méditoit réellement la ruine de la capitale.

Le château de Saint-Cloud appartient présentement à la reine, ainsi que la seigneurie du lieu, qui appartenoit ci-devant aux archevêques de Paris. La beauté des eaux, la cascade, l'irrégularité & la pente du terrain me rappellent les délicieux côteaux de la Suisse.

La reine s'y plaît singulièrement; elle a donné le nom de *la félicité* à un pavillon

joliment situé. C'est en voyant les nouveaux appartemens de ce château, que l'on peut dire que les arts s'épuisent; il ne fera guère possible d'ajouter à cette élégante richesse; des glaces qui fuient & qui reparoissent à volonté, forment un luxe de jouissance absolument inconnu à nos ancêtres. Le jeu des glaces est encore plus piquant & plus perfectionné à Trianon, jardin d'Eden, par le nombre & la variété des différens arbres & arbuſtes, tant indigènes qu'étrangers.

Sur une esplanade appelée *la balustrade*, on découvre Paris, dont l'immensité étonne; & de l'autre on voit un paysage que couvrent les eaux de la Seine. Elle se replie cent fois, comme chagrine, dit Santeuil, de fuir la capitale; elle revient sur ses pas, & semble gémir d'obéir à la loi qui l'entraîne.

Si Clodoalde, qui fut un des fils de Clodomir, roi d'Orléans, & petit-fils de Clovis & de sainte Clotilde, revenoit parmi nous, il ne reconnoîtroit pas sa solitude. Les grandeurs de son temps, ainsi que les jouissances,

jouissances, n'égalent pas celles des pages & des palefreniers de notre siècle. Le cœur de Henri III est à Saint-Cloud.

Quel incroyable changement deux siècles n'apportent-ils pas sur la terre ? Henri III ignominieusement chassé de la capitale, & méditant d'y rentrer en exterminateur, fut assassiné à Saint-Cloud, par Jacques Clément, moine, à qui la duchesse de Montpensier, sœur des Guise, avoit prodigué ses faveurs. Jamais l'histoire n'a offert un pareil événement. Un roi assassiné, tenant dans ses mains ensanglantées ses entrailles forties de sa blessure ; le moine assassin, percé de coups, dépouillé de ses habits, & jeté nu par la fenêtre ; Henri IV faisant le procès au cadavre, qui fut tiré à quatre chevaux ; Paris faisant un martyr du jacobin ; la Sorbonne délibérant si elle demanderoit sa canonisation ; le pape le comparant à Judith & à Eléazar ; la duchesse de Montpensier, dans l'ivresse de la joie, criant dans les rues de Paris : *Mes amis, le tyran est mort !* Enfin les poètes consacrant

leur génie à louer le courage de l'assassin : il paroît , par les excès où se porta la ville entière, que jamais prince ne fut plus détesté que Henri de Valois. Un roi guérit difficilement de la haine des peuples ; c'est lors des premiers symptômes qu'il doit appliquer le remède, en variant sa politique d'après le vent impétueux de l'opinion générale, qui bientôt fait tout fléchir.

Ces idées tristes faussent ceux qui ont lu l'histoire, quand ils se promènent à Saint-Cloud. C'est en vérité un malheur que d'avoir lu l'histoire.

Comme la Seine baigne les murs de Saint-Cloud, les Parisiens s'embarquent en foule pour ce lieu, sur des galiotes, quelquefois tellement pleines, que la couleur du gros bateau gaudronné disparoît sous les individus pressés ; on ne voit que des têtes. D'autres se jettent dans de petits batelets, & les surchargent au point qu'ils s'enfonceroient au port même, sans des sentinelles qui les font sortir, lorsque le nombre des passagers va au-delà de seize. On diroit que.

les Parisiens veulent se noyer dans la Seine par amour pour elle , tant ils s'aveuglent sur le péril. C'est à qui entrera le premier dans le batelet ; alors c'est presque un combat entre la garde , qui leur donne des coups de bourrades pour les empêcher de se noyer , & les badauds , qui ne veulent pas désenparer le batelet chargé , qui déjà s'enfonce. Cela forme spectacle ; le sergent & les sentinelles haranguent le peuple avec une colère vraiment patriotique. Le peuple est sourd & opiniâtre , parce qu'il veut aller à Saint-Cloud.

L'embarquement est si tumultueux & si confus , qu'il y en a toujours quelques-uns qui tombent à l'eau. On les repêche ; mais cela ne rallentit pas l'ardeur des poursuivans. Les plus prudents s'entassent sur des charrettes , qui sentent les choux & le fumier , qu'elles voient toute la semaine. De petites demoiselles endimanchées , montrant d'abord leurs jambes , escaladent la voiture à jour. Les voilà rangées comme une marchandise à vendre , & pressées, Dieu fait !

Dès que le charretier jureur a donné le premier coup de fouet, toutes les têtes féminines balotent ; les bonnets se dérangent, les fichus aussi ; c'est le moment des petites licences ; & les gros mots du charretier semblent préluder au ton du jour.

Si la charrette ainsi chargée rencontre un équipage, pour peu qu'il la heurte, toutes les petites demoiselles pirouettent ; elles crient d'effroi, tandis que les vieilles font la grimace ; mais quand l'essieu casse, comme toute la compagnie est assise sur des chaises mobiles, ces chaises augmentent le désordre en soulevant les petites jupes bourgeoises ; il n'y a point là de panneaux pour voiler les accidens de la chute ; c'est une clameur perçante au milieu des risées des spectateurs. Le charretier ne songe qu'à son *rossin* tombé, tandis que le gauche cousin ne fait s'il débarrassera sa cousine ou sa tante. C'est à travers deux cents chocs des plus rudes & autant de contre-coups, que la vieille charrette rend enfin à Saint-Cloud la petite bourgeoisie cahotée, qui

brave tous les accidens de la route, parce que cette voiture est la plus économique.

Lorsqu'une petite demoiselle a fait deux ou trois promenades de cette espèce, elle connoît à fond la langue des charretiers & celle des plaisans licencieux. On diroit qu'elle n'y entend rien; mais elle n'a pas perdu une seule de ces expressions énergiques, qui font paroître, il est vrai, la voix de son amant plus honnête & plus douce, mais qui l'invitent en même temps à quelques gaudrioles non encore prononcées.

Cette petite bourgeoisie débarquée se jettera, pour dîner, dans des cabarets, où on lui donnera du vinaigre fouetté pour du vin, & de mauvaises viandes mal cuites, à un prix exorbitant. Mais, quoi! c'est le jour de la fête. Si le vin est détestable, le grand jet d'eau doit aller. Tous ces cabaretiers semblent faire payer la vue des cascades, & taxent le peuple outre mesure. Fripons privilégiés, parce que la famille royale vient quelquefois embellir ces lieux

par sa présence, ils maîtrisent les dîneurs affamés. Les tantes crient au scandale ; mais les petites demoiselles endimanchées ont tant de plaisir à voir les bosquets, le jeu des eaux & le feu d'artifice, qu'elles consentent à jeûner. Elles ne se plaignent point de l'abstinence du jour : elles ont mal dîné, & ne souperont pas ; mais elles se sont promenées ; & les cahots de la charrette revenant le soir, ont encore été, sont, & seront toujours des plaisirs.

CHAPITRE DCCLVII.

Tueurs de chiens.

PENDANT les grands froids, & vers le temps de la canicule, des gens armés d'un bâton dont le bout est massif, se promènent dans les rues ; & quand ils rencontrent ces chiens d'une contenance suspecte, la tête

penchée, la queue traînante, l'air égaré, soudain ils les affomment.

Il est vrai que ces tueurs abusent de leur office, & que quelquefois, par passe-temps, ils échiennent à tort & à travers; mais quiconque tient la massue en tout genre en fait autant. Il faut que la police fasse constamment la guerre aux chiens, à cette engeance funeste, qui recèle le germe de la maladie la plus effroyable, dont le nom seul fait frémir; & qu'elle cherche sur-tout dans les mois chauds de l'année à en diminuer le nombre.

Ces animaux trop multipliés sont devenus des objets de luxe, de caprice: les personnes riches en ont de petits troupeaux; il en résulte des dangers: les pauvres ont des chiens maigres, épuisés, qui reflètent la misère de leurs maîtres, & qui annoncent, avant qu'on les voie, leur négligente malpropreté.

Combien de gens livrent à des chiens le pain qu'ils refusent aux pauvres, ou qui leur donnent des consommés! On les

nourrit de sucre; ce sont des joujous de canapé, de lit & de toilette. Ces animaux prennent entre les mains des riches une nature bizarre & une corruption particulière.

Le chien de berger est le héros de la race; il est utile. Le dogue suit & défend son maître; c'est encore un bon chien. Je le distingue, je lui fais grace; mais je souhaite la mort à tous ces petits chiens dont s'entourent les femmes, & qui sont auprès d'elles des enseignes de dépravation. Comment baiser la bouche que lèche incessamment la langue de ces petits animaux colères & vicieux? Quand je vois sortir du lit d'une jolie femme un épagneul, qui en fait sa loge, je n'ai plus envie d'y entrer. Comment les femmes qui se rapprochent tant des chiens, osent-elles offenser à ce point la délicatesse de leurs semblables? Une femme de la campagne me paroît plus belle & plus touchante entre ses deux vaches, que ne l'est une de nos beautés, dont la principale occupation est d'amuser son chien,

de le soigner , de le caresser , de le voiturer , & de lui servir de femme-de-chambre , enfin de domestique.

Plusieurs gros chiens tombent , comme certains hommes , dans une détresse absolue ; car les chiens ont aussi leur destinée. Ils perdent leurs maîtres , & ils n'ont plus d'ordinaire réglé. Alors ils se mettent à étudier les lavoirs des cuisines , & à bien graver dans leur tête l'heure à laquelle les cuisinières (qu'ils regardent d'un air compâtissant) jettent leur lavure. Quand ils ont pris possession de tel évier , ils écartent les autres chiens , s'emparent de tout ce qu'on jette , & sur-tout guètent les os à moëlle. Les auteurs infortunés se font parasites ; le gros chien flatte la servante ; le poète le financier. Tout profite au gros chien , parce qu'il n'a de dégoût pour rien ; il fait ventre de tout. Le poète affrontant les indigestions , en est quitte pour une ou deux par mois ; mais adoptant la politique du gros chien , il tâche d'écarter son confrère de la table où il s'assied.

CHAPITRE DCCLVIII.

Tragédistes.

C'EST-A-DIRE, faiseurs de tragédies : ils ont renoncé au bon sens, à la nature, à la vérité historique ; ils ne font pas une pièce qu'il n'y ait d'abord un tyran : c'est la base fondamentale de l'édifice sérieusement grotesque. Ils défigurent les faits, les caractères & les mœurs. La tragédie de Mahomet de Voltaire est impardonnable ; c'est une calomnie atroce, ridicule & indécente. Sa Sémiramis repousse toute probabilité ; c'est un délire perpétuel.

Non, on ne voudra pas croire un jour que dans un siècle éclairé on ait écouté & applaudi notre tragédie française. C'est bien la complication des plus grandes absurdités, & l'outrage le plus bizarre fait au véritable langage des passions. Jamais peuple n'a

caressé avec plus d'enthousiasme & d'extravagance un fantôme aussi étrange. Le Français fait pitié quand il livre son attention à des fables aussi ridicules. C'est bien là l'opposé de l'art dramatique.

Mais poètes, acteurs, spectateurs, nul ne s'en doute. Je vois d'avance le ridicule dont nous serons justement couverts par nos neveux, qui proscrireont enfin ces farces sérieuses qui usurpent le nom de tragédies; & il en sera de la Melpomène française comme de notre musique : les autres nations n'ont pu la goûter, & nous avons été réduits à l'admirer tout seuls; nous l'abandonnons aujourd'hui après avoir bien injurié ceux qui nous ont apporté des plaisirs nouveaux & des sensations plus profondes.

Il est bon d'entendre ce que les étrangers pensent de notre *tragédie*, ce qu'ils en disent, & de quelle manière ils envisagent l'art dramatique. Les Anglais, les Italiens, les Allemands, les Espagnols nous sont opposés; & en France même il y a beaucoup de gens sensés qui ne peuvent souffrir un

genre que nos auteurs ont rendu absolument faux , factice , & digne à la lettre de la risée du philosophe.

Il n'y a plus qu'un côté de la tragédie française qui puisse intéresser l'homme qui ne sort pas du collège ; c'est-là qu'un parterre s'électrise en un clin-d'œil , & crée des allusions relatives aux circonstances publiques. Il y met une malice fixe & profonde ; rien ne lui échappe ; tout prête à l'interprétation. C'est ainsi que le public se venge dans certaines occasions ; il n'écoute plus les vers que pour saisir ceux dont il peut détourner le sens , & le rendre applicable à ses anathèmes. Les censeurs , les comédiens sont en défaut ; ils n'ont pas prévu , ils n'ont pas pu prévoir ce qu'on feroit sortir de tel passage. Le public qui brule de faire entendre sa voix , la manifeste dans tel hémistiche de Corneille , qui depuis cent-quarante ans portoit une physionomie innocente. Telle pauvre pièce est applaudie pour quatre vers commentés , avec des applaudissemens d'un quart d'heure. Le

poète alors se croit un grand homme. On ne songe point à lui ; on traduit ses vers plats en sentimens énergiques. Cela est poussé si loin, qu'à certaines époques il faut cesser toute tragédie , parce que le public ne cherchant que des allusions , en trouve d'inaperçues ; & dans tous les coins de l'ouvrage il fait dire , bon gré , malgré , à la plus vieille tragédie , & dont les héros sont en Mauritanie , l'histoire du temps présent.

La misérable règle des trois unités , qu'a-t-elle produit ? des caricatures , en ce qu'elle s'oppose aux rapprochemens de temps , de lieu , de situation , d'hommes & de choses. L'action seroit plus vraie , plus vraisemblable , si notre esprit pouvoit suivre , conformément à la vérité , la distance des lieux , des temps , & voir la séparation des événemens réels.

CHAPITRE DCCLIX.

Bénéfices.

IL existe un moyen unique d'obtenir des bénéfices pour soi, & d'en procurer aux autres ; c'est une manière de faire fortune dans l'église & de la faire faire aux autres. Le coryphée de cette science ou de cet art est un gros , grand & gras abbé, qu'on peut offrir pour modèle à tous les avides coureurs de bénéfices.

Il s'est attaché toute sa vie à l'étude profonde de tous les *pouillés* ecclésiastiques qu'il a pu rassembler ; il en a fait une collection immense, son unique bibliothèque ; c'est une encyclopédie fructueuse, comme on va le voir. Là se trouve non-seulement la situation locale, le revenu actuel de chaque bénéfice, l'augmentation dont il peut être susceptible, mais encore l'âge, la

manière de vivre, les infirmités, les patrons, parens, amis du titulaire, & le nom surtout de ceux qui peuvent avoir quelque influence sur son esprit.

Voici l'usage de ces richesses si étrangères aux autres hommes; c'est une source inépuisable de conseils pour tout ecclésiastique qui a des droits ou des espérances, quelque éloignées qu'elles soient, sur un bénéfice quelconque. Jugez de l'attention des consultans & du respect qu'ils ont pour cette érudition enseignante; leur reconnaissance a dû sans doute être utile à l'abbé. Il donne des audiences; il vous dit littéralement qui a possédé le bénéfice depuis cent années; il raconte les variations successives qu'il a éprouvées; il indique les moyens de l'améliorer; enfin, identifié des pieds à la tête à la jurisprudence canonique, il éclaire également les difficultés de droit.

Il est sur-tout très-lumineux quand il s'agit de *résignations*; c'est alors qu'il semble tenir entre ses mains les moyens infailibles de diriger les volontés. Il fait plus encore;

quand il favorise un prétendant, n'eût-il aucun rapport, aucun droit, il l'instruit de la maladie lente de tel bénéficiaire ; il épie les approches de l'agonie, calcule les forces du malade, informé qu'il est par des émissaires répandus par-tout : alors, quand il croit qu'il en est temps, il fait courir le bénéfice en cour de Rome, de manière que le pape prévient le plus souvent le collateur ecclésiastique. Ce moyen a été pour lui-même la principale source de sa fortune ; il lui doit les riches bénéfices qu'il réunit. On n'a vu que son nom à la daterie ; & jetant de toutes parts ses hameçons, il a fatigué d'éternelles demandes tous les banquiers expéditionnaires.

Dans les cas ordinaires, il se contente de recueillir par les banquiers ; mais quand l'occasion presse, quand les espérances sont assurées il ne s'en rapporte qu'à lui-même, & lance un courier particulier. Il a prévu, il a comme deviné l'instant précis du décès : & si parmi les expéditions il y en a plusieurs qui portent à faux, il en est dédommagé par celles

celles qui réussissent. Son esprit voyage toujours à Rome ; il demande incessamment au pape , qui accorde toujours , sauf les frais de couriers , qu'il paie sans se plaindre. Il fait les aiguillonner , & son regard les caresse.

Parcourant toute l'étendue du champ ecclésiastique , c'est un chasseur vigilant & infatigable , toujours le fusil en arrêt , qui ne peut manquer que son coup , & payer la charge du mousquet ; mais il n'est pas toujours malheureux ni pour lui ni pour les autres : un gras gibier tombe sous ses coups , ou bien sous ceux de ses protégés ; alors il les récompense amplement de la poudre qu'ils ont pu ci-devant jeter aux moineaux.

Ce curieux abbé existe ; il est connu de tous les porte-collets ; on l'aborde avec vénération , en lui demandant des conseils que lui seul peut donner. Quand il a parlé , l'espérance échauffe les cœurs des jeunes abbés , qui sont étonnés de cette riche érudition , & de cette prévoyance plus surprenante encore. L'endoctrineur fait ce que pèse , à

livres, sous & deniers, tout bénéficier du royaume ; ce que vaut son estomac, ce qu'il peut tenir, & ce que tel a à craindre de sa goutte, ou de l'apoplexie.

Si tous les biens de la terre sont au premier occupant, ainsi que le dit le docte abbé, il ne s'agit donc plus que de se lever matin. Tout dépend, comme on fait, de la prévention du père des chrétiens, qui donne au plus alerte de ses enfans, & récompense ainsi son empressement à aller vers lui. Des chevaux & des couriers apportent les dons de la grace pontificale, & font ces heureux du siècle, qui prient Dieu pour trente, quarante ou soixante mille francs par année.

Le rabat est ridicule dans un jeune abbé, lorsqu'il est fort gueux ; mais ce chiffon parallélogramme devient recommandable, quand il orne le menton d'un abbé de cour, & qu'il est accompagné d'une abbaye. Un abbé de cette espèce peut s'appeller un jour, *monseigneur, votre grandeur, votre éminence.*

L'évêque de Rome, qui n'a que des

troupes qui craignent la pluie, met sans cesse à contribution des royaumes qui ont de bonnes troupes, des canons, des bombes, des vaisseaux; & il tire de nous, tous les ans, des sommes considérables. Il vend tous les bénéfices vacans en France; il fait tout cela fort tranquillement, sans que personne même s'en étonne. Il n'y a que moi peut-être qui, voyant bien la chose, ne la conçoive pas entièrement; car enfin, quand il s'agit d'hommages, de respect, de génuflexions, on peut être prodigue, mais on n'aime point à donner son argent pour rien.

Or, tout se rejette sur les humbles classes de la société : *aux plus pauvres la besace*. Le bas clergé paie tout; le haut clergé paie peu en comparaison. Quand j'ai lu dans l'almanach royal les noms & les revenus des primats, des archevêques, des évêques, des abbés, des abbeesses, des prieurs; & qu'ensuite feuilletant l'écriture sainte, je ne vois nulle part que Jésus-Christ ait dit un mot de tout cela, je suis

si surpris , que , n'étant pas encore familiarisé avec de tels objets , je regarde un abbé commendataire comme une de ces existences merveilleuses , qui tout à la fois confondent & font sourire l'imagination. Quand l'abbé officie , la mitre en tête , la crosse à la main , & que je lis l'évangile , je ferme les yeux pour me recueillir , & je les ouvre ensuite pour voir si tout ce que j'ai vu là , ne seroit pas un assemblage de fantômes.

CHAPITRE DCCLX.

Fantaisies.

VOILÀ ce qui dessèche , ruine & dévore les grandes fortunes des empires ; voilà ce qui rend dur & avare ; voilà ce qui empêche d'être juste ; voilà enfin ce qui détruit la liberté politique des nations & la gloire de la patrie. La dévorante prodigalité prend

de longs détours, forge de grands mots, s'environne d'un appareil imposant, ébranle les formes antiques, alarme tout un peuple; pourquoi? afin de renouveler l'argent dépensé pour des fantaisies, tableaux, diamans, riche orfèvrerie, meubles, luxe de décoration, fêtes, équipages, jardins anglais, &c. : voilà les niaiseries, les misères pour lesquelles on tourmente l'espèce humaine.

Les fantaisies n'ont point de bornes; ce sont des fantômes qui se multiplient comme les rayons colorés d'un prisme. La fortune des Etats ne suffit point à ces caprices innombrables & changeans. Les révolutions désastreuses, le déshonneur des empires & celui des gouvernemens, ont leur racine dans les *fantaisies*; mais elles se punissent elles-mêmes; car elles éloignent de l'ame insensée qui s'y livre les vraies & pures jouissances.

La manie des jardins anglais, cette caricature parisienne, qui veut représenter, dans quelques arpens, des beautés larges & vraiment originales, couvrant un vaste espace,

a ruiné des dépositaires de la fortune publique, qui ont fui honteusement. Tel rocher, amené, construit à grands frais, pour déparer un local tranquille, a plus coûté qu'un hôpital. Ces *fantaisies* ont toutes un vil caractère de jouissance exclusive; on n'entre pas dans ces demeures fastueuses qui insultent à la simplicité en voulant faïtir son extérieur. Ces promenades champêtres sont sous la clef; la forêt a des murs.

Si l'on faisoit un *régiment des égoïstes*, ce régiment égaleroit une armée de Xercès; que dis-je ! elle seroit plus nombreuse encore. Qui en seroit le *colonel* ? chacun se croiroit en droit de le nommer, & lui-même alors seroit digne de la place; mais il est des dépenses si scandaleuses, si injurieuses à la décence, à l'honnêteté, si outrageantes pour les infortunés, si insolentes en ce qu'elles bravent le cri public, qu'on pourroit personnifier l'*égoïsme*, en nommant tel ou tel individu.

N'ayez pas peur qu'on mette des impôts

sur les roues de carrosse, sur les chevaux de selle, sur les chiens de chasse, sur les valets, sur les maîtres-d'hôtel, sur les portes cochères, sur les tableaux & statues, sur les jardins anglais, &c. : ceux qui imposent ont de tout cela. On aime mieux créer des impôts sur la boisson du peuple & sur les comestibles de première nécessité ; c'est-à-dire, qu'on aime mieux diminuer le nombre des moyens de subsistance, qui sont le véritable nerf de la prospérité des nations.

Les impôts quelconques sont moins supportés à Paris par la classe des riches, que par celle des pauvres ; & cette mauvaise règle influe sur les consommations, & diminue, à la lettre, la force physique & morale des individus.

CHAPITRE DCCLXI.

La nouvelle Muraille.

L'INCONCEVABLE muraille , de quinze pieds de hauteur , de près de sept lieues de tour , qui bientôt va ceindre Paris en entier , devoit coûter douze millions ; mais comme elle en devoit rapporter deux par chaque année , il est clair que c'étoit une bonne entreprise. Faire payer le peuple pour le faire payer davantage , quoi de plus heureux ? Mais on connoît la manière de calculer des architectes ; & M. Ledoux a démontré à cet égard qu'il méritoit d'être le premier de tous. Il ne tomba jamais dans la tête de M. de Calonne , qui d'ailleurs n'étoit pas vétilleux , que l'architecte de la ferme n'en eût pas saisi l'esprit , & qu'au lieu de zéros de plus , il en eût mis de

moins. Il ne faut donc pas être étonné si au lieu de douze millions , ce beau mur fiscal en coûte quarante. On en fera quitte pour reprendre cela , & nous paierons , utiles prisonniers , les œuvres de l'honnête geolier M. Ledoux.

On fera circuler , à l'abri de ce rempart , des bataillons d'employés. La forme générale auroit voulu enclore l'Isle de France. Figurez-vous le bon Henri IV , voyant cette muraille !

Mais ce qui est révoltant pour tous les regards , c'est de voir les antres du fisc métamorphosés en palais à colonnes , qui sont de véritables forteresses. Des figures colossales accompagnent ces monumens. On en voit une du côté de Passy qui tient en main des chaînes , qu'elle offre à ceux qui arrivent ; c'est le génie fiscal personnifié sous ses véritables attributs. Ah ! monsieur Ledoux , vous êtes un terrible architecte !

Il n'y a eu qu'un cri contre cette muraille. Elle s'est achevée paisiblement , & déjà l'on perçoit aux nouvelles portes.

L'architecture de ces barrières est carrée, anguleuse ; elle a dans son style quelque chose d'âpre & de menaçant.

Fochen, village célèbre en Chine, a trois lieues de circuit, & un million d'habitans. On l'appelle *village*, parce qu'il n'est point enfermé de murailles.

On ne pourra point appeller Paris un *village* ; car la ferme générale, pour augmenter le produit des impositions, a imaginé cette muraille qui doit la ceindre jusque dans la plaine. Ainsi notre finance a déclaré nos boulevards, nos promenades, nos champs, & jusqu'à l'hôpital-général, *bourgeois de Paris*.

Avec cet argent, & ces pierres qui ont tari les carrières des environs, on auroit déjà bâti les quatre hôpitaux que réclament d'une voix gémissante & à moitié perdue la religion & l'humanité.

Telle de ces forteresses est l'emblème le plus parfait d'un vrai financier. Des pierres brutes en forment la base. Vers le milieu ces pierres prennent un certain poli. Des

armes , des soleils , des ornemens recherchés décorent le sommet.

Les planètes , les corps célestes rétrogradent ; l'impôt à Paris avance & ne rétrograde point. La capitale porte la charge & la surcharge de dix rois décédés. Le successeur en profite sans encourir le blâme , & voilà un impôt ineffaçable. On diroit de la loi salique.

Les agens du fisc y portent leur esprit extenseur , & des deniers se métamorphosent en quarts de livres.

Louis XIV, lors du *dixième* , dit en soupirant : Je n'ai pas le droit de mettre cette imposition. Il disoit aussi en parlant des *lettres de cachet* : Je ne les établinois pas , mais je les ai trouvées en usage , & je m'en servirai.

La reine mère , pendant sa régence , n'entendant rien aux affaires , fit présent un jour des cinq grosses fermes à sa femme-de-chambre , croyant que ce n'étoit qu'une bagatelle.

Un bourgeois de Paris paie les trois

vingtièmes , les quatre sous pour livre , la capitation , l'industrie , le logement des soldats , le rachat des boues & lanternes ; de sorte qu'à bien prendre , il donne au moins , en y comptant les réparations , environ le tiers du revenu de sa maison. Faut-il s'étonner qu'il murmure un peu , & qu'il s'alarme de la moindre augmentation , quand il fait par expérience qu'il y a une force progressive capable de dévorer le tout ?

D'ailleurs , comment ne murmurerait-il pas , en voyant diminuer ses revenus d'un côté , tandis que de l'autre il voit renchérir les denrées ? Vin , sel , bois , chandelle , viande , draps , tout a doublé presque de moitié depuis un petit nombre d'années. Aussi le malheureux ne fait plus sur quoi se rejeter. L'esprit de finance a tout envahi ; il semble que l'esprit économique , qui s'est annoncé comme le sauveur du peuple , n'ait servi qu'à indiquer de nouvelles routes à la rapacité financière. Il viendra un temps où tous ces esprits verront à leur tour que la nécessité a aussi ses barrières & ses murs

de bronze, que le maltôtier le plus intrépide ne peut franchir. Tout a ses bornes dans l'univers ; & la finance seule prétendrait qu'il n'en est point pour elle ? Elle aura beau invoquer la déesse du tapis verd & les manes de l'abbé Terray, chiffrer, calculer, compter les grains de sel que peut manger un homme dans un jour, combien de verres de vin il doit ou ne doit pas boire, peser son industrie, examiner si ce canard étoit barboteur ou aéronaute, libre ou esclave, classer la canaille de nos vins avec le nectar de nos dieux terrestres, faire payer la bure de Surène, de Fontarabie ou de Vaugirard, autant que les brillantes étoffes de Malvoisie, &c. &c. &c. ; un jour la déesse, l'abbé, l'infatigable plume calculante, la balance, la jauge, la rouane, le génie fécond de la finance, l'avarice & la cupidité, tout cela sera en défaut ; & cet heureux tapis verra tarir la source de ces benignes influences auxquelles il doit sa verdure & sa fraîcheur éternelles.

Graces à ce bel esprit financier, on ne

pourra bientôt plus payer qu'en or. Déjà il nous est impossible de soutenir la concurrence avec aucune autre nation ; & si Dieu n'y met la main , les Français ne pourront bientôt plus vivre avec les Français.

Quand le commerce gêné n'a point son étendue , il entre , il sort moins de marchandises ; la consommation est foible : le gouvernement gagneroit davantage , en percevant moins. Un enfant fait un bouquet de la fleur de l'arbre , sans s'embarrasser du fruit : voilà l'image de la douane.

La moitié des habitans de la ville est donc forcée au célibat ; la plupart redoute une postérité , dans la crainte de ne la pouvoir nourrir.

CHAPITRE DCCLXII.

Le Cachot noir.

ON veut vivre jusque dans les cachots, puisque l'on vit dans le *cachot noir* de Bicêtre. L'homme privé de l'air, privé de la lumière, résiste aux tourmens de la solitude, de l'ennui & des ténèbres. Il cherche encore, dans cet état des tombeaux, à échapper aux traits de la mort. Les douleurs n'éteignent point en lui l'amour de la vie. Isolé dans son affreux cachot, il voit l'univers circonscrit à son foyer humide & ténébreux ; & tout enterré qu'il est, il a peur d'achever sa misérable carrière.

Ces cachots souterrains existent. Des piliers percés obliquement permettent au jour d'entrer ; mais quel jour ! Quand on fait sortir un prisonnier du cachot noir, il chancèle comme s'il avoit bu, dès qu'il est

à l'air libre. L'air pur l'enivre ; & c'est l'observation qu'on fit faire à M. Necker , lorsqu'il se trompa sur la cause de la titubation du malheureux. Les geoliers crient alors qu'il faut remettre le prisonnier dans un cachot un peu moins obscur , afin qu'il ne perde pas la vie ; ce n'est que par une gradation de cachots qu'il peut échapper à la mort.

Et ce cachot est ordinairement une grace que l'on fait à un criminel qui , dans son souterrain , ne jouit pas même en liberté de l'espace qu'il occupe , parce qu'il est souvent attaché à la muraille par une lourde chaîne. Quelle grace !

En finissant ce chapitre , je me suis tristement convaincu qu'il y avoit encore *quatre* ou *cinq* prisonniers enfermés dans ces cachots , où il faut descendre avec des flambeaux , & où il n'y a ni air ni jour. En style de Bicêtre , on appelle ces malheureux , *les cachotiers*.

Outre Bicêtre , Charenton , &c. la police a plusieurs maisons de force ; elle en a fait
une

une du *château Charollois* à la Nouvelle-France, une autre à *Montrouge*. La plupart de ces emprisonnemens sont hors de la loi; mais ils n'en sont pas moins nécessités souvent par les circonstances, & ils deviennent un arrêt de famille. Les maniaques, les insensés, les violens étourdis, &c. feroient une infinité de maux dans la société, avant que les loix ordinaires pussent les réprimer. L'abus est tout à côté de ce terrible pouvoir; mais aussi, que de délits qui exigent tout à la fois une force réprimante & de la célérité!

CHAPITRE DCCLXIII.

Queues traînantes.

RIEN de plus léger, de plus élégant, de plus jeune que la parure actuelle des femmes; & cependant vous retrouvez à cour les queues traînantes du siècle de

Louis XIV. Ces queues me rappellent ces moutons indiens dont on est obligé de voiturer les énormes queues dans un chariot qui les suit exprès. Nos duchesses marchent sur le parquet avec ces longues robes, tandis que tout le reste de la parure est absolument changé. Pourquoi a-t-on retenu cette queue de deux aunes, balayant la poussière derrière elles, s'il y en avoit toutefois sur le parquet foulé journellement par la cour ?

Mais il y a le maître pour les révérences de présentation. Il faut apprendre à faire des révérences à reculons, & à rejeter adroitement la queue traînante avec le talon. C'est un exercice qu'on fait d'avance à plusieurs reprises, devant un grand miroir, & avec le plus grand sérieux. O mon cher Rabelais ! voici que le maître des révérences fait le roi. On lui prend la main & on s'incline devant lui ; mais on ne la baise pas. On baise celle du roi, quand il ne daigne pas embrasser la présentée ; ce qu'il fait le plus souvent, car les rois de France

sont très-galans. Ils embrassent cérémonieusement la laideur ainsi que la beauté. O complaisance vraiment grande !

L'habit de cour exige que les femmes, dans les jours de présentation, aient les épaules découvertes. C'étoit jadis un beau spectacle ; il a changé depuis. L'ambition nourrissoit alors l'embonpoint des femmes, & sembloit augmenter leur fraîcheur. On diroit aujourd'hui que cette même ambition les dessèche & les amaigrit : les travaux de la cour semblent leur avoir enlevé ces attraits rebondis qui distinguoient leurs aïeules, ainsi que l'attestent leurs portraits ; mais il est décidé, depuis trente ans, qu'on laissera à la bourgeoisie les témoignages de la pleine santé, & qu'on n'en offrira qu'une épuisée, ou à demi éteinte.

Que ne voit-on pas à la cour entre les femmes présentées ! que de rivalités sous cet air de concorde ! que de débats plaisans ! que de combats singuliers ! En voici un du temps de la régence, lors de la querelle entre la noblesse & les ducs. Ces derniers

avoient obtenu la permission de s'assembler au Palais-Royal, pour conférer de leurs affaires. La noblesse s'assembla d'abord dans le cloître des Cordeliers, & bientôt ils obtinrent une salle des moines. Cela fut représenté au régent, qui défendit de s'assembler. On continua; & ce fut à cette occasion que M. de Beaufremont & autres furent mis à la bastille.

Aux bals pour l'infante, & à celui de Versailles, comme les gentilshommes de la chambre étoient ducs, toutes les duchesses avoient été placées au haut bout, sans discontinuité. Chez le régent elles furent alternées avec la noblesse.

A l'hôtel-de-ville elles s'étoient entendues pour arriver les premières & ensemble; & ainsi elles furent placées au haut bout sans discontinuité. Madame de Beaufremont, & madame de Sabran qui étoit de la maison de Foix, firent le rôle de grenadiers de la noblesse. Elles arrivèrent ensemble, & avancèrent jusqu'aux trois quarts de la rangée des duchesses. Celles-ci se levèrent, &

quand les autres se trouvèrent vis-à-vis les duchesses de Saint-Simon & d'Olonne, elles prirent occasion de les faire tenir debout, en leur faisant compliment sur leurs robes ; puis tout d'un coup elles se glissèrent entr'elles & leurs chaises, où elles s'affirent, en leur disant qu'elles pouvoient aller au bout. Quant à elles, elles restèrent dans les places dont elles s'étoient emparées ; de quoi madame d'Olonne pleuroit grandement devant tout ce monde, & toutes les duchesses s'en allèrent.

CHAPITRE DCCLXIV.

Le Déficit.

MOT nouveau dans notre langue, & tristement naturalisé. Il présente l'image d'un abyme obscur, & il ne fait naître que des cogitations vagues & ténébreuses ; mais

Enfin l'Espérance avec son ancre est toujours là qui nous montre le port, en nous promettant d'y surgir le vaisseau de l'Etat.

Il ne nous faut qu'un homme qui connoisse nos facultés, & qui sache les mettre en œuvre. Enfin la nation assemblée peut réparer les maux de la nation ; elle a incontestablement les lumières & sur-tout la générosité propres à cette régénération.

Le *déficit*, la *recette*, la *dépense*, la *réforme*, voilà les mots avec lesquels on bataille aujourd'hui dans toutes les sociétés, & chacun y loge une idée toute différente de celle de son voisin.

Le *déficit* est un mal sous un certain rapport ; il est un bien sous un autre : il tempère les fougues de l'autorité, & prive d'alimens les erreurs ambitieuses ; il éveillera l'honneur national ; il commandera tous les sacrifices nécessaires ; il sanctionnera la foi publique ; il nous donnera une constitution, car toutes les vérités se tiennent par la main ; il ne nous faut que bien trouver la première, & le corps politique, robuste,

mais malade , reprendra force , grandeur & vie , & toute sa considération au dehors.
Felix culpa !

On peut bien croire que le Parisien n'a point tari en plaisanteries sur le *déficit* ; mais en plaisantant il pense & raisonne : autrefois il plaisantoit & pensoit peu.

A quelle somme réelle monte le *déficit* ? Demandez-le à tous les confesseurs ; ils vous diront que dans toutes les confessions des bons chrétiens , l'aveu complet du gros péché n'arrive jamais qu'à la fin.

Voulons-nous augmenter nos libertés civiles & politiques , payons , & payons largement. Un peuple qui paie généreusement & grandement , est toujours libre ; mais comment faire entendre cela à la tourbe des esprits ? Moins un peuple paie , moins il est en état de se défendre ou de se prémunir contre la volonté terrible des souverains. Plus l'impôt est fort , moins l'esclavage est à redouter. Le tribut large & permanent fera toujours le gage de la dignité

d'une nation ; l'avarice des citoyens est ce qui tue leur liberté ; payons la dette nationale , & nous aurons une patrie.

CHAPITRE DCCLXV.

Réforme.

EDIT du roi, donné à Versailles, au mois de mai 1786, enregistré en la chambre des comptes, enregistré en la cour des aides, portant suppression des charges de *Capitaine des levrettes de la chambre du roi*, & des *lévriers de Champagne*.

J'ignorois que la Champagne avoit des lévriers, que ces lévriers étoient enrégimentés, & avoient aussi leurs capitaines, & que leurs femmes, les levrettes, étoient à Versailles.

J'ignorois que le roi de France se crût

assujetti à rendre compte à son peuple de la suppression d'un chef ou sous-chef de chiens, & qu'il fût obligé de faire passer cette suppression par-devant plusieurs cours souveraines.

Un lévrier coûte à nourrir huit sous par jour. C'est plus que la paie d'un soldat.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. DCLXXV.	<i>Les Enragés.</i>	page 1
CHAP. DCLXXVI.	<i>De la Cour.</i>	6
CHAP. DCLXXVII.	<i>Suite du précédent.</i>	15
CHAP. DCLXXVIII.	<i>Le Chantre de Reims.</i>	19
CHAP. DCLXXIX.	<i>A tombeau ouvert.</i>	20
CHAP. DCLXXX.	<i>Porte-chaise d'affaires.</i>	21
CHAP. DCLXXXI.	<i>Conseil d'Etat.</i>	23
CHAP. DCLXXXII.	<i>Petits Appartemens du Roi.</i>	28
CHAP. DCLXXXIII.	<i>Département de Paris.</i>	32

CHAP. DCLXXXIV.	<i>Le Grand-Chambellan.</i>	38
CHAP. DCLXXXV.	<i>Chercheurs de la Pierre philosophale.</i>	40
CHAP. DCLXXXVI.	<i>Démonstration du déluge universel.</i>	50
CHAP. DCLXXXVII.	<i>Singularités.</i>	52
CHAP. DCLXXXVIII.	<i>Ex-voto.</i>	55
CHAP. DCLXXXIX.	<i>Jeudi-saint.</i>	57
CHAP. DCXC.	<i>Étiquette.</i>	59
CHAP. DCXCI.	<i>Cérémonial.</i>	75
CHAP. DCXCII.	<i>L'Anacade.</i>	80
CHAP. DCXCIII.	<i>Indécor des Femmes.</i>	82
CHAP. DCXCIV.	<i>Maître des Requêtes.</i>	85
CHAP. DCXCV.	<i>Bureaucratie.</i>	93
CHAP. DCXCVI.	<i>Les Cent-Suisses au bal.</i>	96
CHAP. DCXCVII.	<i>Te Deum.</i>	98
CHAP. DCXCVIII.	<i>Le Mariage de Figaro.</i>	100

CHAP. DCXCIX.	<i>Discours scandaleux.</i>	101
CHAP. DCC.	<i>D'un Arrêt du Conseil.</i>	105
CHAP. DCCI.	<i>Habit noir. Bas blancs.</i>	107
CHAP. DCCII.	<i>Marbres.</i>	111
CHAP. DCCIII.	<i>Intéressés dans les Affaires du Roi.</i>	114
CHAP. DCCIV.	<i>La Place de Paris.</i>	116
CHAP. DCCV.	<i>Place de Henri IV.</i>	118
CHAP. DCCVI.	<i>Donjon de Vincennes.</i>	121
CHAP. DCCVII.	<i>Fouquet.</i>	128
CHAP. DCCVIII.	<i>Réverbères.</i>	133
CHAP. DCCIX.	<i>Champignons.</i>	135
CHAP. DCCX.	<i>Printemps.</i>	138
CHAP. DCCXI.	<i>Chanfonnier.</i>	140
CHAP. DCCXII.	<i>Cinq Janvier 1757.</i>	141
CHAP. DCCXIII.	<i>Cassette.</i>	147
CHAP. DCCXIV.	<i>Saignée.</i>	150
CHAP. DCCXV.	<i>Pavillon de l'Infante.</i>	154
CHAP. DCCXVI.	<i>Tavaïolle.</i>	160

CHAP. DCCXVII.	<i>Mélange des individus.</i>	164
CHAP. DCCXVIII.	<i>Femmes d'Artisans & de petits Marchands.</i>	173
CHAP. DCCXIX.	<i>Le Fiacre blâmé.</i>	179
CHAP. DCCXX.	<i>Millionnaire ou Roué vif.</i>	184
CHAP. DCCXXI.	<i>Protêts.</i>	185
CHAP. DCCXXII.	<i>Mémoires de l'Académie de Chirurgie.</i>	186
CHAP. DCCXXIII.	<i>Jeunes Chirurgiens.</i>	195
CHAP. DCCXXIV.	<i>Abreuvoirs.</i>	196
CHAP. DCCXXV.	<i>Trouveur.</i>	205
CHAP. DCCXXVI.	<i>Scellés.</i>	209
CHAP. DCCXXVII.	<i>Incendie.</i>	219
CHAP. DCCXXVIII.	<i>Rencontre.</i>	223
CHAP. DCCXXIX.	<i>Maréchauffées.</i>	225
CHAP. DCCXXX.	<i>Plumasserie.</i>	233
CHAP. DCCXXXI.	<i>Portiers.</i>	235
CHAP. DCCXXXII.	<i>Tapissiers.</i>	240
CHAP. DCCXXXIII.	<i>Époux, Maris.</i>	247

CHAP. DCCXXXIV.	<i>L'Allée des Veuves.</i>	250
CHAP. DCCXXXV.	<i>Hôtel des Monnoies.</i>	252
CHAP. DCCXXXVI.	<i>Fauxbourg Saint-Antoine.</i>	258
CHAP. DCCXXXVII.	<i>Le Pré Saint-Gervais.</i>	260
CHAP. DCCXXXVIII.	<i>Très-haut & très-puissant Seigneur.</i>	262
CHAP. DCCXXXIX.	<i>Whiski.</i>	266
CHAP. DCCXL.	<i>Orthographe du beau monde.</i>	270
CHAP. DCCXLI.	<i>Milles.</i>	273
CHAP. DCCXLII.	<i>La Foire aux Jambons.</i>	275
CHAP. DCCXLIII.	<i>Rumeurs théâtrales.</i>	279
CHAP. DCCXLIV.	<i>Fait pour aller à tout.</i>	287
CHAP. DCCXLV.	<i>Abus de la société.</i>	288

CHAP. DCCXLVI.	<i>Place du Louvre.</i>	292
CHAP. DCCXLVII.	<i>Pâté d'imprimerie.</i>	297
CHAP. DCCXLVIII.	<i>Tueries.</i>	300
CHAP. DCCXLIX.	<i>Signalement.</i>	306
CHAP. DCCL.	<i>Manufacture royale des glaces.</i>	312
CHAP. DCCLI.	<i>Rue Vivienne.</i>	319
CHAP. DCCLII.	<i>Cimetière fermé.</i>	322
CHAP. DCCLIII.	<i>Les deux chaises de poste.</i>	326
CHAP. DCCLIV.	<i>Collier.</i>	328
CHAP. DCCLV.	<i>Imprimerie.</i>	331
CHAP. DCCLVI.	<i>Saint-Cloud.</i>	335
CHAP. DCCLVII.	<i>Tueurs de chiens.</i>	342
CHAP. DCCLVIII.	<i>Tragédistes.</i>	346
CHAP. DCCLIX.	<i>Bénéfices.</i>	350
CHAP. DCCLX.	<i>Fantaisies.</i>	356
CHAP. DCCLXI.	<i>La nouvelle Mu- raille.</i>	360

CHAP. DCCLXII.	<i>Le cachot noir.</i>	367
CHAP. DCCLXIII.	<i>Queues traînantes.</i>	369
CHAP. DCCLXIV.	<i>Le Déficit.</i>	373
CHAP. DCCLXV.	<i>Réforme.</i>	376

Fin de la Table.



